

Mathey fecit

LES
PARODIES
DU NOUVEAU
THEATRE ITALIEN,

OU

RECUEIL DES PARODIES
Représentées sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comediens Italiens Ordinaires du Roy.

Avec les Airs gravés.

TOME SECOND.

Augoz de Vorreus

A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë saint Jacques; à la Science.

M. DCC. XXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

Ce Tome Second contient.

TABLE

ALPHABETIQUE

Des Airs employez dans ce second Volume des Parodies.

A

FIN de la Table des Airs employez dans le ſecond Volume des Parodies.

TABLE

ALPHABETIQUE

Des Chansons & Vaudevilles contenus dans ce second Volume des Parodies.

A.

E.

Et

L.

M.

N.

O.

Q.

FIN de la Table des Chansons & Vaudevilles employez dans le second Volume des Parodies.

ERRATA.

PAge 63. ligne 10. *Avant le refrain prenez les premiers mots de la ligne suivante, ce qu'il faut faire à tous les couplets qui sont après.*

P. 85. l. 23. lisez, tonton,&c. & de même dans le reste des couplets.

P. 92. l. 8. *Cinquiéme Vaudeville, ajoûtez*, Air 211.

P. 122. l. 5. mettez au-dessus, *fin de l'Air précédent.*

P. 168. l. 14. *Entre cette ligne & la suivante, mettez* : Air 172. *Des petits Rats.*

P. 178. Les deux dernieres lignes de cette page sont de la Prose, & non des Vers.

P. 179. l. 4. & 5. sont Prose & non Vers.

P. 273. l. 12. l'impuissance, *lisez* la puissance.

P. 274. l. 17. Après IXION, supprimés ces mots, Air 8. *Tarare ponpon.*

P. 276. l. 1. & 2. Sont deux Vers qui finissent l'Air précédent.

LES NOCES D'ARLEQUIN ET DE SILVIA, OU THETIS ET PELE'E Déguisés.

Parodie de l'Opera de Thétis & Pelée.

PAR M. DOMINIQUE,
Comedien Italien Ordinaire du Roy.

Représentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens Ordinaires du Roy, le 18. Janvier 1724.

ACTEURS.

BRISEFER, Directeur de la Vallée.
LA RANCUNE, Vendeur de Marée.
Un COMMIS de la Vallée.
SPINETTE, Coufine de Silvia.
SILVIA.
ARLEQUIN petit Commis, Amant de Silvia,
Un COMMIS de la Rancune.
POISSONNIERES danfantes.
ECAILLERS danfants.
Une POISSONNIERE.
ROTISSEURS & ROTISSEUSES,
Un GARCON Rotiffeur.
Un SORCIER.
Plufieurs SORCIERS.
Le DESTIN.
PAYSANS & PAYSANNES Danfans.

LES NOCES D'ARLEQUIN ET DE SILVIA.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente la Riviere.

ARLEQUIN *seul chante.*

Parodie du premier Air de l'Opera de Thetis. Acte I. Scene premiere. Air 262. *Que mon destin est déplorable.*

Que mon destin est déplorable !
Silvia m'aime en vain, un rival redoutable,
Helas me l'enleve à jamais ;
Il a sur la Marée un pouvoir qui m'accable,
Il lui fera servir, Turbots, Soles, Rougets ;

Et moi chetif Commis, amant trop misérable,
Je ne lui peux servir que des Harangs Sorets.

SCENE II.

SPINETTE, ARLEQUIN.

SPINETTE.

COmment donc Arlequin, je te trouve seul sur le bord de la Riviere, tandis que ma Cousine Silvia attend Monsieur de la Rancune vendeur de Marée, qui lui a fait préparer une copieuse Matelotte au Moulin de Javelles, & les plus beaux Poissons de toute la Halle? je m'étonne que toi qui es si gourmand, tu ne te trouves pas là des premiers.

ARLEQUIN.

Helas ma chere Spinette, depuis quelque temps, j'ai perdu l'appétit, je ne fais plus que quatre repas par jour.

SPINETTE.

Mais tu assisteras du moins à la Fête qu'il lui va donner sur le bord de la Seine; il a mandé toutes les Poissonnieres

de la Halle qui ſont ſous ſa direction, pour venir ici lui donner un divertiſſement à leur maniere.

ARLEQUIN.

Je ne ſuis point curieux de voir cette Fête.

SPINETTE.

Arlequin, vous voulez paroître indifferent ; mais au travers de cette tranquillité que vous affectez, je découvre une paſſion violente qui éclatte malgré vous ; l'amour a beau ſe déguiſer, on le reconnoît toûjours.

ARLEQUIN.

En verité vous me ſoupçonnez mal à propos.

Air 83. *Que je cheris mon cher voiſin.*

Non mon cœur n'eſt point enflamé,
Croiez qu'il eſt paiſible.

SPINETTE.

On dit d'un air moins animé
Que l'on eſt inſenſible.

Vous diſſimulez envain ; je ſuis ſûre que vous aimez.

ARLEQUIN.

Fi donc, que dites-vous-là, le ſeul

mot d'amour me fait rougir.

Air 12. *Quand le peril.*

J'aimerois d'une ardeur fidelle,
Je ſoupirerois à mon tour,
Si je pouvois trouver un jour
Une femme fidelle.

Ergo je n'aimerai de ma vie.

SPINETTE.

Vous êtes aſſez aimable pour faire ce miracle-là, & j'en ſçai qui feroient tout leur bonheur de vous plaire ; vous êtes beau, jeune, & bien fait, ce ſeroit conſcience de trahir un ſi joli garçon.

ARLEQUIN *à part.*

Cette fille-là eſt de bon goût ; cela me fait plaiſir.

SPINETTE.

Arlequin choiſiſſez ſeulement une Maitreſſe, ſoïez conſtant. & je vous réponds de ſa fidelité.

ARLEQUIN. Air 82. *Que faites-vous Marguerite.*

Je crains trop le cocuage,
Pour m'en rapporter à vous ;
Il eſt toûjours le partage
Des plus fideles époux.

SPINETTE, *même* Air.

On craint peu le cocuage,
Quand on s'en raporte à nous,
Il n'eſt jamais le partage
Que des inconſtans époux.

Enſemble.

On craint trop } Le cocuage
On craint peu }

Quand on s'en raporte } à vous.
} à nous.

ARLEQUIN. Il eſt toûjours, } Le partage.
SPINETTE. Il n'eſt jamais, }
ARLEQUIN. Des plus fideles } Epoux.
SPINETTE. Que des inconſtans }

SCENE III.

SILVIA, SPINETTE, ARLEQUIN.

SPINETTE. Air 19. *Non je ne ferai point.*

COuſine avec plaiſir, nous allons voir la Fête,
Que Monſieur la Rancune aujourd'hui vous aprête.

SILVIA.

J'eſpere qu'en ce jour votre amitié pour moi,
Vous fera partager l'honneur que je reçoi.

Air 109. *Tout le long de la Riviere.*

SILVIA.

Mais des Poiſſonnieres
J'entens les chanſons.

SCENE IV.

M. LA RANCUNE, POISSONNIERES.

Chœur des Poiſſonnieres qui entrent.

Y Allons mes Commeres,
Y allons, y allons,
Tout le long de la Riviere,
Danſons, & chantons,
Tout le long de la Riviere,
Gambadons, ſautons.

Entrée de Poiſſonnieres & d'Ecaillers, ſur le même Air.

Danſe de Poiſſardes & d'Ecaillers.

Chœur à l'imitation de celui de l'Opera. Scene V. acte I. Chœur de Tritons & de Sirenes, *Parodie de l'Air. Empreſ-*

ſons-nous de plaire au Dieu des Ondes.
Air 263.

CHOEUR.

Nous ne ceſſons de chanter & de rire
En criant tous les jours Harangs frais, Harangs frais,
Merlan, mon beau Merlan, Goujons, Goujons à frire,
A frire, Carlets, gros Carlets.

M. LA RANCUNE.

Vous voiés, belle Silvia, que tout ce qui m'eſt ſoumis s'empreſſe à venir vous rendre hommage. Monſieur Briſefer mon frere aîné vous aime, mais je me flatte que vous me donnerez la préference.

SILVIA.

Je doute, Monſieur, que le ſort m'ait deſtinée à cet excés d'honneur; mais je reçois avec reconnoiſſance la petite fête Marine que vous avez eû la bonté de me donner.

Les Poiſſonnieres & les Poiſſardes s'en vont.

LA RANCUNE.

Adieu, belle Silvia, je me reſſouviens que j'ai une petite affaire à mon Bureau je reviendrai bien-tôt; cependant ſongés au rang où je veux vous faire monter,

& encore plus à mon amour fidele.

SCENE V.

ARLEQUIN *qui s'étoit caché pendant la Fête, revient.* SILVIA.

ARLEQUIN.

OUf, je viens de soûtenir un rude assaut pendant ce spectacle fatal; n'ai-je pas changé de couleur? Mon petit cœur, pour me païer d'une peine si dure, regardés-moi tendrement; faites-moi des mines, ou du moins soupirés.

SILVIA.

Ah! vraiment, mon cher Arlequin, vous n'y êtes pas encore, & je viens d'aprendre bien d'autres nouvelles, ma beauté vous donne un Rival bien plus puissant que la Rancune.

ARLEQUIN.

Qu'entens-je! c'est Monsieur Brise-fer, je gage.

SILVIA.

Vous l'avés dit: ceſt lui qui va m'offrir des ſoupirs ſuperflus.

ARLEQUIN.

Ah! j'enrage.

Air 155. *Qu'il doit être joieux.*

Que je ſuis malheureux *bis.*
D'avoir une maîtreſſe
Dont tout le monde eſt amoureux;
On la pourſuit ſans ceſſe,
Celui-là, celui-ci
C'eſt la tretin-treti
C'eſt la tretin tretous
C'eſt la femme à tretous.

SILVIA.

Eh que vous importe?

Air 42. *Tu croïois en aimant Colette.*

Ce vous ſont Victoires nouvelles
Quand je fais des Amans nouveaux;
Si mes conquêtes ſont trop belles,
Vos triomphes en ſont plus beaux.

ARLEQUIN. Air 12. *Quand le peril.*

Contre le deſtin qui me brave,
Quel eſpoir peut m'être permis?

Je ne ſuis qu'un petit Commis ,
Un pauvre Rat de cave.

SILVIA. Air 125. *La ſerenade.*

En amour le rang ſuprême
Appartient à qui ſçait charmer,
Un Commis qui ſe fait aimer
Eſt égal au Financier même.
Un Commis qui ſe fait aimer
Eſt égal au Financier même.

ARLEQUIN.

Eh dequoi me ſert-il d'être aimé , ſi je ne deviens pas votre époux ?

SILVIA.

Va va cela arrivera plûtôt que tu ne penſes, mon cher Arlequin,aimons-nous toûjours.

Air 33. *Flon flon.*

Que notre ardeur fidelle
Puiſſe encor s'augmenter

ARLEQUIN.

C'eſt le ſeul bien ma belle { *Enſemble* ;
Qu'on ne peut nous ôter. { Flon flon *.

* Larira dondaine,
Flon flon
Larira dondon.

SCENE VI.

M. DE LADINDONNIERE, SILVIA.

M. de la Dindonniere faiſant préſenter du Gibier à Silvia par deux Commis.

Parodie de l'*Air* que chante Mercure au II. Acte, Scene III. Air 264.

Jupiter attiré par vos divins appas.

M. DE LA DINDONNIERE.

BRiſefer attiré par vos divins appas,
Arrive ſur mes pas,
Le Directeur de la Marée.
N'eſt pas aſſez hardi pour tirer au bâton
Avec celui de la Vallée,
Mon Maître ſçaura bien le mettre à la raiſon.

SILVIA. *Menuet d'Heſione.* Air 118.

Je ſçais juſqu'où va ſon Empire,
Et combien lui valent ſes droits,
Monſieur on n'a rien à me dire
Sur le reſpect que je lui dois.

SCENE VII.

SILVIA.

Seule. Air 15. *Pierre Bagnolet.*

TRiftes honneurs ! gloire cruelle,
Pourquoi m'étes-vous deftinez ?
Vous me troublez la cervelle,
Helas que vous m'importunez !
Vous me genez,
Vous me genez,
Triftes honneurs ! gloire cruelle,
Pourquoi m'étes-vous deftinés ?

SCENE VIII.

BRISEFER, SILVIA.

BRISEFER.

MOn amour me conduit en ces lieux, belle Silvia, je n'ai point eu d'autre guide que lui, j'ai foupiré jufqu'à préfent pour des perfonnes moins jolies que vous, mais il faut faire une fin,

comme vous ſçavez, & c'eſt vous qui aurez l'honneur de me fixer.

Air 123. *Pour paſſer doucement la vie.*

Vous paroiſſez toute troublée,
Ah de grace raſſurez-vous,
C'eſt comme chef de la Vallée,
Que je veux être à vos genoux.

SILVIA.

Permettez-moi, Seigneur Briſefer de douter de votre fidelité, je ſçais de vos fredaines, vous êtes un petit volage, votre Réthorique ne me perſuadera point.

Air 59. *Hélas s'il n'étoit pas mort.*

Non, Monſieur, ne croïez pas
Surprendre mon innocence,
Je ſçais quels ſont mes appas,
Et quelle eſt votre conſtance.

BRISEFER.

Morbleu vous êtes bien incrédule, vous me deſeſperez, vous ignorez votre victoire, je le vois bien, donnez-vous un peu de patience, vous allez le ſçavoir tout à l'heure; voici mes ſujets qui vont vous donner un petit divertiſſement. Après une Fête auſſi-bien amenée, je crois que vous ne

pourrez plus douter de ma constance.

SCENE IX.

ROTISSEURS, ET ROTISSEUSES, M. DE LA DINDONIERE, BRISEFER, SILVIA.

BRISEFER.

O Vous qui m'êtes soumis, écoutés bien ce que je vais vous dire; n'attendes rien de moi si le nom de Silvia n'est joint avec le mien.

M. DE LA DINDONIERE. Air 53. *Non, il n'est point de si joli nom.*

Que ta maîtresse cherie
Réponde à ta passion,
Que le tendre amour vous lie,
Et forme votre union,
Non, non,
Il n'est point de si joli nom,
Que le nom de ta Silvie,
Non, non,
Il n'est point de si joli nom

Que

Que celui de ce tendron.

Le Chœur.

Non, non,

Danse de Rotisseurs.

Non, non, &c.

SCENE X.

M. LA RANCUNE, les susdits, UN COMMIS, *on joüe la tempête.*

LA RANCUNE. Air 19. *Non je ne ferai point.*

De quels chants odieux retentit ce rivage ?
Brisefer sçait-il bien que c'est moi qu'on outrage ?
Vient-il exprès ici pour braver mon courroux,
En m'enlevant l'objet de mes vœux les plus doux ?

BRISEFER.

Oui j'adore Silvia, & je veux l'aimer toute ma vie.

Air 237. *Vous avés bon air.*

Hors d'ici temeraire,
Calmez cette colere,
Cadet mon petit frere,
Quoi vous me bravez,
Ah vous avez bon air,
Ah vous avez bon air,
Bon air vous avez.

BRISEFER & la RANCUNE.

Ah vous avez bon air,
Bon air vous avez.

SCENE XI.

LA RANCUNE, UN COMMIS *de la Vallée.*

COmment ventrebleu mon frere aîné fait ici le petit Seigneur, il me traite comme un Cadet de Gascogne, oh! je lui ferai bien voir que la coûtume de Paris ne lui donne pas ce droit-là.

LE COMMIS.

Croïez-moi, Monsieur de la Rancune, ne vous amusez point à disputer contre lui, c'est un franc brutal qui n'entend pas raison; allés-vous-en plûtôt consulter ce fameux devin qui prédit aux mortels tout ce qui doit leur arriver, il vous apprendra qui de vous, ou de votre frere doit épouser Silvia.

LA RANCUNE.

Quel est ce devin ?

LE COMMIS.

C'eſt un illuſtre, un *Virtuoſo* qui connoît le paſſé, le préſent, & l'avenir; il a établi ſon domicile dans une Caverne obſcure qui eſt habitée par des Sorciers moins ſçavans que lui, & rien n'échape à ſa connoiſſance; & comme il croit que le deſtin regle tout ici bas, il fait chanter continuellement ſes loüanges, & ces Meſſieurs-là, comme à l'Opera, ne parlent & ne répondent qu'en muſique.

LA RANCUNE.

Ton avis eſt fort ſage: allons vîte le conſulter.

SCENE XII.

Le Théatre change & représente une Caverne.

SORCIERS & SORCIERES.

Le Devin est au fond du Théatre sur un Trône.

UN SORCIER.

Parodie de l'Air du Destin. Acte III. Scene I. Air 265.

O Destin ! quel cœur se flate
D'être au-dessus de tes loix !
Les Princes, les Bourgeois,
Viennent l'offrande en main pour te graisser la patte.
O Destin ! quel cœur se flate,
D'être au-dessus de tes loix !

LE CHOEUR.

O Destin, &c.

Parodie de l'Air, Malgré nous tu nous entraînes. Air 266.

LE SORCIER.

Tu nous fais porter des cornes
Quand tu veux,
Tu les plantes ſans bornes
Sur le front des époux ſages, fous, jeunes, vieux,
Point de différence entr'eux.
D'un même bois tu les ornes,
Il en eſt de diſcrets,
Qui gardent le ſilence,
D'autres à l'Audience
Font ſceller tes Arrêts.

LE CHOEUR.

O Deſtin, &c.

Parodie de l'Air. C'eſt en vain qu'un mortel. Air 267.

LE SORCIER.

En vain par la douceur un mari cherche à plaire,
Un autre exerce en vain un pouvoir abſolu,
Rien ne change tes loix, c'eſt un mal néceſſaire
Dabord que tu l'as réſolu;
Quoiqu'un pauvre époux puiſſe faire
Dabord que tu l'as réſolu
Il faut qu'il ſoit cocu.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, LES SORCIERS.

ARLEQUIN.

MEssieurs les diseurs de bonne avanture, vous qui devinés tout, je gage que vous ne devinerés jamais ce que j'ai à vous dire ? deux de mes rivaux, Monsieur de la Rancune, & Monsieur Brisefer, viennent ici consulter Monsieur le Devin, pour sçavoir qui sera l'époux de Silvia ; j'ai hipoteque sur ce cœur-là, je vous prie de le faire prononcer en ma faveur, & je vous accorderai l'honneur de ma protection.

Air 43. *Vous m'entendés bien.*

Vous me voïez sombre, & chagrin ;
Daignés des Arrêts du Devin
Sur mes peines secrettes,

LE SORCIER.

Hé bien ;

ARLEQUIN.

Etre les interprêtes,
Vous m'entendez bien.

CHOEUR.

Parodie de l'Air, Nous ne répondons point aux mortels curieux Air 268.

Nous ne répondons point aux gens si curieux,
Tirés, tirés, tirés, & sortés de ces lieux.

ARLEQUIN.

Parbleu, Messieurs, tirés vous-mêmes: quel diable de charivari! je suis ici au sabat; mais voici la Rancune, & Brise-fer: helas peût-être seront-ils mieux reçûs que moi!

SCENE XIV.

LA RANCUNE, BRISEFER; ARLEQUIN, & SILVIA, qui entre après.

I. SORCIER.

Parodie de l'Air, Dieu de la Mer quel sujet vous amene? Air 269.

Ici, Messieurs, quel sujet vous amene?

LA RANCUNE.

Parodie de l'Air, Mon amour pour Thetis. Air 270.

Silvia dans ce jour cause toute ma peine,
Brisefer vient troubler mes feux,
Prononcez qui de nous verra remplir ses vœux.

I. SORCIER *est saisi d'un anthousiasme. Arlequin a peur de ses contorsions.*

Parodie de l'Air, Qu'un respect plein d'épouvante. Air 271.

Un respect plein dépouvante

Me

Me saisit déja,
Le Devin va parler, hola :
Que dans ces lieux tout ressente
Un respect plein d'épouvante.
Paix là Messieurs, paix là, paix là.

LE DEVIN. Air 14. *Des pendus.*

Or écoutés petits & grands
Ce qu'on verra dans peu de temps ;
D'un fils Silvia sera mere,
L'époux n'en sera pas le pere,
Et le benest aura l'ennui
De nourrir les enfans d'autrui.

LA RANCUNE *à* BRISEFER.

Après ce que je viens d'entendre, je n'ai plus envie de vous disputer Silvia, vous n'avez qu'à la prendre pour vous.

BRISEFER.

Je vous suis bien obligé ; pour moi mon cher frere, je vous cede volontiers mon droit d'aînesse, je n'en veux point.

ARLEQUIN.

Messieurs, puisque vous n'en voulez ni l'un ni l'autre, je la prens ; je ne suis pas fort scrupuleux de mon naturel : y

confentez-vous M. Brifefer?

BRISEFER.

De tout mon cœur, je te la donne.

ARLEQUIN.

Grand merci : je ne ferai pas le premier Commis qui aura reçû une femme de la main d'un Sous-Traitant.

SILVIA.

Tu prens le bon parti, mon cher Arlequin, & je te promets de faire mentir le Devin.

ARLEQUIN.

Je t'affure que de mon côté je ferai auffi tout ce que je pourrai pour cela. Meffieurs, vous ferez s'il vous plaît, les frais de la noce, cela eft jufte.

LE DEVIN.

Vous êtes content, tout répond à vos vœux ; mais il faut que je vous donne ici un petit plat de mon métier, que cette caverne fe change en un jardin agréable, & que l'on y celebre les noces d'Arlequin & de Silvia.

Le Théatre fe change & repréfente un Jardin.

Entrée de Bergers & de Bergeres.

UN BERGER. Air 272.

Célebrons le Mariage
Qui comble les vœux d'Arlequin;
Le tendre amour l'unit à l'objet qui l'engage;
Eſt-il un plus heureux deſtin?
Célebrons le mariage
Qui fait le bonheur d'Arlequin.

LE CHOEUR.

Celebrons le Mariage, &c.

UNE BERGERE.

O le charmant aſſemblage!
De ces nouveaux époux le bonheur eſt certain
Arlequin eſt folatre, amoureux, & badin,
Pour l'épouſe le doux préſage!
Celebrons le Mariage,
Qui fait le bonheur d'Arlequin.

LE CHOEUR.

Celebrons.

UN BERGER.

Dequoi ſert cet avantage
L'himen n'a qu'un beau jour qui s'éclipſe ſoudain;
A la Ville comme au Village,
L'époux le plus ardent, le plus propre au menage
N'eſt pas ſi vif le lendemain.

LE CHOEUR.

Celebrons....

Danse de Silvia & d'Arlequin. Autre entrée de Bergers & Bergeres.

VAUDEVILLE, Air 173.

La beauté qui dans son jeune âge
Des Amans dédaigna l'hommage,
S'en repent sur son déclin ;
Alors en vain elle soupire
De ne s'entendre plus rien dire,
Et chacun rit de son chagrin,
C'est son destin.

Est-il de plaisirs dans la vie
Sans le jeu, le vin, & Silvie ;
Dit le jeune Libertin ;
Tout l'a suivi dans l'opulence,
Et tout le fuit dans l'indigence
Sur ses vieux jours il meurt de faim,
C'est son destin.

Un vieux barbon qui fait emplette
D'une jeune & vive Coquette,
Est coëffé comme Vulcain,
Quoiqu'il fasse, & quoiqu'il projette
Il ne peut éviter l'Aigrette

Dont lui fait présent son voisin,
C'est son destin.

Une nouvelle Comedie
Quand elle est bonne est aplaudie;
Le Parterre a le goût fin,
Son Arrest est irrevocable;
Mais quand la piéce est déterstable
Le Siflet est toûjours certain,
C'est son destin.

FIN.

LE CAHOS,

AMBIGU COMIQUE.

AVEC UN PROLOGUE.

Représenté pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, le 27. Juillet 1725.

ACTEURS

DU PROLOGUE.

LE VICOMTE.

L'AVOCAT.

PROLOGUE.

LE VICOMTE, L'AVOCAT.

L'AVOCAT.

AVant la naiſſance du Monde....

LE VICOMTE.

Et morbleu Monſieur l'Avocat paſſons au déluge ; je vous aſſure que je ne comprens rien à tout ce que vous me dites, & que j'ai bien peur que cet ambigu de Scenes & de Chanſons que vous avez compoſées pour la Fête que je donne demain à toute notre petite Ville, ne ſoit trouvé bien pitoyable.

L'AVOCAT.

Que voulez-vous, Monſieur, je l'ai compoſé d'après l'Opera nouveau que l'on jouë à Paris, & j'ai cru que l'on

ne pouvoit gueres s'égarer ſur de ſi parfaits modeles.

LE VICOMTE.

Mais quoi, n'auriez-vous pas pû diſtinguer autrement vos quatres Elemens ?

L'AVOCAT.

Eh Monſieur, les changemens de décorations les diſtinguent aſſez ; il ne faut que cela pour ces ſortes de ſpectacles, & pourvû que l'on parle de l'Air, de l'Eau, du Feu, & de la Terre en tems & lieu, voilà les quatre Elemens, & de plus nous mettrons une Préface.

LE VICOMTE.

Une Préface ! je vous conſeille de la faire mettre en Muſique auſſi-bien que le Privilege ; eſt-ce qu'on ne pourroit pas entendre votre ſujet ſans Préface ?

L'AVOCAT.

Non Monſieur, c'eſt à préſent la régle des Operas nouveaux.

LE VICOMTE.

Allons, recommencez-moi s'il vous plaît tout ce que vous venez de me dire,

pour voir ſi je pourrai y comprendre davantage.

L'AVOCAT.

Je vous ai dit d'abord, Monſieur, que ma Piece commençoit avant la naiſſance du Monde, mon Prologue eſt le cahos d'où ſortent tous les quatre Elemens par ordre du deſtin.

LE VICOMTE.

Fort bien, & vous nous faites voir les Romains tous chauſſez, & tous vêtus une demie heure après, vous voyez bien que votre piéce n'eſt pas dans les regles des vingt-quatre heures.

L'AVOCAT.

Monſieur, ce n'eſt point un divertiſſement régulier, & l'Opera ſur lequel je me ſuis reglé, prend ordinairement beaucoup de licence, c'eſt ce qui en fait la beauté.

LE VICOMTE.

D'accord, mais on n'a jamais vû met-

tre quatre mille ans dans l'intervalle d'un Acte à l'autre : commençez par me retrancher votre Prologue.

L'AVOCAT.

Mon Prologue, Monsieur, vous n'y songés pas, c'est la meilleure piece du Sac.

LE VICOMTE.

Je n'en veux point.

L'AVOCAT.

Je suis bien fou d'avoir si mal emploïé mon tems en m'amusant à de pareilles bagatelles, j'aurois bien mieux fait de continuer mon Poëme Epique.

LE VICOMTE.

Quoi, vous travaillez aussi à ces sortes d'ouvrages ? parbleu c'est une fureur, tout le monde s'en mêle, est-ce que vous avez fait le Poëme des Geans ?

L'AVOCAT.

Non, Monſieur .... grace pour mon Prologue.

LE VICOMTE.

Votre priere eſt inutile.

L'AVOCAT.

Il faut vous obeïr, vous aurez quatre petits Actes differens qui ne ſerviront qu'à nous amener des divertiſſemens aſſez jolis; ne vous attendez point ſurtout à trouver de l'excellent dans ces quatre petites piéces, la Muſique & la Danſe en font tout le merite, & je m'eſtimerai trop heureux ſi mon ouvrage a le ſort de bien des Opéras nouveaux qui ne ſe ſoûtiennent que par les agrémens.

LE VICOMTE.

Quatre Actes, cela ſera trop long, un ſeul ſuffit.

L'AVOCAT.

Cela ne vaudra pas le diable, & ce ſera une confuſion.

LE VICOMTE.

Hé bien, tant-mieux, ce feront les Elemens qui feront rentrés dans le Cahos.

L'AVOCAT.

Ma foi, vous ne penfez pas fi mal : il me vient une idée. ...

LE VICOMTE.

Quelle eft-elle ?

L'AVOCAT.

C'eft d'intituler ma piéce le Cahos, le titre en fera peut-être excufer l'irregularité, & cela vaudra bien une Préface.

LE VICOMTE.

Cela ira à merveille; tout ce qui me refte à apprehender, c'eft qu'on ne trouve que vous ayez trop fuivi l'Opéra.

L'AVOCAT.

Il eft vrai que mes fujets font affez femblables, mais les perfonnages font differens.

LE VICOMTE.

Point de Dieux ſur-tout.

L'AVOCAT.

Non, non, vous ne verrez que des avantures bourgeoiſes, mes gens ſont tous preſts, & vous allés dans un moment en voir une repetition.

FIN DU PROLOGUE.

ACTEURS
Des Quatre Elemens.

BOURGUIGNON.
L'EVEILLE', Coureur.
Madame DES AIRS.
Un MUSICIEN.
Monsieur DES AIRS.
Quatre POETES.
Un POETE chantant.
Un COMMISSAIRE.
LOLOTTE.
MARINETTE.
RIGAUDON.
Les TIREURS d'Oye.
Un BATELIER chantant.
Deux DANSEUSES en Batelieres.
Maître NICOLAS.
DOROTE'E.
AGNE'S.
Deux petites FILLES.
VALERE.
ARLEQUIN.
Deux DANSEUSES en Vestales.
Quatre DANSEURS en Romains.
FLORESTAN.
POUPONNE.
PATAPAN Chasseur.
Un CHASSEUR.
Les quatre DANSEURS en Chasseurs.
Une JARDINIERE.
Les DANSEUSES en Jardinieres.
Deux FEMMES de Chambre.

LE

LE CAHOS,

AMBIGU COMIQUE.

L' A I R.

SCENE PREMIERE.

BOURGUIGNON *seul.*

DE Mademoiselle des Airs tout m'annonce la gloire; ce superbe appartement, ces meubles magnifiques, ces riches buffets, ces lits brodez à crepines d'or, tout irrite ici mes desirs. Desirs ambitieux encore une fois dois-je vous croire, ou vous étouffer,

Malheureux Bourguignon, quel eſpoir authoriſe tes ſoupirs? . . Et parbleu je ſuis curieux de voir comment une femme ſi fiere, & auſſi orgueilleuſe ſe livre à l'Amour dans le tête à tête; allons courage, mon cher Bourguignon, la fortune, & l'Amour ſervent ſouvent les temeraires. Je fus jadis Chevalier de l'Arc-en-Ciel, c'eſt ce que le vulgaire appelle Laquais; depuis que mon Maître a fait une fortune brillante, il m'a fait ſon premier Commis, n'en demeurons pas là, aſpirons à devenir ſon Rival auprès de ſa femme; en cas que l'affaire ne reuſſiſſe pas, je lui ai volé ce matin 2000 Louis qui faciliteront mon évaſion . . . . mais chut, voici ſon Coureur, ou plûtôt ſon Mercure, j'enrage, je crains d'avoir parlé trop haut, & de m'être trahi moi-même.

SCENE II.

L'EVEILLE', BOURGUIGNON.

L'EVEILLE' *à part.*

BOn! nous voilà déja fur du vol ; tâchons de nous éclaicir du refte. *Haut.* Qu'eft-ce, Monfieur Bourguignon, depuis que le Partifan nôtre Maître vous a fait fon premier Commis, qu'il vous a fait l'honneur de vous admettre à fa Table, vous ne regardez plus vos anciens camarades, vous n'avez pas même encore daigné emploïer mon fçavoir faire ; avez-vous oublié mes talens officieux, & verriez-vous avec indifference tant de jeunes beautez dont j'ai l'honneur d'être le Courier?

BOURGUIGNON.

Non, cher l'Eveillé, tout occupé de mon nouvel employ, nul autre foin ne m'embaraffe.

L'EVEILLE'.

Cependant quand on eſt parvenu à une certaine fortune, rien n'eſt plus agréable que de ſe livrer aux plaiſirs de l'Amour, il faut du moins avoir une Maîtreſſe ſur ſon compte.

BOURGUIGNON.

Mon cher l'Eveillé, toi qui es ſi bon pour le Conſeil, donne-moi tes avis; qui penſe-tu qui me convienne, à qui dois-je m'attacher?

L'EVEILLE'.

Conſolez la jeune Aminte de l'ennui du vieux Preſident ſon mari; diſputez à ce cadet de Gaſcogne la conquête de cette veuve Auditrice des Comptes.

BOURGUIGNON.

Non, non, à ces beautez je ne rends point les armes.

L'EVEILLE'.

Morbleu, la fierté de Madame des Airs feroit belle à dompter.

BOURGUIGNON.

De Madame des Airs?

L'EVEILLE'.

Je ſçai votre reſpect pour elle, il ſe découvre tous les jours par vos empreſſemens.

BOURGUIGNON.

Pour la femme de mon Maître, peut-on blâmer mon zele?

L'EVEILLE'.

Non ſans doute, & vous faites bien de vous retrancher là-deſſus, il ne faut point aimer pour la gloire, il ne faut aimer que pour le plaiſir, & c'eſt ce que j'ai réſolu de faire, je ne veux point m'élever plus haut que la griſette.

BOURGUIGNON.

J'ai envie de vous imiter.

L'EVEILLE'.

Je connois une petite Marchande du Palais qui eſt jolie comme l'amour, voulez-vous que je vous préſente? nous irons de ce pas, ſi le cœur vous en dit.

BOURGUIGNON.

Non, j'ai quelques affaires : jusqu'au revoir.

L'EVEILLE' *à part.*

Je me doute de ce qui t'arrête . . . je vais te servir de la bonne maniere , & avertir mon maître de tout ce qui se passe. *Il sort.*

BOURGUIGNON *seul.*

Soupçonneroit - il quelque chose de mes intentions ! non, je ne le crois pas ; quoiqu'il en soit ne nous arrêtons pas en si bon chemin. Mais j'entens une simphonie qui m'annonce l'arrivée de Madame des Airs ; elle est toûjours suivie de nombre de Poëtes & Musiciens tous illustres necessiteux , qui pour son argent chantent incessamment ses louanges , & élevent son nom jusqu'aux nuës. Laissons achever le petit divertissement qu'ils vont lui donner , & attendons le moment favorable , & qu'elle soit seule pour exécuter mon dessein témeraire.

SCENE III.

Madame DES AIRS, UN MUSICIEN, & un LAQUAIS, deux FEMMES de Chambre.

CHOEUR Air 273.

CHantons, Chantons ſans ceſſe,
Chantons l'adorable des Airs,

UN MUSICIEN.

A cette Nouvelle Déeſſe
De la Richeſſe,
Conſacrons nos Vers,
Offrons nos Concerts.
Sur les habitans du Permeſſe
Elle repand avec largeſſe
Des bienfaits divers.

CHOEUR.

Chantons, Chantons ſans ceſſe;
Chantons l'adorable des Airs.

Entrée de Poëtes.

LE MUSICIEN. Air 274.

Jamais femme de parvenu
N'emploïa mieux ſon revenu,
La Muſique alterée
Par elle eſt enivrée,
Et le Poëte nud
Se trouve revêtu.

Entrée de Poëtes.

LE MUSICIEN. Air 275.

Souffle froid Aquillon, par tout ravage,& briſe
Contre tes coups me voilà raſſuré,
Mon Manteau n'eſt plus déchiré,
Je brave deſormais les fureurs de ta Bize.

Me. DES AIRS.

Allez mes enfans, allez boire à ma ſanté, & répandez mes bienfaits dans tous les Cabarets de la Ville.

SCENE

SCENE IV.

Me. DES AIRS, BOURGUIGNON.

Me. Des Airs.

ME trompai-je, Bourguignon ? votre nouvelle faveur m'aſſure-t-elle en vous un ſerviteur fidelle, ſur qui je puiſſe compter? n'ai-je rien à craindre, & m'eſt-il permis de vous ouvrir mon cœur ?

Bourguignon.

En pouvez vous douter Madame ? ah dès ce moment même je m'eſtime le plus heureux de tous les mortels.

Me. des Airs.

Ecoutez, vous ſçavez que quoique j'aime mon mari c'eſt un petit diſſipé, qui me fait tous les jours de nouvelles trahiſons.

BOURGUIGNON.

Que me dites-vous là ! quoi Monſieur des Airs vous trahit ? & vous l'aimés toûjours ? vous êtes bien bonne enverité! il y a bien des femmes à Paris qui ne vous reſſemblent pas.

Me. DES AIRS.

Quoi qu'il en ſoit, mon cher Bourguignon, ne perdez pas un moment, montez dans ma Berline, mes chevaux, & mes gens n'obeïront qu'à vous ; parcourés tous les quartiers de Paris, & ſur tout celui de l'Opera, c'eſt peut-être de ce côté là que ſa perfidie l'entraîne ; informez-vous chez les Tapiſſiers quelle fille ils ont meublée depuis peu ; chez les Marchands quelles étoffes ils ont venduës & à qui ; chez les Traiteurs quels repas ils ont portés en ville ; enfin ne négligés rien pour découvrir ma Rivale, je veux abſolument la faire enfermer.

BOURGUIGNON.

Eh ! Madame, pourquoi vous inquietter tant, & vous donner tous ces ſoins ? n'avez-vous point d'autres moyens pour

vous vanger ? vous êtes jeune, riche, & belle; j'en connois qui ſeroient trop heureux s'ils pouvoient eſperer. ....

Me. DES AIRS.

Que dites-vous Bourguignon ? quelque gros Seigneur vous auroit-il chargé de me parler en ſa faveur ?

BOURGUIGNON.

Fi donc Madame, vous me prenez ſans doute pour un autre ? il y a long-tems que je ne me mêle plus de ce métier-là.

Me. DES AIRS.

Et pour qui donc me parlez-vous ?

BOURGUIGNON.

Quoi Madame, vous ne devinez pas que c'eſt pour moi !

Me. DES AIRS.

Comment, que voulez-vous dire ?

BOURGUIGNON.

Oüi Madame, c'eſt moi qui vous adore.

Me. DES AIRS.

Qu'entens-je ! quel outrage à ma pudeur ! insolent, éloignez vous pour jamais de ma vûë.

BOURGUIGNON.

Vous êtes la maîtresse absoluë de mon sort, faites-moi jetter par les fenêtres, si vous voulez, j'aime mieux faire ce saut-là, que de cesser de vous aimer.

Me. DES AIRS.

Quoi malheureux ! ma vertu ne t'en impose pas, & tu me déclares ton amour ; un miserable laquais revêtu est assez téméraire pour s'adresser à l'épouse de son Maître, encore si c'étoit quelqu'homme de qualité, il n'y auroit pas tant de mal : va tu me fais horreur.

BOURGUIGNON.

Vous avez beau dire charmante personne, je n'écoute ni respect, ni raison, & je ne me connois plus moi-même.

Me. DES AIRS.

Ah quelle pétulence ! au secours, au secours, au meurtre.

BOURGUIGNON.

Criez tant que vous voudrez, je ne puis me repentir de mon crime.

SCENE V.

Mr. DES AIRS, UN COMMISSAIRE, BOURGUIGNON, DES ARCHERS.

Mr. DES AIRS.

AH traître je t'y ſurprens à la fin, après m'avoir volé tu oſe attenter à l'honneur de ma femme. Monſieur le Commiſſaire voilà de l'argent, & je vous livre le criminel, faites le dû de votre charge.

LE COMMISSAIRE.

Je ferai mon devoir, & ſon procès ſera bien-tôt fait.

BOURGUIGNON.

Ah! voilà mon Horoſcope prêt d'être accompli: on me l'avoit bien prédit que

Je mourrois en l'air ; mais ce qui me conſole, c'eſt que je ſçai toutes tes voleries, & que tu pourras bien périr dans le même Element ; adieu, ſi cela arrive, je pourrai dire avec juſtice que je meurs du moins ton rival.

On joüë un air.

L' E A U

SCENE PREMIERE.

LOLOTTE, MARINETTE.

MARINETTE.

ENfin, belle Lolotte, enfin avez-vous fait un choix? Me. Nicolas à qui tous les autres bateliers obéïssent, & qui est votre parain, & votre tuteur, attend que vous vous déterminiez, & que vous choisissiez un époux; Robert qui fait remonter les bateaux qui passent sous les Ponts, aspire depuis long-tems à ce bonheur.

LOLOTTE.

Qui, ce gros boursoufflé, qui dès le matin trouble le repos de tout le voisinage, & dont la voix, quoiqu'enrouée, se fait entendre d'un côté de la riviere à

l'autre ; non , non je veux un époux plus paiſible.

MARINETTE.

Le jeune Colin , qui a eu tout l'honneur de la Fête qu'on a donnée aujourd'hui ſur l'eau , ſe flatte que vous lui donnerez la préference.

LOLOTTE.

Non , ma chere Marinette , il l'eſpere envain , mon cœur n'eſt pas pour lui ſi aiſé à remporter que le Prix de l'Oye.

MARINETTE.

Craignez-vous l'Amour & ſa flâme , vous qui chantez depuis le matin juſques au ſoir , ſon pouvoir , & ſes plaiſirs ?

LOLOTTE.

Non Marinette , je ne ſuis pas ſi inſenſible que tu le crois ; ce matin au lever de l'Aurore j'ai entendu ſur l'eau une voix touchante accompagnée d'un inſtrument melodieux ; il rendoit un ſon harmonieux dont mes oreilles étoient enchantées ; auſſi-tôt j'ai mis la tête à la fenêtre , & j'ai apperçû fort loin ſur le bout d'un batteau chargé de Vin qui remontoit la Riviere , un jeune homme beau comme l'Amour qui chantoit , &

s'accompagnoit avec ſon Violon ; que de graces ! que de juſteſſe & de varietés ! non Apollon lui même ne paſſeroit auprès de lui que pour un joüeur de vielle; je t'avoüerai que j'ai été charmée de ſa perſonne, & de ſes talens. Mais quelle affreuſe Tempête ! quel bruit épouvantable ! Ah ! voilà le même batteau de ce matin qui va perir.

On joüe une tempête.

MARINETTE.

Ah ! Lolotte voilà le batteau enfoncé.

LOLOTTE.

Ma chere Marinette crie à Maître Nicolas qu'il envoye au ſecours de ces malheureux ; mais il y va lui même, & voici ce jeune homme heureuſement hors de danger, il a trouvé un tonneau de vin qui va le conduire à bord.

SCENE II.

RIGAUDON, LOLOTTE.

RIGAUDON.

TRop cruel Element ſuſpend ta violence
Et laiſſe à bord arriver mon Tonneau :
Sans lui tes flots devenoient mon Tombeau ;
Mais Bacchus dont toûjours j'honnorai la puiſſance
Par le ſecours du Vin m'a ſçû tirer de l'eau.

LOLOTTE.

Ah que je ſens de trouble dans mon ame ! il eſt-encore plus charmant de près que de loin.

RIGAUDON.

Où Diable ſuis-je ? daignés m'en inſtruire.

LOLOTTE.

Vous êtes à la Grenoüillere.

RIGAUDON.

Vous en êtes apparamment une des principales Nimphes ?

LOLOTTE.

Helas, je ne ſuis qu'une ſimple Bateliere ; mais vous qui êtes vous ? d'où venez vous ?

RIGAUDON.

Je me nomme Rigaudon, je ſuis un Muſicien qui revient de l'Opera de Rouën ; comme ordinairement les gens de notre profeſſion ne ſont pas fort pecunieux, & qu'ils aiment aſſez à boire, j'avois pris la commodité de ce Batteau chargé de vin de Bordeaux pour me déſalterer ſur la route, & pour remonter à Paris ſans qu'il m'en coûtat rien ; j'en ai été quitte pour quelques airs de Violon dont j'ai regalé nos Mariniers en chemin ; mais à propos, je vous trouve bien belle, ma foi vous avez dans vos charmes de quoi me conſoler de l'accident qui m'eſt arrivé.

LOLOTTE.

Comment Monſieur Rigaudon en ſortant de l'eau vous me déclarés d'abord votre amour, vous devriez plûtôt aller changer de chemiſe.

RIGAUDON.

J'ai des raiſons pour n'en rien faire,

LOLOTTE.

Et quelles raiſons ?

RIGAUDON.

C'eſt que je n'ai que celle-là.

LOLOTTE.

Cependant vous devez être mouillé.

RIGAUDON.

Pardonnez-moi, les Muſiciens sont toûjours ſecs ; mais parlons de mon ardeur ſubite, c'eſt un miracle de l'Amour, & je ne veux pas l'en dédire.

LOLOTTE.

Il a fait auſſi un miracle en moi, & du moment que je vous ai vû, je me ſuis ſenti de l'inclination pour vous.

RIGAUDON.

Parbleu cela part comme un coup de Piſtolet ! voilà donc le marché conclu ?

LOLOTTE.

Je dépens de Me. Nicolas ; mais le voici avec la compagnie des Tireurs d'Oïe.

Entrée des Tireurs d'Oye.

SCENE III.

Me. NICOLAS, RIGAUDON, LOLOTTE.

Me. NICOLAS.

C'Eſt par mon ſecours que vous avez été garanti du naufrage ; mais j'ai plus à vous dire, Maître Nicolas eſt votre Pere.

RIGAUDON.

Quelle bête eſt-ce que Maître Nicolas ?

Me. NICOLAS.

C'eſt moi.

RIGAUDON.

Vous êtes mon pere ? mais il me ſemble que vous m'apprenez cette nouvelle-là bien laconiquement.

Me. NICOLAS.

Elle n'en eſt pas moins veritable.

RIGAUDON.

Cependant ma mere qui chantoit au-

trefois dans les chœurs de l'Opera de Rouën ne m'en a jamais rien dit, elle devoit pourtant le ſçavoir mieux que vous.

Me. NICOLAS.

Sans doute ; elle vous aura donné à quelque plus gros Seigneur que moi, car je travaillois dans ce tems-là aux machines de l'Opera.

RIGAUDON.

Et apparamment votre mariage s'eſt fait dans les Couliſſes.

Me. NICOLAS.

Il eſt inutile de vous inſtruire de tout cela, il ſuffit que je ſuis votre pere, & que je vous marie avec ma filleule Lolotte ; elle chante, vous chantez auſſi, & vous joüez du Violon, je tâcherai de vous faire entrer à l'Opera ; allons, allons, que nos Tireurs d'Oye célebrent à l'impromptu cet heureux mariage.

UN BATELIER. Air 276.

Belles embarquez-vous ſans craindre le naufrage ;
A nous ſuivre tout vous engage ;
De nos petits bateaux

L'amour fait la Flotte,
Vous ne risquez rien sur les eaux,
Puisqu'il en est le Pilote.

On danse.

Vaudeville. Air 208.

LE BATELIER.

On ne peut quoique l'on fasse
S'empêcher d'aimer à son tour
Les poissons tombent dans la Nasse,
Toureloure loure,
Les cœurs se rendent à l'amour.

UNE BATELIERE.

Dans l'humide sein de l'Onde
Cupidon tient aussi sa cour ;
C'est vouloir dépeupler le monde,
Toureloure loure
Que de nous deffendre l'amour.

LOLOTTE.

Tout le long de la riviere
Nos Mariniers vont tour à tour,
Me disant belle Batteliere,
Je voudrois tourelour,
Je voudrois te parler d'amour.

LA MESME.

Je me ris de leur langage,
Et j'en crois Maître Nicolas,

C'eſt un homme prudent & ſage ;
Qui me dit nage,
Nage toûjours ne t'y fie pas.

ARLEQUIN.

Pour nous unir ma Lolotte,
Attendons encore quelque jour
Je crains ſi l'himen nous garotte,
Toureloure loure
Qu'il ne faſſe envoler l'amour,

On joüe un Air.

LE FEU.

SCENE PREMIERE.

DOROTHE'E, AGNE'S ET SES DEUX SOEURS.

DOROTHE'E.

OH çà ma Fille, nous allons avec vos Sœurs chez nos voisines nous déguiser pour le bal que l'on doit donner ce soir dans cette maison à l'occasion du mariage de votre Sœur aînée, peut-être sera-ce dans la nôtre que l'on dansera, quoiqu'il en soit, comme nos domestiques viennent avec nous pour nous servir & pour nous habiller, attendez-nous ici avec de la lumiere, & à notre retour vous irrez coucher.

AGNE'S.

Mais ma mere ne pourrois-je point aller avec vous ?

DOROTHE'E.

Cela ſeroit beau qu'une fille qui eſt ſortie depuis huit jours du Convent, & qui doit y rentrer demain pour toûjours, allât au bal!

AGNE'S

Ma mere...

DOROTHE'E.

Hé bien quoi ma mere. Il eſt trop tard pour vous en dédire : vous avez promis de paſſer le reſte de vos jours hors du monde, j'ai fait tous les frais neceſſaires pour achever ce louable deſſein, & c'eſt à vous maintenant à vous y porter de bonne grace.

AGNE'S.

Hélas! lorſque je fis cette promeſſe je n'avois pas vû Valere.

DOROTHE'E.

Valere eſt trop riche pour vous, & ſon pere ne conſentira jamais à lui laiſſer épouſer une fille qui n'a rien ; car enfin le peu qu'il y a de bien dans notre maiſon doit ſervir pour marier votre ſœur aînée.

AGNE'S.

J'ai bien affaire qu'on la marie à mes dépens.

DOROTHE'E.

Voyez la petite impertinente ! on prendra bien vos avis là-dessus ; songez seulement à ce que je vous ai dit, & que je trouve de la lumiere à mon retour.

SCENE II.

AGNE'S *seule.*

AMour inspire-moi ce que je dois faire, & efface s'il se peut de mon cœur l'image du songe importun que j'ai fait cette nuit ; mais je tremble, j'entends du bruit, qui pourroit venir ici à l'heure qu'il est ?

SCENE III.

VALERE, ARLEQUIN, AGNE'S.

AGNE'S.

AH! Valere c'eſt vous ! quel tems prenez vous pour me venir voir ? quoi donc au milieu de la nuit...

VALERE.

J'ai attendu que votre mere, & vos ſœurs fuſſent ſorties pour profiter de cet heureux moment & pour venir vous annoncer que j'ai le conſentement de mon Pere pour vous épouſer.

AGNE'S.

C'eſt beaucoup ; mais ſi ma mere veut que je rentre pour toûjours dans le Couvent, & ſi la bienſéance veut que j'exécute la promeſſe que j'ai faite de quitter le monde....

ARLEQUIN.

Bon, bon, l'Amour doit vous relever de toutes vos promeſſes, vous ne ſeriez pas la premiere Veſtale qui auroit manqué de parole.

AGNE'S.

Qu'eſt-ce que c'eſt qu'une Veſtale?

ARLEQUIN.

Quoi tout de bon vous ne ſcavez pas ce que c'eſt qu'une Veſtale?

AGNE'S.

Non vraiment.

ARLEQUIN.

Vous n'avez donc jamais été à l'Opera?

AGNE'S.

Helas non, on m'a toûjours éloignée de tous les plaiſirs.

ARLEQUIN.

Oh! j'y ai été moi, & c'eſt là que j'ai appris que les Veſtales étoient des jeunes filles qui chantoient & danſoient dès le commencement du monde, & qui vivoient dans le feu comme les Poiſſons dans l'eau.... après le débrouillement du Cahos.... vous comprenez bien cela?

AGNE'S.

Non, en verité.

ARLEQUIN.

Ni moi non plus.

VALERE.

C'eſt un fou qui ne ſçait ce qu'il dit, & qui eſt à moitié yvre ; tais-toi, & prends garde que perſonne ne vienne nous ſurprendre.

ARLEQUIN *à part.*

Pendant que mon Maître veillera auprès de ſa Maîtreſſe, allons tâcher de dormir un petit ſomme dans quelque coin de cette Chambre. Bon voici une table, qui ſera bien mon affaire.

VALERE.

Eh bien charmante Agnés, voulez-vous que je vous perde pour jamais? je vous adore, & je ſens bien que je ne pourrai vivre un moment ſans vous.

AGNE'S.

Mais Valere que voulez-vous que je faſſe?

VALERE.

Que vous déclariez à votre mere que vous ne voulez pas abſolument retourner au Couvent & que vous n'avez point de goût pour la Clôture.

AGNE'S.

Elle dit que mon bien n'eſt pas aſſez conſiderable....

VALERE.

Que m'importe : j'en ai assez pour vous & pour moi, & mon pere consent que je vous prenne sans dot ; j'en ferai demain la proposition à votre mere, & si elle me refuse, je ne veux que votre aveu pour vous retirer de ses mains.

AGNE'S.

Ah ! Valere j'ai fait cette nuit un songe qui me fait tout craindre ; j'ai rêvé que nous étions tous deux seuls, je vous parlois.... jamais mon cœur ne fut plus tendre.

VALERE.

Ah ! où étois-je dans ce moment là !

AGNE'S.

Ecoutez donc le reste du rêve : on a crié au feu, au feu, j'ai vû ma mere, sa voix ma glacée, mon lit en a tremblé ; j'ai vû un nuage de feu étincelant ; enfin mon songe étoit si embrouillé que je n'y comprens rien moi-même en vous le racontant, mais il ne laisse pas que de m'effraïer.

VALERE.

Il ne faut pas s'arrêter aux songes.... mais quel bruit entens-je ?

AGNE'S.

Ah c'eſt ma mere, qui revient chez nous.

VALERE.

Arlequin.

ARLEQUIN *en ſautant de la table fait tomber la lumiere.*

Monſieur.

AGNE'S.

Ah voilà la lumiere éteinte, que vais-je devenir ? que dira ma mere ſi elle me trouve ici ſeule avec vous ?

VALERE.

Je ſuis au deſeſpoir ! Arlequin.

ARLEQUIN.

Monſieur.

VALERE.

Qu'as-tu fait malheureux ? tu as éteint la lumiere.

ARLEQUIN.

Il n'y a qu'à appeller l'amour pour la rallumer .... abaiſſez la lanterne.

VALERE.

Le Diable t'emporte Maraut, on heurte à la porte & tu crie comme tous les diables.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

On heurte à la porte ?

VALERE.

Et ne l'entends-tu pas ?

ARLEQUIN.

He bien, tant mieux ; je vais prier ces gens-là de nous rallumer notre chandelle.

AGNE'S.

Eh non Arlequin, c'eſt ma mere, & je ſuis perdue ſi elle me trouve ſans lumiere avec deux hommes.

ARLEQUIN.

Ah morbleu, ſi nous avions ici quelque Veſtale qui eût bonne haleine !

VALERE.

Ne badine point, & tire-nous d'embarras.

ARLEQUIN.

Attendez, attendez, nous ſommes plus heureux que ſages ; je ne me ſouvenois plus que Violette dans l'excès de ſon amour m'avoit fait l'autre jour préſent d'un briquet : quoique l'amour n'agiſſe ici que par bricole, cela vaudra bien le miracle qu'il fait à l'Opera,

& cette allumette fera autant d'effet que ſon flambeau.

AGNE'S.

Ah je reſpire, la bougie eſt allumée ; mais Valere, qu'allez-vous devenir ?

VALERE.

Ne craignez rien, belle Agnés, ouvrez ſeulement la porte, & laiſſez-moi ſoûtenir l'abord de votre mere.

SCENE IV.

DOROTHE'E, VALERE, AGNE'S, ARLEQUIN, LES VESTALES, & LES ROMAINS.

DOROTHE'E.

D'Où vient donc que vous êtes ſi longtemps à ouvrir cette porte ?... Ah ! ah ! je ne m'en étonne plus, vous étiés en bonne compagnie ; *à Valere.* Que venez-vous chercher ici à l'heure qu'il eſt ?

ARLEQUIN.

Monſieur vient demander votre fille

en mariage , & moi je ſuis venu pour allumer le flambeau nuptial.

DOROTHE'E.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? voilà une belle heure pour demander une fille en mariage !

VALERE.

J'ai appris que vous la mettiez demain dans un Convent , & je ſuis accouru ici au plus vîte pour vous dire que mon pere conſent que je l'épouſe ſans dot.

DOROTHE'E.

Sans dot ! ah c'eſt une autre choſe , & ſur ce pied-là ma fille eſt à vous.

VALERE.

Quel bonheur pour moi ! venez peuples , venez celebrer ce beau jour.

ARLEQUIN.

Comment donc ce beau jour ! avez-vous oublié que nous ſommes dans la nuit ?

VALERE.

Tu as raiſon : il nous faut un divertiſſement.

DOROTHE'E.

Que cela ne vous embaraſſe pas, les violons ſont ici : nous avons inventé la plus jolie Maſcarade, nos hommes ſont déguiſez en Romains, & nos femmes en Veſtales.

ARLEQUIN.

Des femmes déguiſées en Veſtales! il y en a bien aujourd'hui qui prennent cette Maſcarade-là.

DOROTHE'E.

Commençons notre petite fête, entrez Meſſieurs & mes Dames.

ARLEQUIN.

Attendez, je vais ſervir de compere. Meſſieurs vous allez voir une entrée de quatre Gentilshommes Romains, admirez-en s'il vous plaît la Cadence.

On danſe.

Second Vaudeville. Air 194.

Tant qu'en faveur Cleon ſera,
Des flateurs la foule importune
Par tout le ſuivra,
Grand nombre d'amis il aura;

Mais s'il tombe dans l'infortune,
Tout le quittera.

Tant que le Monde durera,
Le Flambeau du Dieu d'himenée
Fort peu brillera;
D'abord l'amour l'allumera,
Mais dès la ſeconde journée
Son feu s'éteindra.

Tant que fillette fermera
L'oreille à qui voudra ſe plaindre;
Sa vertu luira;
Mais ſi-tôt qu'elle écoûtera,
On verra ſa vertu s'éteindre,
Comme à l'Opera.

Tant qu'un Amant dépenſera
Près d'une Veſtale en détrempe;
Le feu durera,
Chaque préſent l'attiſera;
Mais ſi l'huile manque à la lampe,
Le feu s'éteindra.

Vainement un barbon voudra
Triompher auprès d'une belle,
Son tems il perdra,
En vain il ſe tremouſſera,

De ſon feu la foible étincelle
Bien-tôt paſſera.

ARLEQUIN.

Tant qu'Arlequin reſpirera ;
A vous divertir, à vous plaire ;
Il s'efforcera,
Sans ceſſe il cabriolera,
Et ſon ardeur pour le Parterre
Toûjours brillera.

LA TERRE.

On joue un Air.

SCENE PREMIERE.

FLORESTAN *déguifé en Fille.*

AMour rens à mes feux, Pouponne, moins rebelle.

Cette jolie Jardiniere a rebuté jufqu'ici tous fes foupirans ; je ne fuis pas plus heureux que les autres, mais je fuis plus fidele, & je vais voir, fi fous la figure de Jacqueline fa fervante, je ne pourrai pas découvrir les véritables fentimens de fon cœur. Ah Floreftan, que tu ferois heureux fi tu pouvois réuffir dans cette entreprife !

SCENE II.

POUPONNE, FLORESTAN,

FLORESTAN.

BElle Pouponne enfin je vous revois, vous fuyez tout le monde, il n'y a que moi qui ai la liberté de vous entretenir.

POUPONNE.

Je paſſe mon temps à rêver : j'admire les beautez de mon jardin.

FLORESTAN.

Vous avez raiſon, cette terre que vous avez vous-même cultivée, ces fruits que vous voyez mûrir de jour en jour ſont autant de triomphes pour vous.

POUPONNE.

Mon jardin m'amuſe beaucoup.

FLORESTAN.

Un Amant vous amuſeroit d'avantage, & vous feroit trouver ce ſéjour plus

agréable ; tous vos galans Jardiniers ne ceſſent de ſe plaindre de vos rigueurs : quoi ! ſerez-vous toûjours broüillée avec l'amour ?

POUPONNE.

Ah Jacqueline! peut-être ſignerai-je la paix dans ce jour.

FLORESTAN *à part.*

Ouais, aurois-je quelque nouveau rival à craindre ?

On entend un Bruit de Chaſſe.

POUPONNE.

Quel bruit vient nous étourdir les oreilles ? ... comment ? ce ſont des Chaſſeurs qui entrent ici, ils vont ravager tout mon jardin. Mais que vois-je ? c'eſt le Seigneur du Hameau prochain, le Baron Patapan. Peſte ſoit du maudit Gentillatre !

SCENE III.

PATAPAN, POUPONNE, FLORESTAN.

PATAPAN.

LE Monſtre eſt tombé ſous mes coups, & je vous en apporte la dépoüille, c'eſt un préſent que vous fait * mon amour.

POUPONNE.

Que voulez-vous que j'en faſſe ? ce préſent-là ne convient gueres à une femme.

PATAPAN.

Et à qui voulez-vous que je l'offre ? tous mes amis en ont déja une bonne proviſion.

POUPONNE.

Vous le pouvez garder pour vous.

FLORESTAN.

Eh, Mademoiſelle, acceptez le préſent de Monſieur, vous lui en ferez un autre.

* Il lui préſente un grand bois de Cerf.

POUPONNE.

Si j'avois quelque chofe à lui offrir, ce ne feroit pas du moins avec fi grand bruit.

PATAPAN.

J'ai cru devoir vous annoncer mon amour à fon de Trompe, cet éclat ne peut que vous faire honneur.

POUPONNE.

Cela eft glorieux pour moi.

PATAPAN.

Je voulois entrer ici avec toute ma meute, mais j'ai appréhendé que mes chiens ne gâtaffent votre Jardin; quoique je fois chaffeur à grand bruit, je ne laiffe pas que d'avoir de la confideration.

POUPONNE.

C'eft ce qui me paroît; mais enfin que venez-vous faire ici?

PATAPAN.

Vous dire feulement en paffant que je vous aime, & faire danfer mes gens dans votre jardin pour les délaffer des fatigues de la chaffe.

POUPONNE.

Mais à quoi ſervira tout cela?

PATAPAN.

Cela ſervira à amener un divertiſſement à propos : c'eſt quelque choſe de galant qu'un divertiſſement bien amené.

POUPONNE.

Le vôtre ne pouvoit venir plus à contre-tems, je vous aſſure, puiſque j'avois choiſi ce ſéjour ſolitaire pour fuir l'empreſſement des Amans importuns. Vous m'avez fait une frayeur terrible, je ſuis prête à tomber en foibleſſe.

PATAPAN.

Eſt-ce pour moi?

POUPONNE.

Non en verité.

PATAPAN.

N'êtes-vous pas raſſurée quand je vous dis que je vous aime.

POUPONNE.

Cet amour eſt bien inutile, puiſque je ne ſuis pas d'une condition égale à la

vôtre, & que d'ailleurs je ne veux pas me marier.

PATAPAN.

Et parbleu ni moi non plus, je ne prétens faire l'amour qu'en courant; mais venez vous asseoir auprès de moi pour voir le divertissement.

ENTRE'E DE CHASSEURS.

Un Chasseur chante. Air 277.

L'himen est un Chasseur étrange
Qui ne chasse qu'avec froideur,
A tout moment il prend le change;
Ah, que c'est un mauvais piqueur!

Il n'a point de route assurée
Pour suivre sa bête égarée,
Et sans qu'il y soit quelquefois,
Les amours en font la curée,
On ne lui laisse que le bois.

ENTRE'E.

Troisiéme Vaudeville Air 196.

Ah que la forest de Cythere
Pour la Chasse est un bon canton!
Don don don.
Dans l'Hiver on n'y chasse guere

Mais au printemps c'eſt la ſaiſon,
Don don don don don dene don don;
Ton ton ton ton ton taine ton ton

Chœur de Chaſſeurs.

Don don don, &c.

Pour moi je vais toûjours en quête
De quelque agréable tendron,
Ton ton ton
A ſes allures je m'arrête
Pour voir s'il eſt courable ou non
Ton ton ton &c.

Poür me mettre bien ſur la voye
Je prens pour limier Cupidon,
Don don don.
Je lui retiens ou lui déploye
Le trait ſelon l'occaſion,
Don don don,&c.

Quand j'ai connu des repoſées
Je monte ſur mon Etalon
Ton ton ton,
Je vais frapper à mes briſées
Appuiant & ſommant du ton
Ton ton ton., &c.

Aux abois quand la bête eſt miſe;
A lever le pied je ſuis promt

Ton ton ton,
Mais je ne ſomme point la priſe
Comme bien d'autres chaſſeurs font
Ton ton ton, &c.

Chœur.

Ton, ton, ton,&c.

POUPONNE.

Monſieur Patapan, je vous ſuis bien obligée ; mais à vous dire le vrai, ce concert éclatant m'a un peu étourdie ; faites-moi le plaiſir de vous retirer, vous & toute votre bruiante ſuite.

PATAPAN.

Oh, vous n'avez qu'à dire, je ſuis l'homme du monde le plus obéïſſant : allons enfans, retirons-nous, & ne nous amuſons point à tirer ici notre poudre aux Moineaux.

SCENE IV.

POUPONNE FLORESTAN.

FLORESTAN.

OU allez-vous donc belle Pouponne ?

POUPONNE.

Que me demandez-vous ? je n'en ſçais rien moi-même . . , ſuis-moi Jacqueline , non, demeure . . . viens . . . reſte . . . va-t'en . . . ma foi je ne ſçais ce que je dis !

FLORESTAN.

Je ne vous quitterai point.

POUPONNE.

Tu n'ignores pas, Jacqueline , combien tu m'es chere ; je ſçais que tu as auſſi une grande affection pour moi.

FLORESTAN.

Il y a plus que de l'affection , & je vous aime au-delà de ce que vous pouvez vous imaginer.

POUPONNE.

Ma chere Jacqueline, contente un peu ma curioſité, je ne cherche qu'à m'inſtruire ; dis-moi franchement, l'amour eſt-il auſſi joli qu'on le fait ? tu dois en ſçavoir des nouvelles, à ton âge on a de l'expérience?

FLORESTAN.

Vous me faites-là une plaiſante queſtion, vous me demandez ſi l'amour eſt une jolie choſe ? oui ma chere Pouponne, il n'y a rien de plus amuſant, on n'eſt heureux que quand on aime, l'amour eſt un certain je ne ſçai quoi, que l'on ſent beaucoup mieux que l'on ne peut exprimer.

POUPONNE.

Je n'entens rien à tout cela.

FLORESTAN.

Eh quoi ! tout ce qui ſe préſente ici à votre vûë ne vous inſpire-t'il pas de l'amour ?

POUPONNE.

Helas !

FLORESTAN.

Vous ſoupirez.

POUPONNE.

Helas oui !

FLORESTAN.

Expliquez-vous.

POUPONNE.

N'y a-t'il là perſonne qui puiſſe nous entendre ?

FLORESTAN.

Non : parlez en toute ſûreté.

POUPONNE.

Puiſqu'il faut t'avouer ma foibleſſe ... Jacqueline, je ſuis priſe.

FLORESTAN.

Qu'entens-je ! vous aimez, & qui eſt l'heureux mortel ? ....

POUPONNE.

C'eſt ...

FLORESTAN.

Achevez ...

POUPONNE.

Eh bien, c'eſt Floreſtan que j'aime.

FLORESTAN *ſe découvrant & ôtant ſa Coëffure.*

Ah ! charmante Pouponne, je meurs d'amour à vos genoux.

POUPONNE.

Quoi ! Floreſtan c'eſt vous , à quoi bon ce déguiſement ? pourquoi vous cacher à mes yeux ? que ne reſtiez-vous dans votre état naturel ? je n'aurois pas tardé ſi long-tems à vous dire que je vous aime. Amour joüis de ta gloire , & fais-moi bien réparer tous les momens perdus , venez mes cheres compagnes , venez prendre part à ma joïe.

ENTRE'E DE JARDINIERS.

Quatriéme Vaudeville. Air 197.

Amans , & vous jeunes Fillettes ,
Accourez en ce ſejour ,
Venez cueillir des fleurettes
Dans le beau Jardin de l'Amour.

Si-tôt que la naiſſante Aurore
Vient nous annoncer le jour ,
Zephire careſſe Flore
Dans le beau jardin de l'amour.

Vieillards dans vos humeurs chagrines
N'eſperez point de douceurs ;
Vous trouverez des épines ,
Où d'autres trouveront des fleurs.

ARLEQUIN.

Pour cultiver notre terre
Renouvellons nos ardeurs ;
Ah puiſſe notre Parterre
Ne nous produire que des fleurs !

Entrée des Jardiniers.

Pouponne danſe avec Floreſtan.

Cinquiéme Vaudeville.

Un barbon à griſe mine
M'étourdit de ſon caquet, het het het,
Mais en vain il s'imagine,
Chez moi cueillir le muguet het het het,
Qu'il ſe plaigne & ſe chagrine,
Il ne trouvera qu'une épine ;
Dans mon joli joliet,
Il ne trouvera qu'une épine
Dans mon joli jardinet

J'entens bien le jardinage,
Belle je ſuis votre fait, het, &c.
Quand j'entreprens un ouvrage,
C'eſt pour le rendre parfait, het, &c.
Ne craignez point que je triche,
Et que je vous laiſſe en friche,

Votre joli joliet,
Et que je vous laisse en friche
Votre joli jardinet.

Ah que je me lasse d'être
D'un Procureur le valet, het, &c.
Clerc & galopin de Maître,
Je trotte comme un barbet, het, &c.
Jardinier de la Maitresse,
Il faut travailler sans cesse
A son joli joliet,
Il faut travailler sans cesse
A son joli jardinet.

Tous les soirs j'allois entendre
Le chant du Rossignolet, het het, &c.
Ma voisine a sçu le prendre,
Un matin au trebuchet, het het, &c.
Helas j'aurai beau l'attendre,
Il ne viendra plus se rendre
Dans mon joli joliet,
Il ne viendra plus se rendre
Dans mon joli jardinet.

J'ai toûjours été fidelle,
Et ne m'en suis point caché hé hé, &c.
Dans le jardin de ma belle,
Nul Jardinier n'a bêché hé hé, &c.

Je ne crains point qu'on en glose ;
J'ai vû seul naître la rose
De son joli joliet,
J'ai vû seul naître la rose
De son joli jardinet.

Tous mes soins belle Silvie
Seront-ils récompensez, hé hé, &c.
Les plus beaux jours de ma vie,
Près de toi se sont passez hé hé, &c.
Si tu tardes d'avantage,
Je ne pourrai faire usage
De ton joli joliet,
Je ne pourrai faire usage
De ton joli jardinet.

Les Oranges, les Grenades,
Le Lis, la Rose & l'Oeillet, het het, &c.
Le long de nos palissades,
Forment un coup d'œil parfait, het het, &c.
Mais notre Parterre enchante,
Lorsque sa face est riante,
Ah le joli joliet !
Lorsque sa face est riante,
Ah le joli jardinet !

FIN.

AMADIS LE CADET.

PARODIE D'AMADIS DE GRECE.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, le 24. Mars 1724.

ACTEURS.

AMADIS d'abord en Rédingote, Guêtres & Chapeau de toile cirée, enſuite en Chevalier errant, ARLEQUIN.

LE PRINCE de Thrace d'abord en Chemiſe, Culote & Bonnet-de-nuit, & enſuite en Chevalier errant. TRIVELIN.

NIQUETTE en Princeſſe.

MELISSE Magicienne.

ZIRPHE'E.

Un GEANT Procureur.

Un HUISSIER.

GARCONS & FILLES du lendemain de noces.

Un VIELEUX avec ſa Viele.

Premier GARCON du lendemain.

Un CHEVALIER enchanté.

PRINCES & PRINCESSES enchantées de differentes nations.

AMADIS

LE CADET.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente une nuit dans un Jardin.

AMADIS *le Cadet*, *en guêtres & en rédingote.* LE PRINCE *de Thrace en culotte & chemise, & bonnet de nuit.*

AMADIS. Air 71. *Dupont mon ami.*

PRince *, mon ami,
Qui regnez en Thrace,
Votre air endormi
N'est pas fort en place;
C'est trop ici s'arrêter,

* *Le Prince bâille.*

Allons-nous-en ſans compter.

LE PRINCE.

Eh! qui diable, Seigneur Amadis, vous met la puce à l'oreille dès une heure après minuit, & vous amene à tatons dans ce jardin ? y venez-vous chercher une fluxion de poitrine ?

AMADIS *riant.*

Non parbleu.

LE PRINCE.

Vous ſortez furtivement d'un Château où l'on vous traite à bouche que veux-tu, ſans vous demander un ſol, comme un Gaſcon ſortiroit d'une Auberge après trois mois de crédit.

AMADIS.

Oh mon ami, c'eſt que j'ai hâte, j'ai hâte; mon grand ami, j'ai grande hâte.

LE PRINCE.

Auſſi m'a-t'on fort preſſé quand on m'a appellé de votre part; j'ai laiſſé mon juſtaucorps pour les gages dans la chambre d'une ſoubrette de Méliſſe, avec qui je faiſois la belle converſation, à peine ai-je eû le tems de prendre ma culotte.

AMADIS.

Allons mon ami décampons . . .

LE PRINCE.

Où diable aller ? la nuit eſt ſi ſombre que je ne vous aperçois pas vous-même.

AMADIS.

Allons . . .

LE PRINCE.

Oui, allons nous caſſer le nez contre quelque Maronier d'Inde . . . ſongez qu'il n'eſt pas trop galand de quitter Meliſſe, ſans du moins payer votre gîte d'un tendre compliment . . . . .

AMADIS.

Ne me parle pas de l'amour de Meliſſe . . . Helas quand j'ai paſſé par ſon maudit Château, j'allois . . .

LE PRINCE.

Eh bien oui, vous alliez tenter l'avanture de la gloire de Niquette, & peut-être vous rôtir à ſon Perron enflamé. Meliſſe vous a retenu dans un riche appartement où l'on vous a prodigué, les Chapons, * les Perdrix, les Ortolans,

* Amadis fait le lazi de ſe pâmer.

les Coqs d'Inde & le Fromage de Milan...

AMADIS.

Tais-toi donc mon ami, tu me fais avaler un doux poison; vîte à l'Orvietan, guérissons-nous en regardant le portrait de ma Niquette.

LE PRINCE.*

Ce n'est pas là tirer de sa poche le portait de sa Maîtresse à propos de rien.

AMADIS,

Tiens vois,

Air 12. *Quand le péril est agreable.*

Niquette n'a pas le teint jaune :
C'est un tendron frais & poli !
Connois-tu rien de plus joli ?

LE PRINCE *à part.*

Je sçais ce qu'en vaut l'aulne.

AMADIS. Air 11. *Robin Turelure.*

Considere bien l'objet,
De la peine que j'endure.....

* Dans l'Opera, Amadis montre le portrait de Niquette au Prince de Thrace pendant une nuit très-obscure.

LE PRINCE.

Eh comment voir ce portrait
Turlure,
Pendant cette nuit obſcure ?
Robin turlure lure lure.

AMADIS.

Il a ma foi raiſon : il me manque une lanterne. Mais partons, j'ai hâte . . .

LE PRINCE.

O ça puiſque vous voulez abſolument partir ; je vais faire mon paquet, au moins je ne vous quitte pas * ſans vous rendre raiſon de mon départ.

Bas.

Allons avertir l'amoureuſe Meliſſe de la banqueroute d'Amadis.

* Dans l'Opera le Prince de Thrace s'en va à propos de rien.

SCENE II.

AMADIS *seul.*

Air 70. *Dormez Roulette.*

SOis noire comme un four,
O nuit sois-moi propice ...
Garde-toi bien amour
De reveiller Melisse ...
Dormez Roulette,
Et prenez votre repos;
Demain à la réveillette,
Vous aurez le cœur gros.

La nuit se dissipe, une clarté magique éclaire les Jardins, & une troupe rustique envoyée par Melisse vient s'opposer au départ d'Amadis.

Air 29. *Je ne suis né ni Roy ni Prince.*

Quel spectacle! qui vous appelle!
D'où vient qu'une beauté nouvelle
Eclate ici de toutes parts?

Quel jour à la nuit fait la nique?
Ce ſont, je crois des Savoyards,
Avec la Lanterne Magique...

SCENE III.

AMADIS, les GARÇONS & les FILLES du lendemain de nôces.

Ier. GARÇON.

DEs Savoyards! pour qui nous prenez-vous là? apprenez que nous commençons la cerémonie d'un lendemain de nôces, & que nous allons porter le Broüet à la mariée...

AMADIS.

à part.

Le Broüet! j'y voudrois bien tâter!

Ier. GARÇON.

Vous pouvez voir notre divertiſſement ſi vous n'avez rien qui vous preſſe, nous vous regalerons de la bonne Viele du pays.

AMADIS.

Tope.

A part. Air 9. *Sois complaiſant.*

Je ſuis preſſé d'aller voir ma Niquette ,
J'ai pour cela délogé ſans trompette ,
Mais ,
Que je trouve une Muſette,
Je ne partirai jamais.

SCENE IV.

AMADIS , MELISSE *arrive en deſhabillé , & dit aux Acteurs du divertiſſement qui ſe diſpoſent à chanter.*

RETirez-vous vous autres ; vous chanterez , & vous danſerez quand cela ſera plus de ſaiſon. * *à Amadis* , je t'avois envoyé ces Violons & ces Vieles pour t'amuſer pendant que je me coëfferois ; mais j'ai refléchi que tu pourrois n'être pas aſſez enfant ** pour baguenauder avec des payſans , lorſque tu

* Ils ſe retirent.

** Amadis dans l'Opera après avoir témoigné un grand empreſſement pour ſortir du Château de Meliſſe , s'amuſe à voir danſer ſans y être contraint par le pouvoir magique.

t'échapes la nuit de chez moi, & je viens te chercher ſans mon panier & mes ponpons.

AMADIS *à part.*

C'eſt ma faute ſi j'eſſuïe ſes reproches, il ne tenoit qu'a moi de m'en aller, & cela auroit épargné bien de l'ennui au public.....

MELISSE. Air 3. *Ma Commere oui.*

Ingrat! tu pars donc ainſi?

AMADIS.

Vraiment ma Commere oui.

Mais c'eſt pour ſuivre la gloire.....

MELISSE *ironiquement.*

Vraiment mon Compere voire;

Vraiment mon Compere oui.

AMADIS.

En bonne verité, ſi la gloire ne me tirailloit pas,

Air 3. *Vraiment ma Commere.*

Je m'hebergerois ici.

MELISSE.

Vraiment mon compere oui;

Je ſçais ce que j'en dois croire,

Vraiment mon compere voire,

Vraiment mon compere, oui.

Morbleu, je ne ſuis que trop inſtruite où le bas te bleſſe.

Air 86. *Quand on a prononcé ce malheureux oui.*

L'image de Niquette a porté dans ton ame
Le malheureux braſier d'une amoureuſe flame;
Son nom même, ſon nom, vient d'émouvoir ton cœur,
Et tu chantes tout bas en raillant mon ardeur.

Air 53.

Non, non, il n'eſt point de ſi joli nom
Que celui de ma Niquette!
Non, non il n'eſt point de ſi joli nom...

AMADIS.

Ma foi vous avez raiſon.

Air 34. *Dirai-je.*

Pourquoi voulez vous m'engager
Quand je ſuis ſous les loix d'un autre?
Un cœur capable de changer
Ne feroit pas digne du vôtre.
Vous contenteriés-vous vraiment,
D'avoir les reſtes d'un Amant?

MELISSE. Air 27. *Je ne ſçaurois.*

En vain ma ſorcellerie,
Raſſembloit ici les jeux;
Pour toi dans ma compagnie

Tout y devenoit affreux.....

AMADIS.

Je ne ſçaurois
Reſter avec vous, ma mie,
J'en mourrois.

MELISSE. Air. 28.
Je ferai mon devoir.

Je ne te retiens plus, cours donc
Chercher ton Aliſon . . . . *bis.*
Mais, ſur la route, en verité,
Tu ſeras bien frotté . . . . *bis.*

AMADIS.

Oh ! je ſuis fait à la fatigue.

MELISSE. Air. 8. *Tarare ponpon.*

Va braver les périls que le ſort te prépare...
Cours, vôle à ta Princeſſe ou plûtôt au bâton...
Tu peux partir . . . barbare!
Quoi ! ſans émotion
Tu me quittes? . . . .

AMADIS. *heroiquement.*

Tarare
Pompon.

MELISSE. *même* Air.

Suis donc cruel, ſuis donc une gloire fatale,
Va perir pour une autre . . . & je vivrai pour toi...

AMADIS *faiſant la reverence.*

Ringrazio à vo Signoria.

MELISSE. Air 39. *A la façon de barbari.*

Que sur toi* d'un monstre felon
La rage se signale ;
Tombe rôti, comme un Chapon,
Aux pieds de ma rivale. . . . .

AMADIS.

Voilà, ma chere, une oraison,
La faridondaine, la faridondon
Qui part d'un cœur tout attendri biribi
A la façon de barbari . . . .mon ami.

MELISSE *très-touchée.* Air 225. *Les filles de Nanterre.*

Perfide, que j'adore,
Dans ce château charmant,
Daigne coucher encore
Une nuit seulement . . . . . .

AMADIS *à part.* Air 17. *On n'aime point dans nos Forests.*

Partons, m'y voilà résolu,
Sans que Melisse m'embarasse,
Ni même ce qu'est devenu,
Mon ami le Prince de Thrace ;
Le drôle me ratrapera,
A la dinée . . . . ou ne pourra . . .

* Les imprécations de Melisse dans l'Opera.

SCENE V.

MELISSE *seule.*

Air 226. *Lon lan la la Bouteille s'en va.*

ET lon lan la le cruel m'abandonne,
Et lon lan la
Le cruel s'en va!

Air 69. *Lon la.*

Voilà le prix du destin,
Que j'avois fait au coquin!
Pour cet egrefin,
Toûjours en festin,
Rien n'estoit indigeste...
Pour lui j'ai percé tout mon vin;
Je ne dis pas le reste,
Lon la
Je ne dis pas le reste.

Mais il me le payera à beaux deniers comptans, & ses épaules pâtiront des sottises de son cœur....

SCENE VI.

Le Théatre change & représente le Perron enflâmé de la gloire de Niquette. Il est deffendu par des Huissiers, des Archers & des Procureurs.

UN NAIN & SCARAMOUCHE *en Geant Procureur.*

LE GEANT. Air 13. *Prenez bien garde à votre cotillon.*

ARchers, Sergens & Procureurs,
Monstres choisis pour deffenseurs
De Niquette & de sa prison,
Mes amis, prenez bien garde
A son beau cotillon... *bis.*

CHOEUR *des Archers, &c.*

Mes amis prenons bien garde
A son beau cotillon... *bis.*

LE GEANT.

Il y a par le monde un certain quidan qui veut, dit-on, revendiquer la gentille Niquette, & la retirer de notre Greffe où nous l'avons déposée avec une liasse de Princesses enchantées que nous avons toutes paraphées, *ne varietur.*

CHOEUR.

Mes amis prenez bien garde
A ſon beau cotillon. *bis.*

SCENE VII.

Les mêmes Acteurs, un Huiſſier.

L'HUISSIER *eſſoufflé.* Air 37.

AUx armes, Camarades,
Amadis n'eſt pas loin,
Tôt la plume en main :
Aux Armes camarades,
Ayons tous notre cornet plein.

LE GEANT.

C'eſt bien dit, Monſieur l'Huiſſier; ſi Amadis nous bat, nous verbaliſerons, c'eſt la pratique & la coutume. Rangeons-nous en bon ordre auprès du Perron, & ne branlons pas que nous n'ayons reçû au moins chacun cent coups de canne; il faut toujours mettre les gens dans leur tort. *

* Ils ſe rangent tous en haye devant le Perron enflamé, & le Geant ſe met hors de la ligne en tête.

SCENE VIII.

AMADIS & *le* PRINCE DE THRACE *armés en Chevaliers errans.*

LE PRINCE DE THRACE *considerant le Perron tandis qu'Amadis reve.*

QUel ſpectacle ! des Archers, des Sergens, des Procureurs & un grand feu ! apparemment voilà les enfers?

AMADIS *ſe retournant.*

Quoi, je trouve encore un Geant ! ils ne finiſſent pas.

LE PRINCE.

Oui vous voiez un Procureur qui ne feroit qu'une bouchée du patrimoine de vingt Familles.

AMADIS. Air 29. *Je ne ſuis né ni Roy*

N'importe ; je vais le combatre
Je vais faire le diable à quatre ;
Lorſque Géants je mets à bas,
Et lorſque cent monſtres j'immole,
Mon ami, je ne prétens pas
En être cru ſur ma parole.

Je

Je vais mettre la main à la pâte. Au moins ne t'en mesle pas.

LE PRINCE *à part.*

Oh ! je n'ai garde !

Amadis combat le Geant & sa suite & les met en suite, pendant ce temps-là le Prince de Thrace a les bras croisés, & s'est assis à terre.

AMADIS, *regardant le Prince à terre.*

Prenez garde de vous fatiguer.

LE PRINCE. Air 65. *Amis sans regretter Paris.*

Nous ne serons pas accusez
De rogner votre gloire ;
J'ai toûjours eû les bras croisez
Pendant votre Victoire.

AMADIS.

Vous êtes un Prince bien obéissant. Mais achevons notre tâche.

Air 29. *Je ne suis né ni Roy ni Prince.*

Ces feux excitent mon courage,
C'est dans le projet qui m'engage
Le dernier peril à tenter.
Alors je verrai dans sa niche

La beauté qui m'a ſçû dompter........

Appercevant l'inſcription.

Mais liſons d'abord cette affiche.

Il lit. Air 57. *La bonne aventure ô gué.*

Qui n'eſt pas bien amoureux
Craigne la brûlure,
L'amant le plus généreux
Peut ſeul paſſer dans ces feux.

Sautant après avoir lû.

La bonne aventure ô gué
La bonne aventure !

LE PRINCE *à part.*

La chaude aventure ô gué !
La chaude aventure !

AMADIS. Air 8. *Tarrare ponpon.*

Cher Prince, ſoit heureux autant que je vais l'être.

LE PRINCE *à part.*

Il va être grillé.

AMADIS. Air 40. *Ah ! Robin tais-tôi.*

Puiſſe-tu ſans nul Biſſêtre
Voir combler tous tes deſirs ;
Ce n'eſt plus que par tes plaiſirs
Que les miens pourront s'accroitre......

Mon cher Prince, voi * . . . .

LE PRINCE.

Tout beau, connois moi,
Oui, connois un traître
Plus tendre que toi.

AMADIS.

Hem ?

LE PRINCE. Air 44. *Reveillez-vous.*

Ce bras s'oppose à ton audace.....

AMADIS.

Quel fou pommé ! Ciel ! j'en fremi. . .

LE PRINCE.

Combats dans le Prince de Thrace
Ton Rival & ton ennemi.

AMADIS. *Même* Air.

Conte-moi donc quelle furie
Peut contre moi te transporter ? . . .

LE PRINCE.

Lorsque je veux t'ôter la vie,
C'est bien le tems de jaboter !

Allons l'épée à la main, mon épée seule doit te dire ce que je pense.

AMADIS.

Il me fait pitié ! va, perfide. . . .

* Il veut passer le Perron, & est arrêté par le Prince.

Air 65. *Amis sans regretter Paris.*

Je ne punirai ton amour,
Et ton dessein féroce,
Qu'en te forçant d'être en ce jour
Un garçon de ma nôce. *

LE PRINCE *se présentant au Peron après qu'Amadis est passé.*

Air 42. *Tu croïois en aimant Collette.*

Il m'échape, il brave ma rage...
Allons à travers de ces feux.....
** Mais qui m'en défend le passage.....
Foin, l'on a grillé mes cheveux.

M'en voilà pour une Perruque.

Même Air.

Je n'entreprens rien qui finisse....
Une seconde fois *** allons
Rendre une visite a Mélisse,
Je suis toûjours sur ses talons.

* Amadis passe à travers des feux du Perron enflamé.

** Un Lutin le repousse, & met le feu à sa Perruque.

*** Le Prince de Thrace dit toûjours dans l'Opera qu'il va trouver Melisse.

SCENE IX.

Le Perron enflâmé se brise au bruit du Tonnere on voit Niquette dans sa gloire, elle descend de son Thrône tenant Amadis par la main au milieu des Chevaliers, Princes & Princesses enchantées.

NIQUETTE Air 241. *Ha voilà la vie.*

MEs sens sont interdits
Et je ne sçai que croire.
Vois-je cet Amadis,
Si cheri de la gloire?
Air 241. *Ah voilà la vie.*
Oui voilà le drôle, le drôle, le drôle!
Oui voilà le drôle
Que nous demandions.

CHOEUR *des Princesses, &c.*
Ah! voilà le drôle, le drôle, le drôle!
Ah! voilà le drôle
Que nous demandions!

AMADIS *à Niquette.* Air 22. *Mon Mari est à la Taverne.*

Que d'attraits! quelle gloire extrême!

Que mon cœur goûte un ſort charmant !
Je demeure enchanté moi-même
Quand je romps votre enchantement,
Tout mon cœur n'y ſçauroit ſuffire,
Ta la lerita la lerita la lerire,
Ta la lerita la lerita la lerire.

NIQUETTE. Air 1. *Et zon, zon, zon, Liſette ma Liſette.*

Montrons ma vive ardeur.....
Mais quel ſouci me ronge...
Etes-vous ce vainqueur,...
Et n'eſt-ce point un ſonge ?

AMADIS.

Et non, non, non
Ce n'eſt pas un menſonge...
Et zon, zon, zon
Diſſipez ce ſoupçon.

Examinez-moi bien ; interrogez-moi ſur faits & articles...

NIQUETTE. Air 195. *De ſon lan la.*

Oh ! ſans interrogatoire
Je vous tiens pour ce vainqueur,
Et tout m'engage à le croire,
Vos exploits, mes yeux, mon cœur...

AMADIS *la careſſant.*

Et mon lanla landerirette,

Et mon lan la landerira.

NIQUETTE *après l'avoir careſſé.*

Air 41. *Je ſens un certain je ne ſçai quoi.*

Mais où m'emporte en bonne foi
Un excès de tendreſſe!
Non, vous ſçavez trop ma foibleſſe...

AMADIS.

Oh! je ne ſuis pas foible moi.

à deux.

Je ſens un certain je ne ſçai qu'eſt-ce;
Je ſens un certain je ne ſçai quoi.

UN CHEVALIER *enchanté.*

Air 98. *Lampon.*

Chantons tous ce beau tendron,
Qui nous tire de priſon,
Chantons auſſi ſa conquête,
Dans une galante fête.
Chantons, danſons, camarades danſons.

Chœur.

Chantons danſons, camarades danſons.

NIQUETTE.

Je crois que nous ferions plus ſagement de demenager ſans bruit, que de nous amuſer à danſer des ſarabandes, & chanter des brunettes dans un tems où

la cruelle Melisse peut nous surprendre.

AMADIS. *Air 12. *Quand le peril est.*

Restons : je vous en fais excuse...

NIQUETTE.

Risquerez-vous d'être arrêté
Pour quelque petit air fluté ?

AMADIS.

Oh ! dame * un rien m'amuse ...

Un nuage qui s'avance sur le Théatre s'ouvre & fait voir Melisse sur un dragon.

* Amadis dans l'Opera n'a pas toûjours l'esprit présent pour saisir les occasions favorables à ses desseins.

SCENE

SCENE X.

LES ENCHANTE'S, AMADIS, NIQUETTE.

UN CHEVALIER. Air 4. *Voici les Dragons qui viennent.*

Voici les Dragons qui viennent
Amis sauvons-nous;
Cherchons vite une cachette ...

Les Enchantés rentrent tous dans la gloire de Niquette qui se renferme sur eux.

AMADIS.

Ah! que j'ai peur ma Niquette ..!

NIQUETTE.

Et moi itou, & moi itou.

MELISSE *sur son Dragon.* Air 5. *Les Trembleurs d'Isis.*

Tremble, Amadis, tremble, tremble,
Crains tous les malheurs ensemble,
Le Diable ici nous rassemble;
Rendés-vous pour toi fatal!
Tu vois bien ce qui m'amene.
Vous, Démons, servés ma haine,

Et tranſportés ſa Climene
Où l'attend ſon beau rival.

Des Démons enlevent Niquette, & Amadis la ſuit en pleurant.

Signalons-nous par un tapage,
Briſons les meubles, faiſons rage,
Car mon rolle eſt un peu brutal. *

Meliſſe caſſe quelques meubles & s'en va.

* Dans l'Opera Meliſſe eſt toûjours furieuſe, & ne dit que des injures.

SCENE XI.

Le Théatre represente une plaine coupée de quelques ruisseaux, & au milieu la Fontaine de la Verité d'Amour ornée de Colonnes & de Statües.

AMADIS. Air 133. *Nicolas va voir Jeanne.*

MEs recherches sont vaines.
Je traverse au hazard
Les Forêts & les plaines,
Je n'ai trouvé qu'un Canard....
Vous perdez vos pas, Amadis,
Et gâtez vos beaux habits.

Mais que vois-je ! c'est la Fontaine de la Vérité d'Amour ! ses eaux instruisent les Amans de leur destin : voïons un peu ce qu'elles me diront au sujet de ma Belle.

Air 67. *Adieu panier.*
Il regarde dans la Fontaine.

Que vois-je ! on cajole Niquette....

C'eſt mon rival à ſes genoux......
Tous deux ſemblent contens... tout doux,

Se retirant de la Fontaine avec tranſport.

Adieu panier vendanges ſont faites.

Il ſe jette ſur un lit de gazon.

SCENE XII.

AMADIS *pâmé*, MELISSE.

MELISSE. Air 86. *Quand on a prononcé.*

EH ! bien es-tu contente, inhumaine Meliſſe ?
Cruelle aſſouvis-toi de ſon dernier ſupplice....
Ciel ! tout mourant qu'il eſt, qu'il m'inſpire d'amour !
Ah ! s'il ſe portoit bien que ferois-je en ce jour ?

Amadis ! Amadis !... ſe peut-il qu'un Héros tombe dans un pareil évanouiſſement ? Amadis ! Amadis !... quand ce ſeroit une femme... Amadis! Amadis !..,

Air 61. *Folies d'Eſpagne.*

Reconnoiſſez la voix qui vous appelle,
Vivez cher Prince.....

AMADIS *entr'ouvrant les yeux.*

Ah ! laiſſez-moi mourir.

MELISSE.

Votre Princeſſe eſt ingrate, infidelle ;
Pour tel objet faut-il tant s'attendrir ?

Sur le chant du dernier vers.

Vivez, vivez.

AMADIS.

Non, laiſſez-moi mourir.

MELISSE. Air 44. *Reveillés-vous.*

Perdez cette cruelle envie,
Verrez vous ſans pitié mes pleurs ?
Voulez vous m'arracher la vie ?
Hélas ! Si vous mourés, je meurs !

AMADIS *ſe leve ſans penſer à Meliſſe.*

Malheureux ! n'eſt-ce point quelque tour de ſorcellerie ? mes yeux l'ont ils bien vû ? .... Jarnigoton ! ils ne l'ont que trop vû... c'étoit ma perfide Niquette avec mon rival.....

Avec plus d'emportement. Air 66. *Vous chiffonez mon.*

Il chiffonoit ſon falbala .....
Ah ! fripon que faiſiez-vous là ? ...

MELISSE *haussant les épaules.*

Je fais ici une jolie figure moi pendant toutes ces doleances là !

AMADIS.

Et je vis pendant que j'ai à mon côté un Sabre de Damas ! allons, mourons, expédions cette petite affaire. . . *

MELISSE.

Tout beau, Amadis, tout beau.

AMADIS. Air 6. *Tout cela m'est indifferent.*

Quoi vous donnez dans le paneau !
Si j'étois friand ** du Tombeau:
Vous m'aimez, vous êtes sorciere,
J'éviterois vos soins pressans.
Lorsque telle envie est sincere,
Par ma foi, l'on prend mieux son temps.

MELISSE. *même* Air.

Consens à de nouveaux soupirs,
Mes soins previendront tes desirs ;
J'en ferai mon bonheur suprême,
Pourvû qu'à table auprès de toi,
Ingrat, tu me souffres moi-même,
Tu seras traité comme un Roi.

* Il tire son épée pour s'en fraper, Melisse s'en saisit.

** Amadis dans l'Opera veut se tuer en présence de Melisse.

AMADIS *chante ironiquement.* Air 229.

J'endors le petit mon fils,
J'endors le petit.

MELISSE.

Quoi toûjours charmé d'une ingrate!

AMADIS. Air 55. *Lon lan la deriretre.*

Mais cette ingrate a des attraits ; . . . *bis.*
Je l'aime autant que je vous hais.
Lon lan la deriretre.

MELISSE.

Bon dieu ! qu'Amadis est poli !
Lon lan la deriri.

AMADIS. Air 30. *J'ai fait à ma Maîtresse.*

Mes maux sont votre ouvrage.
Je sens qu'à chaque instant
Je vous haïs davantage . . . . . .

MELISSE *à part.*

Que ce vers est galand ! . . . . .
Tu contrains peu ta haine?
Après des mots si doux,
Par ma foi, notre scene
Doit finir par des coups.

Je n'appellerai pourtant pas encore les Diables; il faut les épargner ici, on les fatigue assez à l'Opéra. *à part.* Je ne m'amuse-

rai pas à épouvanter ce petit inpertinent par des aparitions de Monstres, il faut lui montrer tout d'un coup ce que j'ai de plus noir dans mon Magazin magique. *Haut.* Viens, Amadis, viens dans mon Palais, tu y verras serieusement ta Niquette entre les bras de ton rival....

Air 63. *Petit Boudrillon.*

Leur cœur sans nul obstacle,
Suit là sa passion, Boudrillon.

AMADIS *pleurant.*

Voyez le beau spectacle,
Que m'offre la guenon!

MELISSE *le poussant.*

Boudrillon;
Marchez Boudrillon, Boudrillon don daine;
Marchez Boudrillon, Boudrillon don don.

SCENE XIII.

Le Théatre change, & représente une belle Campagne.

LE PRINCE *de Thrace paroissant Amadis aux yeux seulement de Niquette.*

JE parois Amadis aux yéux de la Princesse ;
La pauvre enfant me jure une fidelle ardeur,
Mais c'est à mon rival que son serment s'adresse ;
Et je trompe ses yeux sans séduire son cœur :
C'est un tour de Melisse, & cette enchanteresse,
Me procure un bonheur dont je suis peu charmé !
Ah ! plus Niquette me caresse,
Plus je connois qu'Amadis est aimé !

Elle vient, helas ! elle va encore me faire enrager en me disant des douceurs.

SCENE XIV.

LE PRINCE *de Thrace*, NIQUETTE.

NIQUETTE.

EH! à qui en avez-vous mon cher Amadis ? tout nous favoriſe dans ce ſéjour charmant ; Meliſſe eſt convertie, elle nous permet de nous marier, & qui plus eſt de nous aimer.

Air 21. *Morguene de vous.*

Nos tendres déſirs.....
Mais non, je m'abuſe...
Tout ſert nos plaiſirs,
Votre cœur s'y refuſe !
Morguene de vous,
Quel homme ! quel homme !
Morguene de vous,
Quel homme étés-vous ?

LE PRINCE *paroiſſant Amadis.*

Ohimé !

NIQUETTE. Air 106. *Eſt-ce ainſi qu'on prend les belles.*

Que je vous dois de reproches ! *
Pourquoi cet air interdit ?
Quoi vos mains ſont dans vos poches !
Et rien ne vous dégourdit ?
Eſt-ce ainſi qu'on prend les belles ?
Lon lan la, au gué lan la.

LE PRINCE *paroiſſant Amadis.*

Air 68. *De mon Pot je vous en répond.*

Si j'étois moins amoureux,
Je ſerois plus heureux.....
Mon trouble eſt l'effet de ma flame :
Ne creuſez point ceci, Madame,
De mon cœur je vous en répond,
De mon minois, non, non.

NIQUETTE. Air 2. *Y avance.*

Eſt-ce ainſi qu'on doit s'enflamer ?
Moi j'aime autant qu'on peut aimer ;
Pour vous, vous craignez ma préſence ;
Y avance, y avance, y avance,
Rougiſſez de votre indolence.

LE PRINCE *paroiſſant Amadis embaraſſé.*

Mais.....

* Le Prince met la main dans ſes poches comme y foüillant d'un air embaraſſé : elle le careſſe.

NIQUETTE. Air 20. *Ne m'entendez-vous pas.*

Nous sommes seuls, hélas!
Et vous faites la mine:
Qui diantre vous chagrine?
Nous sommes seuls, hélas.....
Ne m'entendez-vous pas?

LE PRINCE *paroissant Amadis.*

Aouf!

NIQUETTE. Air 62. *De quoi vous plaignez-vous.*

De quoi vous plaignez-vous;
Amadis, quand on vous aime?
De quoi vous plaignez-vous,
Quand on n'aime que vous?

LE PRINCE *paroissant Amadis.*

Air 73. *Ton relon ton ton.*

La gloire seule avec moi vous entraine,
Savourez bien cette distinction:
Vous rendez-vous à l'amour qui m'enchaîne?
Non d'Amadis vous cedez au grand nom.

NIQUETTE *haussant les épaules.*

Ton relon ton ton, ton taine, la tontaine,
Ton relon ton ton, ton taine, la ton ton.

LE PRINCE *paroissant Amadis*; à part.

Elle a raison de hausser les épaules;

voilà toute la réponse que méritent mes pueriles délicatesses. Il faut convenir que je suis un fort plat personnage avec mes scrupules !

Air 33. *Flon flon.*

De l'erreur de ma belle,
Je n'ose profiter ;
Je suis seul avec elle,
Et je n'ose chanter,
Et flon flon, &c.

NIQUETTE.

A quoi révez-vous mon cher Amadis ? je ne vous cause que des distractions : venez vous égayer.

Air 10. *De la Serrure.*

Melisse qui sçait son negoce
Fort près d'ici fort à propos,
A préparé pour notre nôce,
Une fête de Matelots.

LE PRINCE *paroissant Amadis.*

Une fète de Matelots pour une nôce ! Il auroit été plus convenable de rassembler une troupe de Traiteurs !

à part.

Allons voir cette judicieuse fête Marine, j'y trouverai peut-être Amadis, car

il aime à baliverner ; si je le rencontre, il faudra lui demander fierement un tête-à-tête.... mais, ne ferois-je pas mieux de faire valoir celui que j'ai actuellement avec Niquette ?

Air 52. *Pardi j'étois en belle humeur.*

Elle me croit Amadis ;
Si j'en manque les profits
Hélas ! c'est bien ma faute !
La Princesse étoit en belle humeur.....
Mais ma flâme est si sotte
Lon la
Mais ma flâme est si sotte.

Sortons, sans dire Adieu. Allons rougir quelque part de mon imbecilité.

SCENE XV.

NIQUETTE *seule.* Air 76. *Ah! que Romulus est charmant.*

AMadis est un vrai glaçon,
Son aspect donne le frisson !
Ah ! mon Dieu le pauvre garçon
Il est en létargie !

Amadis est un vrai glaçon,
Faut-il que je l'en prie ?

SCENE XVI.

NIQUETTE, MELISSE.

MELISSE, Air 86. *Quand on a prononcé*

QUai-je vû? Dieux cruels!

NIQUETTE.

Dequoi dois-je vous plaindre?

MELISSE.

Apprens tout mon micmac, je ne prétens plus feindre:
Hélas! j'en esperois un succés moins fatal;
Sous les traits d'Amadis je t'offrois son rival...

NIQUETTE.

Que je viens de l'échaper belle!

MELISSE.

Vous ne devez plus craindre de méprise sur cet article-là ; Amadis vient d'occire le Prince de Thrace.

Air 59. *Helas s'il n'étoit pas mort.*

J'ai vû terminer son sort

Par une Olinde choisie :
Hélas ! s'il n'étoit pas mort !
Il seroit encore en vie.

NIQUETTE.

Qu'est devenu Amadis ?

MELISSE.

Vous l'allez voir enchaîné & avec les Menotes.

NIQUETTE.

Avec les menotes ! un Héros de cette importance avec les menotes !

MELISSE.

C'est pour rendre la scene plus touchante.

NIQUETTE.

Ah ! si ma tante Zirphée aimoit un peu sa niece, elle viendroit à notre secours !

MELISSE.

Les chagrins d'une jeune niece n'affligent gueres une tante qui prétend à la beauté. Hola diables mes domestiques amenez mon prisonier.

SCENE

SCENE XVII.

NIQUETTE, MELISSE, AMADIS *enchaîné.*

NIQUETTE.

AH! mon cher Amadis, où vous méne-t'on?

AMADIS *pleurant.*

Que ſcai-je? peut-être aux Galeres; * j'en ai déja la petite oye.

NIQUETTE.

Tachons d'amadoüer la fureur de Meliſſe.

NIQUETTE & AMADIS, *enſemble ſur l'Air 36. Belle brune.*

Belle brune, belle brune,
Ne lancés que ſur mon cœur
Les traits de votre rancune.
Belle brune, belle brune.

* Montrant ſes chaînes.

MELISSE *levant le bras & son poignard sur Amadis.*

Barbare ! c'eſt par toi que je veux commencer.....

NIQUETTE *s'évanouit.*

Ah ! Ciel !

MELISSE.

Bon , voilà Mademoiſelle Niquette qui s'évanoüit à ſon tour.

Air 18. *O reguingué ô lon lan la.*

Ma foi ſans les enchantemens,
Sans les évanouiſſemens,
O reguingué ô lon lan la,
Notre Roman n'eut duré guere,
Tous trois nous n'aurions ſçû que faire.

AMADIS. Air 50. *Du mirliton.*

Eſt-ce à nous qu'il faut s'en prendre
Du nœud qui nous a ſerré ?
Quand l'Amour lie un cœur tendre
Diſpoſe-t'il à ſon gré * de... de... de.. ſon..

Ah ! je tombe à vos pieds....

MELISSE *le repouſſant.*

Que le Diable te ramaſſe.

* Fondant en larmes.

AMADIS *se relevant & s'appuïant contre une décoration.*

A la fin je mourrai ſerieuſement.

MELISSE *évoque les manes du Prince de Thrace. La ſimphonie joüe l'Air de* Pierre Bagnolet *pour Ritournelle des paroles qui ſuivent ſur le même* Air 15. Pierre Bagnolet.

Prince de Thrace, à ma priere,
Reſſuſcite & viens m'appuïer;
Quoique tu ſois peu neceſſaire
Pour aſſommer un priſonnier...
Je veux crier
Je veux crier
Prince de Thrace, à ma priere,
Reſſuſcite & viens m'appuïer.

SCENE XVII.

LES ACTEURS *precedens* L'OMBRE *du Prince de Thrace.*

L'OMBRE. Air 15. *Pierre Bagnolet.*

EN mauvais rolles tu m'épuise;
Je viens pour punir ton transport.
Des Amans que tu tiranises
T'annoncer enfin l'heureux sort....
Vivant & mort
Vivant & mort,
Tu me fais faire des sottises
Dont tu souffres toujours le tort. *

* Il disparoît.

SCENE XVIII.

MELISSE, AMADIS *enchaîné*, NIQUETTE.

MELISSE.

VA-t'en à tous les Diables, maudit trepassé... qu'ai-je affaire de toi pour me vanger ? n'ai-je pas un poignard à la main & cette main ne vaut-elle pas mieux que celle d'un défunt ?

NIQUETTE.

Ah ! ma chere tante Zirphée où êtes vous ? vous avez bien la mine de nous apporter de la Moutarde après diner !

MELISSE *veut frapper Niquette, elle avance à chaque vers qu'elle chante, & recule avec surprise toutes les trois fois qu'elle dit oh ! oh ! toure louribo.*

Air 51.

Allons tôt, que ma rivale expire...
Oh ! oh ! toure louribo !
Quoi contre moi tout conspire ! ...
Oh ! oh ! toure louribo !

Quand j'avance on me retire . . . .

Oh ! oh ! oh ! toure louribo !

Air 86. *Quand on a prononcé ce.*

C'en est fait, Amadis, ta flâme est triomphante.
Ton ennemie expire ou plûtôt ton amante.

Frappons.... * mais non, gardons-nous bien de nous percer si legerement.

Air 94. *Mariés, mariés, mariés-moi.*

La raison vient me saisir
Et guerit mon noir caprice,
Pour n'arracher qu'un soupir
Faut-il donc que je périsse ?
Mariés, mariés, mariés - vous,
Ce sera votre supplice,
Mariés, mariés, mariés-vous
Vous servirez mon courroux.

A TROIS.

Melisse repete les quatre derniers vers Mariés *&c. pendant qu'Amadis & Niquette chantent ensemble les suivans.*

Marions, marions, marions nous
Oh ! quel aimable supplice !
Marions, marions, marions nous
Et benissons son couroux.

* Elle veut se percer & se retient.

SCENE XIX.

AMADIS *déchaîné par Melisse ;* NIQUETTE, ZIRPHE'E *à pied.*

NIQUETTE.

QUe vois-je ? c'eſt enfin ma tante Zirphée ! on voit bien qu'elle eſt venuë à pied à notre ſecours, car ſi elle avoit été portée ſur un nuage, elle auroit fait plus de diligence.

Air 36. *Belle Brune.*

Ah ! ma tante ! ah ! ma tante !
Quand votre niéce pâtit,
Votre aſſiſtance eſt bien lente.

AMADIS & NIQUETTE.

Ah ! ma tante ! ah ! ma tante !

ZIRPHE'E. Air 1. *Zon, zon, zon,*

Tous vos maux ſont finis,
Ceſſez de vous en plaindre,
Epouſez Amadis,
Il n'a plus rien à craindre.

AMADIS & NIQUETTE *ſe careſſant.*

Et zon, zon, zon,

Cessons de nous contraindre ;
Et zon, zon, zon,
Supprimons la façon.

NIQUETTE. Air 36. *Belle Brune.*

Car ma tante, car ma tante,
Comme tante d'Opera,
Est une tante obligeante...

AMADIS *se jettant au col de Zirphée.*

Ah ! ma tante ! ah ! ma tante !

ZIRPHE'E.

Mais mon neveu vous m'étouffez.

NIQUETTE

Au moins mon petit mari, je ne me suis point émancipée avec votre rival pendant que Melisse lui avoit donné votre ressemblance.

AMADIS.

Il faut bien vous en croire.

MELISSE *à Zirphée.*

Ma compagne Zirphée, soïez la bien venuë : je ne tracasserai plus votre niece & son amant.

ZIRPHE'E.

Vous ferez bien, car je sçaurois vous ranger à la raison.

MELISSE

MELISSE *à part.*

Perfectionnons ma vengeance & donnons à ces futurs une fête qui les dégoûte du mariage ... *haut.* Oça, mes enfans pour marque d'une parfaite reconciliation, je veux vous donner cette fête d'un lendemain de nôces, dont je prétendois tantôt régaler Amadis lorsqu'il est sorti de chez moi si malhonnêtement ; ce divertissement sera ici moins déplacé. Allons tôt, garçons & filles du lendemain de nôces, paroissés.

SCENE XX.

NIQUETTE, ZIRPHE'E, MELISSE, AMADIS, GARCONS & FILLES *du lendemain de nôces.*

UNE FILLE. Air 187.

DAns le menage,
Que l'on se fait en peu de temps!
Le lendemain du Mariage
Il semble que déja l'on ait passé cent ans,
Dans le menage.

UN GARÇON. Air 188.

On ſautille, on fretille ainſi qu'un Carpillon
Le jour qu'on ſe marie.
Quelle légereté ! le Menuet ennuie...
On veut la Chaſſe, on veut le Cotillon.
O Métamorphoſe étonnante !
O pouvoir de l'Himen ! ſouvent le lendemain
L'Epoux qui faiſoit le badin
Veut à peine danſer une grave courante.

On danſe.

VAUDEVILLE. Air 180.

Bien ſouvent l'Himen le plus doux
N'a de bon que le fruit précoce,
Gardez-vous bien, novice époux
D'en juger le jour de la nôce ;
Attendez au lendemain
Tre lin tin tin tin tin.

Ne ſuivez pas l'illuſion
Du fade Roman qui lanterne,
Profitez de l'occaſion,
Un Amant eſt ſeur de la berne
S'il attend au lendemain

Tre lin tin tin.

L'Himen surfait à nos desirs,
Il ne tient pas ce qu'il avance ;
On s'attend à de grands plaisirs,
Ils sont plus petits qu'on ne pense.
Quel rabais le lendemain !
Tre lin tin tin.

Cabaret, tu sçais m'enchanter,
Tu serois mes seules retraites,
Si l'on pouvoit sans rien compter
Chanter en sortant des guinguettes ;
Attendez au lendemain,
Tre lin tin tin.

L'Himen a des fruits aigres doux
Qui viennent plûtôt qu'on ne pense ;
Tel aujourd'hui se fait époux,
Qu'on fait contre son esperance
Pere dès le lendemain,
Tre lin tin tin.

Au Public.

Messieurs, gardez-nous le secret,

Si vous condamnez notre piece ?
Chut. Que le Public ſoit diſcret,
Et ſi quelque deſir * le preſſe,
Qu'il attende au lendemain....?
Tre lin tin tin.

* Lazi de ſiffler.

FIN.

ARMIDE

PARODIE,

Par M. B***

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, le 21. Janvier 1725.

AU LECTEUR.

LA bonté avec laquelle le Public a bien voulu recevoir la Parodie d'Armide, jointe à ce que plusieurs Personnes de distinction en ont demandé des Copies, m'ont engagé d'en risquer l'impression. L'Auteur sçait parfaitement que cette bagatelle dramatique n'en auroit jamais valu la peine, s'il n'y eût eté engagé par ce motif; de plus, il la regarde comme si peu de chose par elle-même, qu'il avouë que c'est à l'excellence des Acteurs qu'elle doit son succès.

Il supplie humblement le Lecteur de ne point prendre l'impression de cette Piéce, dans d'autre vûë que celle de lui donner quel-

ques Vaudevilles qui ont paru lui faire plaiſir, & qui perdroient beaucoup de leur ſel s'ils étoient déplacez ; c'eſt pourquoi on a imprimé la Piéce toute entiere, dans l'eſperance que le Lecteur aura autant d'indulgence pour l'Auteur, en la liſant, qu'il en a fait voir à la repréſentation.

ACTEURS.

ARMIDE,
SIDONIE,
HIDRAOT,
RENAUD, ARLEQUIN,
UBALDE,
LE CHEVALIER DANOIS,
BACHUS,
Une HARANGERE,
ARONTE,
Une BOUQUETIERE,
Troupe DE HARANGERES.
Troupe de BOUQUETIERES.
Troupe de SATYRES, de la ſuite de Bachus.
Troupe de DEMONS, transformez en Huiſſiers & Sergens.

La Scene eſt dans le Palais d'Armide.

ARMIDE,

PARODIE.

ON JOUE L'OUVERTURE D'ARMIDE.

Le Théatre représente un Arc de triomphe élevé à la gloire d'Armide, & pour célebrer son triomphe.

SCENE PREMIERE.

* ARMIDE, SIDONIE.

SIDONIE *prenant Armide par la main.*

Air 192.

Dansons le nouveau Cotillon,
Trémoussez-vous belle,
Trémoussez-vous donc.

En vérité, belle Armide, je ne vous

* Armide entrant rêveuse.

comprens pas ! Dans le tems que tout ſeconde vos déſirs, qu'on ne ſonge qu'à vous donner des Fêtes & des Cadeaux, vous paroiſſez toute je ne ſçai comment ! Eh que vous manque-t'il donc ?

Air 11. *Robin turelure.*

Pour vaincre nos Ennemis,
Il ne vous faut, je le jure,
Qu'une œillade, qu'un ſouris, turelure :
Et votre Victoire eſt ſûre,
Robin turelure.

L'on ſçait par tout ce que peuvent vos yeux, & vous leur faites faire ſi bien ce que vous voulez, qu'il n'eſt point de Coquette aujourd'hui qui ne voulût prendre de vos leçons.

Air 176. *Dans ces lieux tout rit.*

L'Ennemi de tous vos charmes,
Eprouve enfin le pouvoir.
Oüi, pour vous rendre les armes,
Et vous aimer, il ne faut que vous voir.

ARMIDE.

Hélas ! mon triomphe n'eſt pas complet : Renaud, que je ne puis ſouffrir, eſt juſtement celui qui mépriſe mes charmes ; de tout le Camp qui me trouvoit gentille & de ſon goût, il fut le ſeul qui

me vît indiféremment, & tandis que tous les autres s'empressoient à me faire des civilitez....... Monsieur....... me laissa passer sans faire semblant de me voir. Du plus loin qu'on m'appercevoit, je m'entendois dire :

Air 16. *Philis je vous vois.*

La belle, je vous vois, je vous aime ;
Si je vous ai, je vous aimerai tant,
Je suis tendre, je suis constant,
Je vous vois, je vous veux, je vous aimerai tant !

Air 41. *Un certain je ne sçai qu'est-ce.*

Si quelqu'un venoit près de moi
Me vanter sa tendresse,
Un autre avec délicatesse
Me disoit : lorsque je vous voi,
Je ... sens un certain je ne sçai qu'est-ce ;
Je sens un certain je ne sçai quoi.

Air 96. *L'Amour me fait, lon lan la.*

Gracieusement.

Un autre plus timide
S'en venoit poliment
Me dire belle Armide,
Soulagez mon tourment ;
L'Amour me fait, lon lan la,
L'Amour me fait mourir.

Que je ſuis bien punie ! Il faut juſtement, parce que je haïs Renaud, qu'il ne faſſe point cas de moi.

Air 7. *Ton himeur Catheraine.*

Mais tandis qu'à mes doux charmes
Tant de Guerriers à la fois
Cherchent à rendre les armes,
Et ſe ſoumettre à mes loix ;
De Renaud vois je te prie,
Les impertinens rebus :
* Il prétend je crois ma Mie,
Prendre avec moi le deſſus.

Air 60. *L'Amour, la nuit & le jour.*

Ah ! ce qui plus, ma foi,
Excite ma colere,
C'eſt qu'il eſt je le voi,
Dans l'âge où l'on peut faire l'amour ;
La nuit & le jour.

SIDONIE. Air 195. *De ſon lan la.*

Bon ! quoiqu'à votre Victoire,
Il manque encore celui-là,
Plus d'un tente cette gloire,
C'eſt à qui s'empreſſera
De vous.... aimer, landerirette,
De vous aimer, de vous charmer.

* En colere.

En effet, celui qui ne ſçait pas profiter de l'occaſion quand elle ſe préſente, eſt un benais.

Air 12. *Quand le péril eſt agréable.*

Qu'on doit auſſi-tôt méconnoître,
Et même oublier promptement.
Souvent l'Amant le plus charmant,
Ne tarde gueres à l'être.

ARMIDE *avec agitation.*

Un ſonge affreux m'épouvante, & me met toute hors de moi. Ah! j'ai crû voir le perfide l'épée à la main.

Air 62. *De quoi vous plaignez-vous.*

Pour éviter ſes coups,
Je ſuis, craignant ſa colere,
Pour éviter ſes coups,
Tombée à ſes genoux:
Mais dans ce débat ſévere;
Voulant fléchir ſa rigueur,
* Il m'a ſemblé ma chere,
Qu'il.... me perçoit le cœur.

SIDONIE.

Air 6. *Tout cela m'eſt indifferent.*

Il ne faut jamais s'arrêter
A ce qu'un ſonge peut chanter,

* Tendrement.

J'en ai fait certains dans ma vie ;
Que j'ai goûté comme un vrai bien ;
Mais hélas ! je vous certifie,
Qu'au réveil ce n'étoit plus rien.

Mais ... Voici Monſieur votre Oncle, je vous laiſſe.

Elle s'en va.

SCENE II.

HIDRAOT, ARMIDE.

HIDRAOT.

BOn jour ma Niéce, bon jour.... je viens me réjoüir avec toi, & joindre ma voix aux acclamations de la Populace....

Air 5. *des Trembleurs.*

Quand je te vois, je reſpire,
J'ai ce que mon cœur deſire ;
Pour ſoûtenir cet Empire,
C'eſt ſur toi que nous comptons ;
Pour honorer ta famille,
C'eſt trop peu d'être gentille,
Si l'Etat de toi, ma fille,

Ne voit quelques rejettons.

Air 166. *Lon lan la.*

Ah ! quel ſera mon bonheur,
Si tu ſatisfais mon cœur !
Oui ma chere Enfant,
Je mourrai content,
Si je puis d'aventure
Voir avant ce funeſte inſtant,
De ta progeniture,
Vraïement, De ta progeniture.

Air 249. *Un Lan la derirete.*

Flatte ma vieilleſſe
D'un eſpoir ſi doux ;
Hâte-toi, ma Niéce,
De prendre un Tourelourirette,
De prendre un lan la derirette,
De prendre un Epoux.

ARMIDE.

Air 31. *Lirette liron.*

Je veux garder ma liberté
Et mon humeur folette:

Menuet de M. de la Lande dans un des Balets du Roy. Air 252.

Un Amant
Nous conte toûjours ce qu'il reſſent,
Si tendrement,

Qu'à ſon tour,
On devient ſenſible à ſon amour. *bis.*
Il enjôle,
Avec ſon air fripon,
Souvent le drôle
Sans ſujet ni raiſon,
S'envôle ....
Ainſi qu'un Papillon.

Air du Roy de Cocagne, Lon lan la ce n'eſt pas là Air 127.

Et de plus ſa flâme eſt toûjours belle,
Son diſcours toûjours preſſant;
Et promet de nous être fidelle,
Tant qu'il ſe trouve être Amant;
Eſt-il Epoux, ſa flâme eſt bien-tôt morte;
Et lon lan la
Ce n'eſt plus là
Où l'on trouve cela,
Le Mariage l'emporte.

Air 240. *C'eſt dans ces lieux que regne l'innocence.*

J'aime à donner de l'amour ſans en prendre,

HIDRAOT.

Ma Niéce en vain, tu prétends te défendre;
Songe qu'Amour ne perd rien pour attendre.

Air 33. *Flon flon.*

Quand on eſt jeune & belle,

Que l'on a des appas,
C'eſt être bien cruelle,
Que de n'en uſer pas:
Flon,flon,flon, larira dondene,
Flon, flon, flon, larira dondon.

Air 228. *Ma Fille veux-tu un bouquet.*

Quand veux-tu prendre ce parti,
Quand veux-tu prononcer ce oüi?

ARMIDE.

Non, non, non, mon Oncle, non.
Ce n'eſt point là ma maladie,
Gai, gai, mais quel Oncle j'ai,
Qui n'entend pas le deſſein de ſa Niéce,
Gai, gai, mais quel Oncle j'ai,
Qui n'entend pas le deſſein que j'ai.

Air 233. *J'en ferai la folie.*

Je vais, * pour vous ſatisfaire,
Vous apprendre comme,
Pour m'engager & me plaire,
Il me faut un homme,
C'eſt celui que Renaud vaincra,
Qui mon tendre cœur obtiendra:
J'en ferai la folie, mon Oncle,
J'en ferai la folie.

* Avec chaleur.

Air 29. *Je ne suis né ni Roy ni Prince.*

Voici nettement ma pensée.

HIDRAOT.

Te connoissant si déguisée,

Je ne puis compter qu'en tremblant,

Sur des paroles si legeres.

Il se fait un bruit de Symphonie.

ARMIDE.

Mais, d'où vient ce bruit ?

HIDRAOT.

Mon Enfant,

Ce sont je crois les Harangeres.

Qui viennent honorer ton Triomphe.

SCENE III.

HIDRAOT, ARMIDE, TROUPE D'HARANGERES.

La Symphonie jouë l'Air du Vaudeville suivant, pendant lequel toutes les Harangeres arrivent.

Air 80. *Mirlababibobet.*

UNE HARANGERE.

PAr tout où vous portez vos pas
Que vous faites, la belle,
De fracas !
Nos Ennemis en ont dans l'aîle,
Mirlababi, ser la babo,
Cette * gente pucelle,
Ser la baborita,
Les a ma foi tous mis à bas.

Air 200. *En revenant de saint Denis.*

Quand j'on cette nouvelle appris,
J'en avons tant ri,

* La montrant du doigt à ses Camarades.

De ſçavoir qu'ils étions tous pris,
Le cul dans une hotte,
J'en avons tant ri,
J'en rirons bien encore.

Elle ſe prennent les mains, & danſent en chantant le refrain du Vaudeville precedent.

J'en avons tant ri,
J'en rirons bien encore.

HIDRAOT.

Air 128. *O Pierre, j'étois morte ſans vous.*

Armide, Armide,
Triomphe des grands cœurs.

Le Chœur.

Armide, Armide,
Triomphe des grands cœurs.

HIDRAOT.

Sa beauté par tout préſide;
Les plus terribles vainqueurs,
Malgré leur fureur perfide,
Eprouvent ſes rigueurs.
Armide, Armide,
Triomphe des grands cœurs.

Le Chœur.

Armide, Armide,
Triomphe des grands cœurs.

SCENE IV.

HIDRAOT, ARMIDE, TROUPE D'HARANGERES, ARONTE.

ARONTE *entrant tout essoufflé.*

MAdame, les Chevaliers dont vous m'avez commis le soin, se sont sauvez...

Air 55. *Lon lan la derirette.*

Je les ai voulu retenir, *bis.*
Loin de m'entendre & m'obéïr,
Lon lan la derirette,
Madame ils ont gagné païs,
Lon lan la deriri.

ARMIDE *avec surprise.*

Comment cela s'est-il pû faire?

ARONTE.

Air 44. *Reveillez-vous.*

Comme je marchois à la suite,
Afin de veiller sur eux tous,
Un homme nous... a mis en fuite;

HIDRAOT & ARMIDE *ensemble.*

Un ſeul homme ! que dites-vous ?

ARONTE.

Air 64. *Au Cap de bonne eſperance.*

J'ai tout fait pour me défendre ;
Mais cet homme aſſûrément,
N'eſt pas un Gaillard bien tendre :
J'en puis parler ſçavamment,
Plus de trente coups de Gaule,
Auſquels j'ai prété l'épaule,
Vous diſent, & vous font voir,
Qu'Aronte a fait ſon devoir.

ARMIDE *avec douleur.*

Je gage que c'eſt Renaud qui me jouē ce tour-là.

Air 3. *Vraiment ma Commere.*

Aronte ſeroit-ce lui ?

ARONTE.

Vraiment ma Commere oüi,

ARMIDE.

Qui me donne ce déboire.

ARONTE.

Vraiment ma Commere voire,
Vraiment ma Commere oüi.

HIDRAOT, ARMIDE *ensemble.*

Air 32. *Des fraises.*

Poursuivons jusqu'au trépas
Celui qui nous offense ;
Qu'il ne nous échappe pas,
Courez, vôlez sur nos pas,
Vengeance, vengeance, vengeance.

Le Chœur.

Qu'il ne nous échappe pas,
Courez, vôlez sur leurs pas,
Vengeance, vengeance, vengeance.

Les Harangeres & Aronte se retirent.

SCENE V.

HIDRAOT, ARMIDE.

HIDRAOT.

ALlons ma Niéce, c'est ici qu'il faut jouër de notre reste, profitons d'un tems si cher à notre vengeance, & pour mieux réüssir unissons nos voix.

Air 172. *Des petits Rats.*

Accourez esprits de haine & de rage ;

Et livrez à notre juste couroux
L'ennemi qui nous fait un tel outrage ;
Qu'à son tour il expire sous nos coups :
Secondez la fureur qui nous anime,
Pour calmer notre desespoir
Conduisez en ces lieux notre Victime ;
Qu'il éprouve enfin notre pouvoir.

ARMIDE *étendant sa Baguette.*

Air 261. *L'Amour plaît, dans Thesée.*

Vous que mes Ordres severes,
Rendent soûmis à mes Loix,
De gentilles Bouquetieres,
Démons, prenez le minois. *

HIDRAOT, ARMIDE *ensemble.*

Accourez, esprit de haine & de rage,
Et livrez à notre juste couroux
L'ennemi qui nous fait un tel outrage,
Qu'à son tour il expire sous nos coups, &c.

HIDRAOT.

Air 109. *Tout du long de la Riviere.*

Ma Niéce courage.

ARMIDE.

Ma foi tout va bien,
L'ennemi s'engage,

* Le Théatre représente un Fleuve.

Je

Je le vois qui vient, *
Tout le long de la Riviere,
Lere lon lan la,
Tout le long de la Riviere.

HIDRAOT & ARMIDE *ensemble*.

Ah! qu'il est bien là.

Air 83. *Que je cheris mon cher Voisin.*

Bon! ** je vais sans perdre de temps
L'immoler à ma rage.

ARMIDE *l'arrêtant*.

Mon Oncle tout doux, je prétens
Avoir cet avantage.

Ils se retirent.

SCENE VI.

RENAUD *essuiant son épée au retour du combat.*

OUf! je viens ma foi de faire un grand ouvrage.

Air 12. *Quand le péril est agréable.*

Sans que personne me seconde,

* Renaud paroît sur les bords du fleuve.
** Voulant aller sur Renaud.

N'aïant que mon bras pour appui ;
L'hiſtoire me fait aujourd'hui
Bien aſſomer du monde.

Air 34. *du* Confiteor. *Regardant le Fleuve.*

Fleuve qui coulez doucement,
Je boirois de votre eau clairette,
Si je n'avois par un ſerment
Promis, en buvant chopinette ;
Qu'en quelqu'endroit que je ſerois,
Nullement d'eau je n'uſerois.

En s'étendant comme un homme qui a envie de dormir.

Air 12. *Quand le péril eſt agréable.*

En forme il faut que je ſommeille ;
Faiſons bien cet office-là,
Car, on m'a dit qu'à l'Opera ;
L'on dormoit à merveille.

Je ſuis ſi las du combat de tantôt ; que je me ſens tout je ne ſçai comment.

Air 17. *L'on n'aime point dans nos Forêts.*

Ces bois, ces Prez charment mes yeux,
O dieux quel gazon admirable !
Près de ce qu'il aime en ces lieux ;
Je gage & je me donne au diable ;
Qu'un Amant s'y plairoit ma foi

Pour le moins tout autant que moi.

Air 191. *Notre galere, ſans vent contraire, voguera. Comédie Ital.*

Fleuve qui d'une eau toute pure
Arroſez ce charmant côteau,
Oüi je vous jure.
Que le murmure
De votre eau,
Lere lanlere,
M'engage à faire
Ici dodo.

En ſe couchant ſur le lit.

Air 23. *Lerela.*

Puiſque tout m'invite au repos;
Sommeil par tes charmans pavots;
Viens fermer enfin ma paupiere,
Lerela...

*On jouë ici l'*Air, *Dormez roulette, afin de l'endormir.*

Il s'endort.

SCENE VII.

Entrée de BOUQUETIERES.

On danse autour de Renaud qui dort.

Premier Vaudeville. Air 222.

QU'un Galant adroit, coquet,
Fasse présent d'un bouquet
A quelque aimable Fillette,
On écoute son ardeur,
On assure son bonheur,
Le tout pour une fleurette.

On danse.

Un petit Maître amoureux
Fait tout pour se rendre heureux,
S'il le faut même, il l'achette;
Qu'une Coquette entre nous,
En fait mettre à ses genoux,
Le tout pour une fleurette.

On danse.

Pour plaire, un jeune Plumet
Se vante d'être discret;
Mais en arriere il caquette,

Plus inconſtant que le vent,
On le voit changer ſouvent,
Le tout pour une fleurette.

On danſe ſur le Vaudeville, enſuite une Bouquetiere va à l'oreille de Renaud, & lui chante le Couplet qui ſuit. Air 70.

Dormez Roulette,
Prenez bien votre repos,
Tantôt à la réveillette
On vous en dira deux mots.

Air 51. *Oh! oh! Tourlouribo.*

Hélas! quelle erreur, quelle foibleſſe;
Ho, ho, tourlourібо.
Dans une aimable jeuneſſe,
Ho, ho, tourlouribo,
De ne pas chanter ſans ceſſe;
Ho, ho, ho, tourlouribo.

Le Chœur.

De ne pas chanter ſans ceſſe,
Ho, ho, ho, tourlouribo.

SCENE VIII.

ARMIDE *entrant en colere avec un coûteau à la main, & les Acteurs de la Scene précédente.*

ARMIDE.

QUel tapage faites-vous donc ici ? Est-ce là ce que je vous ai commandé ? Belle façon d'endormir les Gens, en faisant un carillon du Diable !.... Retirez-vous.

Les Bouquetieres se retirent.

SCENE IX.

ARMIDE, RENAUD *endormi.*

ARMIDE *le coûteau à la main.*
Air 18. *O reguingué.*

ENfin il est en mon pouvoir, *bis.*
Il faut que dans mon desespoir,
O reguingué, ô lonlan la,

Je faſſe éclater ma vengeance,
Et puniſſe ſon inſolence.

Air 41. *Un certain je ne ſçai qu'eſt-ce.*

Courage Armide, venge-toi, *
Fais voir plus de hardieſſe,
Mais, d'où me vient cette foibleſſe! **
Qui peut ainſi parler en moi?
Ah! c'eſt un certain je ne ſçai qu'eſt-ce;
Ah! c'eſt un certain je ne ſçai quoi.

Air 190. *Un petit moment plus tard.*

Frappons: Ciel! je ſens que mon bras,
Refuſe à ma haine,
L'eſpoir de ſe vanger. Hélas!
Ma fureur eſt vaine.

En le regardant.

A cet aſpect noble & grand,
Pourquoi donc me ſens-je émüë?
Pourquoi ce trouble charmant?
Je ſuis... je ſuis perduë.

Non... il m'eſt impoſſible.

Air 49. *qui ſuit.*

Turlututu rengaine, rengaine, rengaine;
Turlututu rengaine, rengaine ton coûteau.

*Elle ſe ſent comme retenuë.
** Portant ſa main ſur ſon front.
*** Elle va pour le frapper.

Le joli petit garçon ! j'en ſuis enchantée : que me ſerviroit-il de me venger ainſi ? J'entrevois un moïen plus ſûr pour le punir, qu'il m'aime autant que je lui ſuis indifférente.

Air 60. *L'amour la nuit & le jour.*

Non, je n'oublirai rien
Pour tâcher de lui plaire,
Et m'y prendrai ſi bien,
Que je lui ferai faire
L'amour la nuit & le jour.

Et moi, s'il m'eſt poſſible que je le haïſſe, mais non, Armide, tu ne le pourras, il eſt inutile d'y penſer ..... je me ſens bien peut-être.

En l'entourant d'une chaîne de fleurs qu'elle trouve par terre.

Air 83. *Que je chéris mon cher Voiſin.*

De ce ſoin je me charge hélas,
Et m'en fais une gloire,
Car dans cet endroit l'on n'a pas,
Des mieux ſuivi l'Hiſtoire.

Oüi, mon cher Renaud, oüi,

Air 231. *Cher Bachus si je soûpire.*

J'ai toûjours crains de me rendre,
Et refusé cent fois de m'enflâmer,
Mais je ne sçaurois me deffendre,
Du plaisir de vous aimer.

Air 23. *Lerela.*

Démons, pour combler mes desirs,
Transformez-vous en doux Zephirs,
Portez-nous au bout de la terre,
Lerela, lerelanlere,
Lerela, lerelanla.

Deux Zéphirs viennent prendre Armide & Renaud, & les traînent dans la coulisse.

SCENE X.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS, *dont le premier porte un Sceptre d'or que lui a donné un Magicien, pour vaincre les Enchantemens d'Armide; & le second porte une Epée: il paroit des Monstres au fond du Théatre.*

UBALDE.

Air 15. *Pierre Bagnolet.*

En dépit de cette Sorciere,
De qui vous servez le couroux;
Monstres * à notre ordre févere
Au plûtôt retirez-vous tous,
Chacun chez vous,
Chacun chez vous,
Retournez dans votre taniere,
Sans tarder, obéissez-nous. **

LE CHEVALIER DANOIS.

Tout nous est favorable,
Allons chercher Renaud.

* En montrant son Sceptre.
** Les Monstres s'abîment.

Le Théatre change & représente le Palais d'Armide.

UBALDE.

L'on voit d'ici le séjour enchanté,
Où par un charme fatal ce Héros est retenu.

Air 190. *Du retour de Fontainebleau, Comédie Italienne.*

Là Renaud, petit à petit,
S'abandonne à la molesse;
Et lorsque d'Armide il s'agit,
De répondre à la tendresse;
Et gai, *bis.* comme il y va,
Larela...

LE CHEVALIER DANOIS.

Si Renaud jette les yeux sur cet Egide redoutable, nous l'engagerons à quitter ces lieux.

Air 12. *Quand le péril est agréable.*

Empressons-nous, morbleu, j'enrage,
Je crains...

UBALDE.

La raison?

LE CHEVALIER DANOIS.

La voilà,
De trouver comme à l'Opera,

Quelque Fille au passage.

Ils s'en vont.

SCENE XI.

ARMIDE *seule.*

RÉnaud t'offense trop par son indifférence, il te faut l'oublier, Armide : oüi, mais comment ? avoir recours à la haine ? non, cela seroit trop barbare; implorons le Dieu de la Bouteille, du moins je me vengerai plus doucement.

Air 74. *Notre espoir alloit faire. Dans Persée.*

Puisqu'Amour ose troubler mon ame,
Dieu du Vin, rends-toi mon défenseur :
C'est toi seul qu'en ce jour je reclame,
Viens éteindre une funeste flâme,
Qui brûle mon cœur......

SCENE XII.

BACHUS *& sa suite*, ARMIDE.

BACHUS. Air 87. *Revenant de Lorette.*

TA voix s'est fait entendre
Dans la Bachique Cour ;
Nous venons te défendre,
Des charmes de l'Amour.
Pour chasser ce terrible Vainqueur
Je vais tout entreprendre :
Pour chasser le terrible Vainqueur,
Qui regne dans ton cœur.
Pour essuier tes larmes,
Pour calmer les allarmes,
Nous t'allons faire voir
Quel est notre pouvoir.
* Déchirons son bandeau,
Rompons & brûlons ses armes,
Eteignons son flambeau
Dans notre bon vin nouveau.

Le Chœur.

Déchirons son bandeau,
Rompons & brûlons ses armes,

* En se retournant vers les Satyres.

Eteignons son flambeau
Dans notre bon vin nouveau.

BACHUS.

Air 98. *Lampons.*

Sors trop funeste vainqueur,
Sors pour jamais de ce cœur,
Sors, puisqu'enfin il te chasse;
Je vais regner à ta place,
Buvons, *bis.* belle Armide, buvons.

Air 203. *C'est à toi cher Camarade.*

Pour remporter la Victoire,
Sur l'indiférent Renaud:

Il prend une bouteille & un verre entre les mains d'un Satyre.

Armide il faut boire, boire, boire, boire;
Armide il faut boire, boire, comme il faut.

ARMIDE.

Air 132. *Non, non, je ne veux pas rire.*

Laisse-moi, mon cœur est content *bis.*
D'aimer à jamais cet Amant:
Je chéris trop la gloire,
Non, non, je ne veux pas boire;
Non, non, je ne veux pas boire,
Non, non,
Non, non, je ne veux pas boire.

BACHUS.

Air 27. *J'en mourrois.*

Quoi ! ton cœur toûjours ſenſible
N'implore-t'il donc ma loi,
Contre ce Vainqueur terrible ;
Que pour ſe moquer de moi ?

ARMIDE.

Je ne ſçaurois,
Bachus il m'eſt impoſſible ;
J'en mourrois ....

BACHUS *en s'en allant.*

Air 67. *Adieu panier.*

N'eſpere pas qu'en ces retraites ;
Le Dieu du vin revienne un jour ;
Va, je te quitte ſans retour,
Adieu panier vendanges ſont faites.

BACHUS *& ſa ſuite ſe retournant au fond du Théatre.*

Va, nous te quittons ſans retour,
Adieu panier vendanges ſont faites.

SCENE XIII.

ARMIDE *seule.*

QUe je ſuis malheureuſe ! il faut que j'aime qui ne m'aime pas. Hélas ! Comment l'amour a-t'il pû trouver les chemins de mon cœur, moi qui en tenois les avenuës ſi bien gardées ! En verité il faut que ce petit Coquin-là ſe fourre par tout.

Air 112. *Boire à ſon tour.*

Dans ces tranſports charmans,
Je ſens ſur ma parole,
Courir par tous mes ſens
Quelque choſe de drôle ;
Oüi cette ardeur,
Part de mon cœur,
Part de mon tire lire,
Part de mon toure loure,
Part de mon cœur.

SCENE XIV.

SIDONIE, ARMIDE.

SIDONIE.

MAdame, votre charme a fait ſon effet; Renaud vous áime, & je ne puis m'empêcher de rire du ſtratagême dont vous vous êtes ſervie pour ſoûmettre ce Rodomont.

ARMIDE.

Air 75. *Ah! voïez donc que ces Manans ſont drôles.*

Que fait-il dans l'appartement?

SIDONIE.

S'il dit une parole,
C'eſt votre nom; voici comment;
A chaque inſtant, *bis.*
Il raiſonne le drôle:

Air 53.

Non, non, il n'eſt point de ſi joli nom
Que celui de ma Princeſſe,

Non, non, il n'eſt point de ſi joli nom
Que celui de ce tendron.

Air 76. *Ah que Romulus eſt charmant:*
Il n'aſpire qu'au doux moment
De vous conter ce qu'il reſſent.

Montrez-vous à ſes yeux, vous en apprendrez davantage.

ARMIDE *finiſſant* l'Air 76.

S'il n'étoit pas ſi nonchalant,
J'en ferois la folie.
Hélas! queRenaud eſt charmant!
Faut-il que je l'en prie?

Air 204. *des Feüillentines.*

Tendrement.

S'il a pour moi de l'ardeur,
Pour mon cœur,
C'eſt un bien foible bonheur!
Que peut un Amant, ma Mie,
Qui n'agit *bis* que par magie?

Oüi, pour te parler avec franchiſe . . .

Air 236. *Qu'on apporte Bouteille.*

L'amour qui le tranſporte
N'a pas un vrai dehors,
Et c'eſt une machine morte,
Dont je fais mouvoir les reſſorts.

SIDONIE.

Air 29. *Je ne ſuis né, ni Roy ni Prince.*

Je conviens que c'eſt vous, Madame,
Qui de Renaud embraſez l'ame,
Mais avec tous ces ſoins, hélas!
A cela près d'un peu de honte,
Par ma foi, vous ne laiſſez pas,
D'y fort bien trouver votre compte.
Mais le voici, je vous laiſſe avec lui.

SCENE XV.

ARMIDE, RENAUD.

ARMIDE *courant au-devant de Renaud.*

Air 13. *Mais ſur-tout prenez bien garde à votre Cotillon.*

QUoi c'eſt vous, mon petit Mignon, *bis.*
M'aimez-vous bien?

RENAUD.

Oüi mon Trognon,
Et mon tendre cœur vous répond,
Que c'eſt d'Amour, d'affection,
C'eſt pourquoi prenez bien garde,

A tant de paſſion, à tant de paſſion.

Air 195. *De ſon lan la.*

Armide ſi je ſoûpire,
Si j'ai des empreſſemens,
C'eſt que je meurs de te dire,
Ce qu'à mon tour je reſſens,
Pour tes appas, landerirette,
Pour tes appas landerira.

ARMIDE.

Que je ſuis malheureuſe! il faut que je te quitte.

RENAUD *en frappant du pied.*

J'ai du guignon,

Air 21. *Morguene de vous.*

Lorſque de reſter
Mon amour vous preſſe,
Vous m'allez quitter
Trop cruelle Princeſſe!
Morguene de vous,
Quelle femme, quelle femme!
Morguene de vous,
Quelle femme êtes-vous.

ARMIDE.

Air 43. *Vous m'entendez bien.*

Mon fils, l'amour que j'ai pour toi

Jette mon ame dans l'effroi,
Hélas par injuſtice,

RENAUD.

Hé bien ?

ARMIDE.

Je crains qu'on me raviſſe,
Eh! tu m'entens fort bien.

RENAUD.

Mon petit cœur, pourquoi t'allarmer ? eſt-ce que je ne t'aime pas comme il faut ? je fais pourtant mon poſſible pour...

ARMIDE.

Je crains que cela ne dure pas ; Si la gloire où tu donnois ſi follement, s'offroit encore à tes yeux, tu me quitterois peut-être pour ſuivre cette étourdie.

RENAUD.

Air 250. *Abſent de ſa belle.*

Je reſſens ſans ceſſe
La plus vive ardeur,
C'eſt pour toi Princeſſe
Que je garde mon taleritata, la lire ;
Que je garde mon cœur.

Air 50. *Du mirliton.*

Les honneurs d'une Victoire,
Pour toi ne me tentent pas:
L'éclat dont brille la gloire *
Vaut-il un seul des appas
De tes yeux fripons & mignons;
Dondaine,
De tes yeux fripons don don.

RENAUD & ARMIDE *ensemble.*

Air 78. *A l'ombre d'un Ormeau.*

Aimons-nous, tout nous y convie,
Hélas! si tu m'ôtois ton cœur,
Tu m'ôterois bien-tôt la vie,
Je n'y puis penser sans fraïeur,
Armide / Cher Renaud, } Mes amours;
je t'aimerai toûjours.

ARMIDE.

Adieu.

Elle s'en va.

* Air de l'Opera.

SCENE XVI.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS, RENAUD.

UBALDE.

Air 57.

LA bonne aventure, au gué;
La bonne aventure !

Air 6. *Tout cela m'est indiférent.*

Tandis qu'il est seul, mon enfant, *
Il faut profiter du moment.

UBALDE *présentant le Bouclier aux yeux de Renaud, chante l'*Air 171.

Ah! Renaud réveille, réveille,
Ah ! Renaud réveille-toi.

RENAUD.

Ouf!

Sur la fin du Vaudeville. Air 6. *Tout cela m'est indifferent.*

Ciel ! qui peut peindre ma figure,
Aussi sensiblement, hélas!

* En frappant sur l'épaule du Chevalier Danois.

Il faut rire de l'avanture,

Me voici comme le Bœuf gras.

UBALDE.

Tout le Camp vous demande, notre General vous rapelle ... mais quoi ! tandis que des deux bouts de la terre chacun court à la gloire, le brave Fils de Berthold reste ici comme un imbécille ? vîte .... allez-vous-en ...

RENAUD.

Comme me voilà plaisament fagotté ! parbleu je suis un drôle de Héros ; ah, ah. *

UBALDE. Air 37.

Aux Armes Camarades,

Profitez du moment,

Partez promptement,

Aux Armes Camarades;

Pourquoi tant de retardement ?

RENAUD.

Patience, patience, je vais vous l'apprendre.

Air 146. *L'appétit vient en mangeant, Comédie des Anonymes.*

Des yeux de cette Brunette,

* Il se met à rire.

Je

Je me gardois bien vraiment ;
Mais cette fine Coquette
Me prit par enchantement :
Mon ame devint distraite,
Et pour parler franchement, . . .
L'appétit vient en mangeant.

UBALDE *en tirant Renaud par le bras.*

Eh ! allons, Seigneur Renaud, dégourdissez-vous.

LE CHEVALIER DANOIS.

Air 256. *du troisiéme Acte de Panurge, Comédie Italienne.*

Tout vous engage en ce jour
D'oublier un fol amour,
J'entens l'écho qui repete,
A la trompe . . . . ette,
Renaud, quittez ce séjour,
Sonnez trompette,
Battez tambour.

RENAUD *en sautant.*

Bon ! je sens revenir mon courage ; mon petit cœur au seul nom de la gloire fait tic, toc : allons, il . . . il lui faut obéïr ; & vous * restes honteux de ma foiblesse, quittez-moi pour jamais.

* En arrachant ses guirlandes de fleurs.

Renaud reçoit un bouclier de la main d'Ubalde, & une épée de celle du Chevalier Danois.

UBALDE.

Air 104. *du Fleuve d'oubli.*

Fuïez de la Princeſſe,
Les dangereux appas, ha, ha, ha,

RENAUD.

Comme le temps nous preſſe,
Ami doublons le pas, ha, ha, ha,
Pour en perdre la mémoire,
Partons, vite courons,
Et volons,
A la gloire, à la gloire.

Ils s'en vont.

SCENE XVII.

RENAUD, UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS, ARMIDE.

ARMIDE *suivant Renaud le mouchoir à la main.* Air 253.

RENAUD ! ciel ! ô mortelle peine !
Vous partez, Renaud, vous partez,

Armide tire Renaud par le bras, Ubalde en fait autant de son côté, mais Renaud en leur résistant les fait tomber par terre, ce qui fait un jeu de Théatre.

Air 113. *Le beau Berger Tyrsis.*

Que ne peux-tu sentir
La douleur qui me presse !
Cruel ! avant de partir,
Voi l'excès de ma tristesse :
Oüi, je te le confesse,
Ton départ me fait mourir.

Renaud s'arrêtant pour l'écouter.

Air 33. *Flon, flon.*

Quand tu venois, perfide,

Me conter ton amour,
Réponds, eſt-ce qu'Armide;
N'avoit pas du retour?

RENAUD.

Flon, flon, larira dondene;
Flon, flon, larira dondon.

Air 143. *Beau berger je te connois bien.*

Armide je vous connois bien; *bis.*
Ces diſcours ne ſervent à rien;
Vous m'en contez,
Vous m'amuſez
Toûjours:
A d'autres, je connois les tours;
Que m'ont fait vos amours.

ARMIDE.

Air 255. *Volez charmans Amours: dans le Balet des Fêtes Grecques.*

Sans ceſſe ſur tes pas
Tu me verras, perfide,
Sans ceſſe ſur tes pas
Te ſuivre dans tous les combats;
Oüi tu veras Armide,
S'offrir comme une Egide,
Et les coups ma foi
Lancez contre toi,
Seront tous pour moi.

RENAUD.

La gloire veut que je vous quitte, ce n'eſt pas ma faute à moi, belle Armide,... ne vous fâchez pas.

Air 12. *Quand le péril eſt agréable.*

Je m'empreſſerai de vous plaire,
Et de bon cœur vous aimerai;
Mais ce ſera .... quand je n'aurai
Rien de meilleur à faire.

ARMIDE.

Air 105. *Les Filles de Montpellier.*

Puiſque tu te ris du ſort
De l'infortunée Armide
Ingrat, je vais par ma mort;
Contenter ton cœur perfide:
Ahie, ahie,.....

Elle tombe & s'evanoüit.

Renaud court pour la ſoûtenir, & la couche ſur un lit de gazon, en finiſſant l'air.

Ahie, ahie, ahie, Armide,
Armide, ahie .... (*il pleure*) iou, iou.

UBALDE *le retirant par le bras.*

Air 40. *Ah! Robin tais-toi.*

Quand la gloire vous appelle,
Y penſez-vous bien, Renaud,

Vous faites ici le nigaud
Auprès d'une peronnelle.

RENAUD *en pleurant.*

Ubalde tais-toi,
J'en connois, j'en connois,
J'en connois bien d'autres,
Qui font comme moi.

LE CHEVALIER DANOIS.

Eh allons, hâtez-vous de partir; pour un Héros, vous faites-là un ſot perſonnage.

RENAUD *au Parterre, en pleurant.*

Allons, armons, armons, ... armons-nous de courage.

Air 6. *Tout cela m'eſt indiférent.*

Partons, mais genereuſement,
Et paroiſſons être content,
Afin qu'à jamais l'on s'écrie:
Que Renaud mille fois montra
Plus de cœur dans ſa Parodie,
Qu'il n'en fit voir à l'Opera.

Ils s'en vont.

SCENE DERNIERE.

ARMIDE *ſeule & revenuë de ſon évanoüiſſement.*

Air 14. *Des Pendus.*

Le perfide Renaud me fuit,
Et quoiqu'ingrat mon cœur le ſuit ;
Hélas ! il veut que je périſſe !

Air 15. *Pierre Bagnolet.*

Ah ! tu me trahis, miſérable,
Ah ! tu vas trahir tes ſermens.

Pour achever l'air des Pendus.

Le perfide Renaud me fuit,
Et quoiqu'ingrat mon cœur le ſuit.

Air. 86. *Quand on a prononcé.*

Hélas ! que n'ai-je crû le Dieu de la Bouteille ;
Yvre de ſon doux jus, à l'ombre d'une Treille,

*Sur le refrein de l'*Air 223. *Lan mirtan plan, lan tir larigo.*

Lan mirtan plan lan tirlarigo,
Je ſerois contente, je ſerois contente,

Air 217. *Il s'en va le Berger que j'adore.*

Il s'en va, le Héros que j'adore,
Il m'a fait pour jamais ſes adieux.

Air 157. *Du retour de Fontainebleau, Comédie Italienne.*

De bon cœur il quitte ces lieux,
Il oſe braver ma rage,
Je le vois ſi j'en crois mes yeux,
Qui court gagner le rivage.
Et gai, gai comme il va,
Larela ......

Air 163. *Suivons, ſuivons, l'amour.*

Suivons, ſuivons Renaud, courons le rechercher:
Ah, ah, ah, je ne puis marcher.

Air 154. *Quel plaiſir d'aller à la Guinguette.*

Traître attends.... je tiens ton cœur perfide,
Je l'immole, je l'immole à ma fureur,

Air 94. *Mariez-moi.*

Je le tiens, je le tiens, je le tiens bien.
Bon! tu deviens folle, Armide,
Je le tiens, je le tiens, je le tiens bien.
Ma foi tu ne tiens plus rien.

Air 4. *Voici les Dragons qui viennent.*

Partons: mais de la vengeance,
Suivons les tranſports.

Air 6. Tout cela m'est indiférent.

Ombres d'Huissiers & de Sergens,
Voici pour vous de doux instans.

Air 5. Des Trembleurs.

Quittez le sombre rivage,
Accourez servir ma rage,
Faites ici le tapage;
Répandez par tout l'horreur.
Pour venger un cœur sensible;
Que votre pouvoir terrible
Y laisse, s'il est possible,
Des marques de sa fureur.

Les Démons transformez en Huissiers & Sergens, détruisent le Palais d'Armide, qui au lieu de s'en aller sur un Char vôlant, comme à l'Opera, passe en l'air dans une Brouette, & la Piece finit.

FIN.

LE MAUVAIS MENAGE,

PARODIE.

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comediens Italiens Ordinaires du Roy, le 19. May 1725.

ACTEURS.

BARBARIN.

MARIAMNE.

SIMONNE.

CLEON.

JOLI-COEUR.

MARAUDIN.

GRIFFON.

ARLEQUIN.

SCARAMOUCHE.

Troupe de DRAGONS.

Troupe d'ARCHERS.

Deux SUIVANTES de Mariamne.

La Scene est dans une Ville de Normandie, sur le bord de la Mer.

LE MAUVAIS MENAGE,

PARODIE.

SCENE PREMIERE.

SIMONNE, MARAUDIN.

MARAUDIN.

OUi ; cette autorité qu'un frere vous confie,
Eſt reconnuë en haute & baſſe Normandie.
J'ai volle vers Giſors, & traverſant Rouen,
Repaſſé par Avranches, & de Falaiſe à Caën,
Madame, il étoit tems ; car promts à ſe dédire,
Nos Normands commençoient par tout à vous détruire :

Barbarin votre Frere à Rouen retenu,
Déja dans ces Cantons n'étoit plus reconnu ;
Et ce Prevôt altier, accusé d'injustice,
De ces fraudes devoit recevoir le supplice.
J'ai vû par ces faux bruits tout ce Peuple ébranlé,
Mais j'ai parlé, Madame, & ce Peuple a tremblé :
J'ai dit que Barbarin étoit de son affaire,
Sorti blanc comme neige, & que plein de colere ;
Il revenoit ici plus fier, plus orgueilleux,
Se vanger hautement de tous ses envieux.

SIMONNE.

Il revient en effet, c'est une chose sûre.

MARAUDIN.

Que sa femme nous va donner de tablature !
Il la verra, Madame, & va plus que jamais
Se laisser enchanter par ses puissans attraits.
Elle va nous confondre & jouër de son reste.

SIMONNE.

Ne craignez rien, j'ai sçû parer ce coup funeste ;
Et par mon artifice obtenir un Arrêt
Qu'à faire exécuter un Exempt est tout prêt.

MARAUDIN.

Expliquez-vous ....

SIMONNE.

J'ai sçû par mes intelligences
Donner à Barbarin d'étranges défiances ;

J'ai même fait partir deux faux témoins exprès,
Dont ici graces au Ciel on ne manqua jamais,
Ils ont jusqu'à Rouën été trouver mon Frere;
Et sous le faux semblant d'un avis salutaire,
Contre sa femme ils l'ont si fortement aigri,
Qu'il l'a fait condamner pour le Micissipy.

MARAUDIN.

Il n'en faut point douter, ce coup est necessaire;
Mais avez-vous prévû si l'Officier austere
Qui commande en ces lieux le parti de Dragons;
Que l'on a depuis peu logez dans nos Maisons,
Si Cleon, ce Marquis si fier de sa noblesse,
Souffrira que l'on ose enlever son Hotesse?
Il est logé chez elle, il peut dans son couroux...
Mais le voici lui-même.

SIMONNE.

Allons, retirons-nous.

SCENE II.

CLEON, JOLI-COEUR, MARAUDIN.

CLEON.

Simonne & Maraudin s'éloignent de ma vûe!
Par là leur trahison ne m'est que trop connuë.
Maraudin, demeurez: Vous êtes un fripon;

Je vous ferai donner mille coups de bâton.

MARAUDIN.

Monſieur ....

CLEON.

De Barbarin vous empoiſonnez l'ame;
Vous étiez du complot tramé contre ſa femme;
Je voudrois bien ſçavoir ce qu'elle vous a fait?
Il faut avoir du moins des raiſons quand on haït;
Mais, vous n'en avez point: Vous les feriez connoître,
Et vous n'êtes méchant ſeulement que pour l'être.
Quel caractere affreux? Se peut-il tolerer?
Jamais fit-on du mal ſans en rien eſperer?
Quoiqu'il en ſoit, ſçachez que je prens la défenſe
De celle contre qui s'armoit votre inſolence:
Vous ſçavez de quel bois ſe chauffent les Dragons.

MARAUDIN.

Monſieur, ...

CLEON.

C'en eſt aſſez, tournez-moi les talons.

SCENE

SCENE III.

CLEON, JOLI-COEUR.

CLEON.

JOli-cœur, que dis-tu ? Quoi sans ton arrivée,
La belle Mariamne alloit être enlevée ?

JOLI-COEUR.

Oüi, Monsieur, un Exempt dont j'ignore le nom,
Chargé d'Ordres secrets étoit dans sa Maison :
Il avoit tout au moins douze Archers à sa suite,
Fiers comme des Cesars, enfin tous Gens d'élite,
Et qui déja partout avoient jetté l'effroi,
Quand j'ai crié soudain, à moi Dragons, à moi
Ils ont paru : l'Exempt & sa brave cohorte
Ont pris tout aussi-tôt le chemin de la porte,
Et leurs jambes alors les servant à propos,
De cent coups de bâton ont garanti leur dos.

CLEON.

Ah ! mon cher Joli-cœur, tu m'as rendu la vie ;
Quoi ! sans toi, Mariamne, hélas m'étoit ravie !
Et mon amour . . . . . .

JOLI-COEUR.

Ah ! ah ! voici du fruit nouveau :

Vous avez donc enfin donné dans le panneau ?
Vous qui pour le beau ſexe auſſi froid qu'une
ſouche,
Ne l'abordiez jamais qu'avec un œil farouche ;
Vous qui voulez paſſer par tout pour vertueux,
De la femme d'un autre on vous voit amoureux !

CLEON.

Les beautez de Paris par leurs minauderies,
Par leurs airs affectez, par leurs coquetteries,
M'avoient contre l'amour déchaîné tellement,
Que de n'aimer jamais j'avois fait le ſerment :
De leurs Chignons friſez la bizarre ſtructure,
De leurs nouveaux Paniers la ridicule amplure ;
Et ſur tout de leur cœur tous les plis & replis,
Pour elles ne m'avoient inſpiré que mépris.
Mais j'ai vû Mariamne, une beauté ſi pure,
Tire tout ſon éclat de la ſimple nature :
Jamais dans ſon maintien aucun air affecté ;
Jamais dans ſes diſcours la moindre fauſſeté.
Cette rare vertu, de tous les lieux bannie,
L'aimable verité qui dans la Normandie,
N'avoit pû juſqu'ici trouver d'appartement,
Sur ſes levres habite, & loge inceſſamment ;
Et voilà ce qui fait que je brûle pour elle,
Mais c'eſt d'une maniere à vrai dire nouvelle,
C'eſt ſans en rien attendre, & ſans rien déſirer ;

JOLI-COEUR.

Bon ! quel compte, aima-t'on jamais ſans eſperer ?
Vous nous la donnez belle avec un tel langage !

CLEON.

Excuſe-moi, je ſuis à mon apprentiſſage.
Je te dirai bien plus, j'ignore encore comment
On doit s'y prendre à faire un tendre compliment ;
Mais, j'entens Mariamne, évitons ſa préſence,
Je crains de proferer quelque mot qui l'offenſe.

JOLI-COEUR.

Dites-lui franchement ce que ſent votre cœur.

CLEON.

Non, je ſuis trop timide, & j'ai trop de pudeur.

SCENE IV.

MARIAMNE, ARLEQUIN, DEUX SUIVANTES.

MARIAMNE.

JE ſuis toute effrayée, à peine je reſpire ;
Arlequin demeurez, & vous qu'on ſe retire.
Un fauteüil, ſans cela je ne pourrois parler.
Qu'on me cherche Cleon.

ARLEQUIN.

Il vient de s'en aller.

MARIAMNE.

Hé bien dans un moment dites-lui qu'il revienne;
En l'attendant il faut que je vous entretienne.

SCENE V.

MARIAMNE, ARLEQUIN.

MARIAMNE.

ENfin, sage Vieillard, vous voïez mes chagrins;
Et si de mon Epoux sans raison je me plains;
Je ne vous parle point de ce nouvel outrage;
De mon cruel Epoux vous connoissez la rage.
Yvrogne, libertin, joüeur, traître, jaloux,
Toûjours m'injuriant ou me roüant de coups.
Vous fûtes le témoin de mon triste himenée;
Ah! que j'en ai maudit mille fois la journée!
Depuis ce temps, hélas! que de cruels ennuis!
Que de malheureux jours!

ARLEQUIN.

Et de mauvaises nuits!
A qui le dites-vous? feu Monsieur votre Pere,

Cet honnête Normand qui fut si débonnaire,
Qu'à personne en sa vie il ne dit oüi ni non,
N'a-t'il pas eû de lui mille coups de bâton?
C'étoit dans cet endroit, je reconnois la place;
Là, votre frere encore eut la même disgrace:
Hélas! depuis ce temps, ils n'ont pas été loin,
Tous deux de Medecins n'eûrent pas grand besoin;
Pour aller voïager bien-tôt dans l'autre monde.

MARIAMNE.

C'est sur ces traitemens que ma raison se fonde
Pour quitter un Epoux que je ne puis souffrir,
Et qui ne cherche enfin qu'à me faire perir.
Deja sur mon dessein, j'ai consulté ma mere:
Ma fille, a-t'elle dit, vous ne sçauriez mieux faire,
Prenez sans differer le chemin de Paris,
Mais sur-tout avec vous emmenez vos deux Fils.

ARLEQUIN.

C'est parler sagement; car certaine Sorciere.
Qui vous prédit jadis la mort de votre pere,
Vous dit en même-temps que vos deux Fils & vous,
Vous pourriez bien un jour périr des mémes coups.
Mettez donc à couvert ces trois têtes si cheres;
Et pour que vos Enfans entendent les affaires,
A Paris mettez-les chez un bon Procureur
Desinteressé, franc, habile & plein d'honneur.
(S'il s'en peut rencontrer) je serai du voïage;

Quand je ne ſerois pas prudent, diſcret, & ſage,
Mon âge ſuffiroit pour ôter tout ſoupçon.
Je m'offre à vous ſervir par tout de chaperon;
Mais, Madame, avez-vous une voiture prête.

MARIAMNE.

Pour me la refuſer, Cleon eſt trop honnête;
Je vais lui demander, & vous de votre part,
Allez tout diſpoſer pour notre prompt départ.

SCENE VI.

MARIAMNE, CLEON.

MARIAMNE.

MOnſieur, vous voulez bien que je vous remercie,
Vos Dragons, ce matin m'ont à propos ſervie;
Ils ont tous fait merveille. Helas! ſans leur ſecours,
Dans le Miciſſipi j'allois finir mes jours.

CLEON.

Madame, en verité c'eût été grand dommage
Qu'un objet ſi charmant eût reçû cet outrage;
Votre mari devroit être aſſommé de coups,
De former des projets ſi cruels contre vous.

MARIAMNE.

Ah ! Vous ne ſçavez pas la céntiéme partie
Des tourmens qu'avec lui depuis long-tems j'eſ-
ſuïe.
Mais laiſſons le paſſé, ſongeons à l'avenir,
Connoiſſant ſes deſſeins je veux les prévenir ;
Je prétens pour jamais quitter la Normandie,
Pour aller à Paris, finir ma triſte vie.
Mon mari, m'a-t'on dit, arrive inceſſamment,
Et je voudrois partir dans ce même moment :
Ainſi pour ce départ, Monſieur, je m'imagine
Que vous me voudrez bien prêter votre Berline,
Et me faire eſcorter par ſix de vos Dragons,
Pour me mettre à couvert de toutes trahiſons.
Vous ne repondez rien à mes humbles inſtances ?
Cependant, je vous fais, me ſemble, aſſez d'a-
vances !
Ce ſilence, Monſieur, ſeroit-il un refus ?

CLEON.

Non, vos prieres ſont des Ordres abſolus.
Mais, Madame, excuſez un genereux ſcrupule,
Qui pour un Officier paroîtra ridicule :
Vous êtes mariée, & je plains votre Epoux,
Il ſera trop puni s'il ſe voit loin de vous.....
Il ne vous verra plus, graces à ſon injuſtice,
Et je ſens qu'il n'eſt point de plus cruel ſupplice.

Vos yeux doux & charmans..... mais qu'est-ce que
j'ai fait !
Je vous ai découvert, je pense, mon secret.

MARIAMNE.

La declaration, quoi qu'à vrai-dire, obscure,
Paroît à mon honneur une cruelle injure :
Une autre à vos discours voudroit n'entendre rien ;
Mais malgré ma vertu, moi je vous entens bien.
Je vois que vous m'aimez ; & comme je suis bonne,
Je plains votre foiblesse, & je vous la pardonne,
Quoiqu'un juste couroux en dût être le prix.
Pour si peu doit-on rompre avec ses bons amis ?
Je sçai bien qu'on ne peut jamais m'aimer sans
crime,
Et pourtant j'ai toûjours pour vous la même estime.
Pour la premiere fois c'est vous donner beau jeu ;
Si vous m'entendez mal c'est votre faute, adieu.

SCENE

SCENE VII.

CLEON, JOLI-COEUR.

JOLI-COEUR.

Que veut dire cela ? vous changez de visage !
Morbleu, la Dame en tient, allons Monsieur ; courage.

CLEON.

Non : c'est une action qui n'est pas d'un grand cœur,
Que de vouloir séduire une femme d'honneur.

JOLI-COEUR.

Morbleu ! d'un Officier est-ce là le langage ?
Vous qu'on a vû cent fois au milieu du carnage, ...

CLEON.

Hélas ! lorsqu'à Paris j'étois petit Collet,
Je n'aurois pas été si sage & si discret :
A l'ombre d'un manteau, plus hardi, plus alerte,
J'aurois pris aux cheveux l'occasion offerte ;
Mais je suis Colonel, & cette qualité
Me donne auprès du Sexe une timidité,
Qui malgré mon amour me retient & m'arrête.

Mariamne me fait un compliment honnête . . .
Bien plus, à se guérir mon ame se résout,
Comme sur ma vertu toûjours je me retranche . . .
Mais que veut ce jeune homme avec sa barbe blanche ?

SCENE VIII.

CLEON, JOLI-COEUR, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MAriamne, Monsieur, m'a dit de vous chercher,
Pour sçavoir si bien-tôt les Chevaux, le Cocher,
Auront mangé l'avoine ? Elle veut tout à l'heure
Monter dans sa Berline, & changer de demeure.

CLEON.

Pour les faire hâter, Joli-Cœur allez-y.

SCENE IX.

CLEON, ARLEQUIN.

CLEON.

ENfin cette beauté va donc partir d'ici ?
Grêle, vents furieux, tonnerre, pluïe, orage ;
Gardez-vous de troubler le cours de ſon voïage ;
Soleil, luis ſur ſa route afin de la ſecher ;
Chevaux qui la traînez, gardez-vous de broncher ;
Et vous qui conduiſez à Paris cette belle,
Que vous ſerez heureux ! vous vivrez auprès d'elle.

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! vous aimez donc Mariamne, indiſcret !
Quel beſoin de m'apprendre ainſi votre ſecret ?
Vous êtes bien badaut, s'il faut que je le diſe ;
Mais baſte ce n'eſt pas la derniere ſottiſe
Que vous ferez peut-être avant la fin du jour.

SCENE X.

CLEON.

IL a parbleu raison ! avec mon sot amour ;
Qui ne sçait ce qu'il veut, qui n'est d'aucun usage,
Je l'avouërai, je jouë un fort sot personnage.
La Cour m'envoïe ici, j'y suis depuis un mois,
Pour y rétablir l'ordre & calmer le Bourgeois ;
Et pour premier Exploit, sans craindre qu'on me blâme,
Du Prevôt par mes soins on enleve la femme ;
Comme si j'ignorois que jamais on ne doit
Entre l'arbre & l'écorce aller mettre le doigt.

SCENE XI.

CLEON, GRIFFON.

GRIFFON.

MOnsieur, préparez-vous, notre Prevôt arrive;
Au devant de ses pas, chacun court sur la rive.
Comme il sçait son devoir, il vient publiquement

Vous faire ſa harangue ou bien ſon compliment,
Suivi pompeuſement des tambours de la Ville.

CLEON.

Dites-lui que ce ſoin eſt aſſez inutile
De tous ces vains honneurs je m'embarraſſe peu ;
On y fait bonne mine & ſouvent mauvais jeu.

GRIFFON.

Quoi ! de notre Prevôt vous fuïez la preſence ?

CLEON.

Contre ſa femme il peut uſer de violence.
Simonne & Maraudin ſont des gens que je crains ;
Et qui peuvent avoir de dangereux deſſeins :
Je dois les prévenir dans l'ardeur qui m'anime ;
Et mon premier devoir eſt d'empêcher le crime.

SCENE XII.

GRIFFON.

DIſons ici deux vers afin que Barbarin
Ne puiſſe rencontrer Cleon dans ſon chemin.

SCENE XIII.

BARBARIN, MARAUDIN, & PAYSANS.

BARBARIN.

QUe veut dire ceci ? Cleon auſſi me quitte !
A qui donc venoit-il ici rendre viſite ?
Suis-je dans mon logis, ou s'il eſt dans le ſien ?
C'eſt, à dire le vrai, ce qu'on ne ſçait pas bien.
Mais ce qui me ſurprend, & ce qui m'embarraſſe,
Il a l'ordre abſolu de me remettre en place,
Je ne ſçaurois ſans lui rentrer dans mon Emploi,
Et quand j'arrive il joüe aux barres avec moi ;
Sans l'avoir vû je n'oſe ici parler en Maitre,
Et je ne le verrai de tout le jour peut-être.
Je ne comprends pas bien cette conduite-là ;

Ni tout ce que je dois ſoupçonner de cela.
Quoiqu'il en ſoit, ſortez vous autres, qu'on me
laiſſe;
Maraudin, demeurez : accablé de triſteſſe,
Je voudrois avec vous un peu me lamenter.
O Ciel!

MARAUDIN.

Quoi! vous pleurez? voilà bien débuter!
Comment, ce Barbarin triomphant, plein de gloire
Qui ſur ſes envieux remporte la victoire,
Que j'ai peint animé des plus vives fureurs,
Commence en arrivant à répandre des pleurs!
Eſt-ce là ce Prevôt ſi fier & ſi ſevere?

BARBARIN.

Ah! mon ami j'ai bien changé de caractere:
Je ſuis défiguré d'une telle façon
Qu'on me méconnoîtroit aujourd'hui ſans mon
nom.

MARAUDIN.

Vous avez l'air galant, & des plus à la mode;
Et l'on ne dira pas il eſt plus vieux qu'Herode.

BARBARIN.

Sçais-tu bien d'où je viens dans ce même moment?

MARAUDIN.

Non.

BARBARIN.

De voir Mariamne en ſon appartement.
Je me ſuis derobé ſans rien dire à perſonne,
J'ai trompé tous mes Gens, juſqu'à ma Sœur Simonne.

MARAUDIN.

Mariamne a ſauté d'abord à votre cou?

BARBARIN.

Non: j'ai voulu ſauter au ſien.

MARAUDIN.

Etes-vous fou?
Quoi! malgré les ſujets de colere & de haine,
Que vous a juſqu'ici donné cette inhumaine,
Vos reſpects dangereux nourriſſent ſa fierté?

BARBARIN.

Elle me hait. Hélas! je l'ai bien merité:
Après le traitement que j'ai fait à ſon pere,
Je devois bien m'attendre à toute ſa colere.
C'en eſt fait, à m'aimer je prétens l'engager;
Et de tous mes défauts je veux me corriger,
Je veux des bons maris devenir le modele,
Et par mon repentir me rendre digne d'elle:
En un mot je prétens vivre en homme de bien,
Et gagner tous les cœurs pour mériter le ſien.
Il le faut avoüer, j'ai dans la Normandie
Hanté juſques-ici mauvaiſe compagnie.

Quoiqu'on me faſſe accueïl en cent lieux differens,
Je n'ai pas un ami qui me prêta vingt francs.
Ma ſœur vindicative, arrogante, ſevere,
N'a dans le fond du cœur jamais aimé ſon frere:
Elle eſt bigotte, enfin, c'eſt tout dire, & jamais
Elle ne m'inſpira que des conſeils mauvais:
Toutes ces prudes-là ne valent pas la maille.
De chez moi dans ce jour je veux qu'elle s'en aille,
Et que ma femme ſoit maîtreſſe en ma maiſon.

MARAUDIN.

Quoi! Monſieur, vous voulez ..?

BARBARIN.

Je le veux, j'ai raiſon.
Allez-vous-en trouver tout de ce pas ma femme,
Peignez-lui les remords qui déchirent mon ame,
Et le vrai repentir que je ſens dans mon cœur;
Peignez lui mon amour... mais on vient, c'eſt ma ſœur.

Maraudin ſort.

SCENE XIV.

BARBARIN, SIMONNE.

SIMONNE.

EH bien! vous venez donc de voir votre Pimbeche,
Est-elle toujours fiere, & toujours pigrieche?
Avez-vous bien encore essuïé des mépris?

BARBARIN.

Ma sœur n'aigrissez plus, s'il vous plaît, mes esprits,
Et ne me rompez pas la tête davantage:
Depuis assez long-temps vous broüillez mon ménage,
Je m'en lasse à la fin, je vous le tranche net,
Pour sortir de chez moi faites votre paquet;
Délogez sans trompette.

SIMONNE.

Ah! quelle ignominie!

BARBARIN.

Un Prevôt vous l'ordonne, un frere vous en prie:
Faites le diable à quatre, emportez-vous, pestez,

Murmurez , plaignez-vous , plaignez-moi , mais
partez.

SIMONNE.

Je ne me plaindrai point de voir votre ame dure
A votre paſſion immoler la nature ;
Je n'attens pas de vous ces tendres ſentimens,
De l'amour fraternel trop juſtes mouvemens ;
Je ſçai qu'en vos pareils, le ſang ne touche guere,
Et qu'un Prevôt normand feroit pendre ſon pere ;
Mais croïez-vous qu'après ce que vous avez fait,
Mariamne oubliera jamais ce dernier trait ?
Après ce que contr'elle on vous vit entreprendre...

BARBARIN.

Non ma ſœur, taiſez-vous, je ne veux rien entendre,
Je crois que pas vos ſoins je fus tojours trahi,
Et que ſans vous enfin j'euſſe été moins haï.

SIMONNE.

Ah ! c'eſt trop endurer un diſcours qui m'offenſe.
Deuſſiez-vous m'en punir je romprai le ſilence :
Frere dénaturé, benêt, crédule époux,
Pauvre duppe, apprenez ce qui ſe fait chez vous :
C'eſt peu que Mariamne orgueilleuſe & ſevere,
Dans ſes rigueurs pour vous, juſqu'au bout perſevere,
Et que de ſes mépris vous ſoïez convaincu,

C'est peu de vous haïr, elle vous fait cocu.

BARBARIN.

Elle me fait cocu ! pouvez-vous bien, cruelle,
Annoncer à mon front une telle nouvelle ?
Nommez-moi, nommez-moi, l'indigne suborneur.

SIMONNE.

Vous le voulez ?

BARBARIN.

Parlez, je l'ordonne.

SCENE XV.

BARBARIN, SIMONNE, MARAUDIN.

MARAUDIN.

Ah ! Monsieur ;
Venez, ne souffrez pas que le crime s'acheve ;
Votre épouse vous fuit, & Cleon vous l'enleve.

BARBARIN.

Mariamne ! Cleon ! qu'entends-je justes Cieux !

MARAUDIN.

Cleon & ses Dragons sont sortis de ces lieux ;
Il les a tous conduits au-delà de la porte

Il place auprès des murs une ſecrette eſcorte,
Mariamne dans peu le doit aller chercher,
Monter dans ſa Berline, & puis touche Cocher.

BARBARIN.

Ah tête ! ah ventre ! ah mort ! courons à la vengeance,
On verra ce que c'eſt qu'un Prevôt qu'on offenſe :
Surprenons l'infidelle, & quant à ſon Mignon,
Je prétends lui joüer un tour de ma façon.
Déja pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflâme
Je vais dire par tout qu'il couche avec ma femme.

SIMONNE.

La plaiſante vengeance ! & pendant ce temps-là
Mariamne avec lui, de ces lieux partira ;
Ordonnez qu'on l'arréte en toute diligence ;
Et confiez le ſoin du reſte à ma prudence ;
Cependant dans ma chambre allez vous repoſer.

BARBARIN.

Non ma Sœur, je voudrois l'entendre un peu jaſer.
Elle ignore à quel point la rage me ſurmonte ;
Je prétens la confondre & la couvrir de honte,
Joüir de ſa douleur ...

SIMONNE,

Mon Frere je crains bien ...

BARBARIN.

Je vous réponds de tout, ma Sœur, ne craignez
rien :
Je n'ai pas, graces au Ciel, comme on ſçait, le
cœur tendre,
C'eſt pour la mieux punir que je pretens l'en-
tendre,
Je veux que ſon aſpect augmente mon couroux;
Qu'on la faſſe venir, & vous, retirez-vous.

SCENE XVI.

BARBARIN.

A Quoi te reſous-tu? que veux-tu davantage?
Quoi! n'es-tu pas aſſez inſtruit de ton dom-
mage?
Epoux infortuné, faut-il pour t'animer,
Que ta femme elle-même oſe le confirmer?
Vas-tu lui demander pour mieux ſçavoir la choſe,
Qui? quoi? par quels ſecours? le tems, le lieu, la
cauſe?
Comment... ah! ſans vouloir chercher plus de
clarté,
Ne te ſuffit-il pas de l'avoir merité?
Si les meilleurs maris & les plus raiſonnables

Ne ſont pas à couvert de diſgraces ſemblables,
Cruel, brutal, jaloux, oſois-tu te flater,
Que de la Confrairie on voulut t'excepter?
Rends-toi, rends-toi juſtice, & ſans tant de ſcru-
pule,
Comme ceux que tu vois, avalle la pilulle.
Mais voici Mariamne, & je ſens la fureur
Qui vient tout de nouveau s'emparer de mon
cœur.

SCENE XVII.

BARBARIN, MARIAMNE, *ſoûtenuë par deux Suivantes.*

MARIAMNE.

QUe vois-je! où ſuis-je! où vais-je! ah! ma
force ſuccombe,
Filles, ſoûtenez-moi de peur que je ne tombe:
Ah! j'ai crû voir le diable en voïant mon Epoux:
Eh bien pour quel deſſein ici m'appellez-vous?
Eſt-ce pour m'aſſommer? dépêchez au plus vîte,
Du tourment qui m'attend, je voudrois être
quitte.

BARBARIN.

Non, non, auparavant je veux vous écouter:

Dites quelle raiſon vous faiſoit me quitter ?
A quoi tendoit enfin ce beau pelerinage ?
Quand on a de l'honneur quitte-t'on ſon menage ?

MARIAMNE.

Pouvez-vous de ma fuite ignorer le ſujet,
Barbare Epoux après ce que vous m'avez fait ?
Et jamais un Breton dans ſa plus grande ivreſſe,
Traita-t'il une femme avec plus de rudeſſe ?
Et vous oſez vous plaindre, & demander pour-
quoi,
J'oſe ſans votre aveu m'éloigner de chez moi ?
Quoi qu'ici votre eſprit malin vous perſuade,
Vous ſçavez-bien que c'eſt ma premiere eſcapade.
Depuis plus de cinq ans que je vis dans vos fers,
Chaque jour expoſée à cent chagrins divers,
Voulant me retirer d'un cruel eſclavage,
Je m'étois reſolue enfin à ce voïage.....

BARBARIN.

Et pour dans le chemin ne vous point ennuïer ;
Vous allez voïager avec un Officier ?
Et de Dragons encore ! la partie eſt jolie,
Et mon front...

MARIAMNE.

Ah ! tout doux, arrêtez je vous prie ;
Et ne m'inſultez pas par vos ſoupçons jaloux ;
Reſpectez Mariamne, & même ſon Epoux.

BARBARIN.

BARBARIN.

Perfide ! il vous ſied bien de proferer encore,
Un nom que votre amour aujourd'hui desho-
honore.

MARIAMNE,

Ah ! ne le croïez pas : non d'un honteux affront,
Votre femme jamais ne tacha votre front.
Vous le méritiez bien, après vos injuſtices,
Vos cruels traitemens, vos bizarres caprices ;
Mais vous aviez pour femme un phénix en vertu ;
Et qui vous eût aimé ſi vous l'aviez voulu.

BARBARIN.

Hé bien ! faiſons la paix : quand tu ſerois traitreſſe,
Je te pardonne tout, & te rends ma tendreſſe.
Conſidere par-là l'amour que j'ai pour toi,
Et me voïant ſi bon, en revanche, aime-moi ;
Va, touche dans la main.

MARIAMNE.

Ah ! que voulez-vous faire ?
Songez que votre main a maltraité mon pere.

BARBARIN.

Eh bien ! oüi, tu te plains avec juſte raiſon :
Oüi ton pere expira ſous mes coups de bâton ;
Mais tu dois oublier un ſi ſenſible outrage.
Songe qu'à cet oubli mon repentir t'engage ;
L'effort de ces vertus que renferme ton ſein,

Consiste à pardonner sur tout à ton prochain.

MARIAMNE.

Ah! si ce repentir étoit bien véritable!

BARBARIN.

Oüi; rien n'est plus sincere, ou je me donne au diable.
Si du passé je puis obtenir le pardon;
Tu me verras plus souple & plus doux qu'un mouton.
Ensemble nous vivrons dans nos ardeurs fideles,
Comme deux vrais Agneaux, comme deux tourterelles;
Sans cesse jour & nuit je te caresserai,
Je te bouchonnerai, baiserai, mangerai:
Quelle preuve veux-tu de mon amour extrême,
Veux-tu me voir pleurer, me voir battre moi-même?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux?
Veux-tu que je me tuë? oüi, dis si tu le veux,
Je suis tout prêt .....

SCENE XVIII.

BARBARIN, MARIAMNE, GRIFFON.

GRIFFON.

MOnſieur, Cleon eſt dans la place ;
Il fait le Diable, il jure, il tempête, il menace,
Il vient, il va paroître, & veut dans ſon dépit...

BARBARIN.

Hola, je me dédis de tout ce que j'ai dit.
Ah perfide ! ah guenon ! ah traitreſſe ! ah friponne !
Quoi ! dans le même tems que mon cœur vous pardonne....

MARIAMNE.

Allez vous radotez, un ſi prompt changement
Revolte tout le monde, & n'a nul fondement,
Et je dois être miſe au nombre des plus folles,
De m'être ainſi renduë à vos tendres paroles ;
Après tous mes malheurs, c'étoit bien à mes yeux,
De vous lancer encore des regards amoureux.
Mais ſuppoſé tantôt que je fuſſe coupable,
Depuis votre pardon, qu'ai-je fait de blâmable ?
Puis-je ... mais ſi Cleon touché de mes malheurs,

Veut peut-être empêcher l'effet de vos fureurs . . .
Puisqu'ainsi, sans sujet s'enflâme votre bile,
Cette Scene si tendre étoit bien inutile.

BARBARIN.

J'agis sans regles, moi, je me mets au-dessus.
Mais c'est trop écouter des discours superflus;
Qu'on me la garde ici, liée & garottée,
Et vous braves Recors dont la troupe augmentée
Par la Maréchaussée, & la Pousse, & le Guet,
Est plus que suffisante à remplir mon projet,
Venez vous retrancher au-devant de ma porte;
Et sur tout empêchez qu'aucun n'entre ou ne sorte.
Les Dragons de Cleon autre part dispersez,
Ne seront pas si-tôt en un corps ramassez:
Nous serons six contre un avant qu'il les rassemble,
Hâtons-nous, & sur-tout qu'aucun de vous ne tremble,
C'est tout ce que je crains . . . .

SCENE XIX.

BARBARIN, MARIAMNE, SIMONNE, ARCHERS.

SIMONNE.

MOn Frere, où courez-vous?
Ah! voici les Dragons qui viennent, ſauvons-nous,
Ils veulent de vos mains arracher Mariamne;
Maraudin a déja reçû cent coups de canne.

BARBARIN.

Allons... je veux... j'ordonne... il faut... ah! malheureux...
Je m'égare, & ne ſçai ma foi ce que je veux.

SCENE XX.

MARIAMNE.

TAndis que l'on ſe bat, & qu'un moment me reſte,
Compoſons quelques Vers ſur mon deſtin funeſte

Les ſtances n'étant plus à préſent de ſaiſon ;
En vers alexandrins faiſons notre Oraiſon.

O Ciel ! fut-il jamais plus triſte deſtinée !
De Parens opulens en ces lieux je ſuis née ;
Tous Prevôts ou Baillifs, & pour tout dire enfin ;
Mon Pere étoit iſſu du ſang chicanéen,
A quinze ans mille attraits brilloient ſur mon viſage,
J'étois belle & bien faite, & ſurtout j'étois ſage ;
On vouloit m'épouſer ſi-tôt qu'on me voïoit :
Que de coups de chapeau mon pere recevoit !
Mais il refuſoit tout. Hélas ! on peut bien dire ;
Qu'en voulant trop choiſir ſouvent on prend le pire.
Pour Barbarin enfin mon pere décida,
Et quelque tems après cet amant m'épouſa.
Pendant les premiers jours il étoit doux, traitable;
Mais au bout de deux mois, hélas ! ce fut un diable.
A mon pere en un an il fit trente procès,
Et les aïant perdus s'en vengea tôt après :
Il l'aſſomma de coups, O ſouvenir terrible !
Mais parlons du préſent, il eſt bien plus ſenſible.
Il me faut donc partir pour le Miciſſipi,
Sans que de ſes ſoupçons mon mari ſoit gueri ?
Et pour dire encore plus, dans mon état funeſte,
On m'ôte pour ſi peu de vertu qui me reſte :

Il faut donc ſans honneur m'éloigner de ces lieux ;
Mais, qu'eſt-ce que j'entends ? & quel tapage affreux !
A grands coups redoublez, on enfonce la porte.
Et qui peut donc ainſi s'en venir à main forte ?
Je ne ſçais que penſer ! Que vois-je ! c'eſt Cleon ;
Il vient me ſecourir, helas qu'en dira-t'on ?

SCENE XXI.

MARIAMNE, CLEON, DRAGONS, ARCHERS.

CLEON.

ARchers diſparoiſſez, fuiez troupes pagnottes, *
Et vous braves Dragons mettez leur les menottes.
Allons Madame, allons, ſuivez-moi promptement ;
Tandis que mes Dragons combattent vaillamment
Je me ſuis doucement eſquivé ſans rien dire,
Souffrez que de ces lieux en hâte on vous retire :
Le tems preſſe ; venez.

MARIAMNE.

Alte-la, s'il vous plaît.

* Les Archers s'en vont.

Respectez mon honneur, laissez-le tel qu'il est;
Les soupçons d'un Epoux n'y font que trop d'outrage,
Sans que l'on aille encore l'alterer d'avantage:
Quand Barbarin combat & se trouve en danger;
Je dois moins que jamais de ces lieux déloger:
De mon Epoux encore la personne m'est chere;
Je tremble pour ses jours . . . . .

CLEON.

La plaisante chimere!
Quoi! cet Epoux cruel, furieux & jaloux . . .

MARIAMNE.

Tout ce qu'il vous plaira, c'est toujours mon Epoux.

CLEON.

Il ne s'en souvient plus.

MARIAMNE.

Je m'en souviens encore;
Ce nom m'est precieux.

CLEON.

Mais il le deshonore.

MARIAMNE.

Eh bien c'est son affaire.

CLEON.

Il consent aujourd'hui;

A ne

A ne vous plus revoir.

MARIAMNE.

Et bien tant pis pour lui.

CLEON.

Il vous haït à la mort.

MARIAMNE.

Tant mieux cela me flatte.

CLEON.

Il peut vous maltraiter.

MARIAMNE.

Et je veux qu'il me batte.

CLEON.

Pour le Micissipi...

MARIAMNE.

Je n'en ai point d'effroi.

CLEON.

Il vous fait embarquer.

MARIAMNE

Vous n'irez pas pour moi.

CLEON.

Ah! je perds patience & de bon cœur j'enrage;
Mais c'est trop m'amuser à tout ce badinage:
Retournons au combat qu'il falloit achever,
Avant que de venir ici vous retrouver.

SCENE XXII.

MARIAMNE.

ARrêtez... où va-t'il cet étourdi ? je tremble...;
Mais c'eût été bien pis qu'on nous eût vûs
ensemble
Pelotter les bons mots, & nous les renvoïer,
Pour voir à qui des deux resteroit le dernier,
Tandis que c'est pour moi qu'on se bat, qu'on se
tuë,
Que mon mari peut-être expire dans la ruë,
Et que d'ailleurs Cleon qui fait tout ce fracas,
Laisse battre ses gens, & ne s'y trouve pas.

SCENE XXIII.

MARIAMNE, ARLEQUIN.

MARIAMNE.

MAis je vois Arlequin : hé bien ! quelles nouvelles ?

ARLEQUIN.

Ah ! Madame, vraiment j'en apporte de belles.

MARIAMNE.

Que viendrois-tu m'apprendre ? eſt-ce que mon
Epoux ...

ARLEQUIN.

Ne craignez rien pour lui, ne craignez que pour
vous ;
Allez Cleon & lui ſont d'une égale force,
Et ſi leurs Piſtolets avoient eû de l'amorce ;
On auroit vû beau jeu.

MARIAMNE.

Mais pourquoi me dis-tu
Que je craigne pour moi ? que ſçais-tu ? qu'as-tu
vû ?

ARLEQUIN.

Je n'ai rien vû de près, mais on m'a dit, Madame ;
Que votre Epoux ſuivant la fureur qui l'enflâme,
Avant que de combattre avoit chargé Zarés,
D'executer ici quelques ordres ſecrets :
Cet Huiſſier eſt poltron autant que je puis l'être,
Et je viens vous défendre, il n'a plus qu'à paroî-
tre.

MARIAMNE.

Non, non, le Ciel m'inſpire un plus noble deſſein,
Et mon honneur m'invite à faire un coup de main :
Aux pieds de mon Epoux je vais porter ma tête.

ARLEQUIN.

Et s'il va la couper ? . . . ne ſoïez pas ſi bête.

MARIAMNE.

N'importe, ſans trembler je prétens aujourd'hui,
M'offrir à tous les coups qu'on va lancer ſur lui.

SCENE XXIV.

ARLEQUIN.

TAndis que d'un côté Mariamne s'eſquive,
De l'autre ſon époux au même inſtant arrive ;
Ma foi c'eſt un haſard qu'ils ne ſe ſoient point vûs.

SCENE XXV.

BARBARIN, GRIFFON

(*armé ridiculement.*)

BARBARIN.

EH bien braves records, nous avons le deſſus ;
Cleon hors de combat, bleſſé d'un coup de
pierre,

Plusieurs de ses Dragons par nous couchez par
terre,
Ont obligé le reste à s'éloigner d'ici,
Sans que leur beau projet ait enfin réüssi.
Du nombre, il est bien vrai, nous avions l'avantage;
Mais le nombre n'est rien si l'on n'a du courage:
Vous en avez fait voir, je suis content de vous.

GRIFFON.

Je crains bien que Cleon ne retombe sur nous;
Ses Dragons sont mutins, s'il faut qu'il les ralie...

BARBARIN.

Et que me feront-ils? Marianne est partie,
Ou doit l'être du moins, Zarés secretement
A dû tout preparer pour son embarquement:
Cependant dans mon cœur des allarmes secretes...
Mais effaçons son nom de dessus mes tablettes,
Elle fut infidelle, & me fit enrager,
C'étoit trop à la fois, il n'y faut plus songer;
Prenons que je sois veuf... mais helas je frissonne.
Que vois-je! à la douleur mon ame s'abandonne.
Qu'est-il de plus touchant que de voir Arlequin
Les yeux baignez de pleurs, un mouchoir à la main,
Venir faire un recit, & patetique & tendre.

SCENE XXVI.

BARBARIN, GRIFFON, ARLEQUIN, ARCHERS.

BARBARIN.

AH! mon cher Arlequin, que venez-vous m'apprendre?
Mariamne est partie apparamment.....

ARLEQUIN.

Helas...

Hai..... ouf.....

BARBARIN.

Expliquez-vous & ne sanglottez pas.

ARLEQUIN.

Je ne sçaurois parler tant ma douleur est forte;
Ma voix ne peut sortir & demeure à la porte.

BARBARIN.

Tous ces retardemens sont ici superflus,
Où Mariamne est-elle?

ARLEQUIN.

Helas! elle n'est plus,

BARBARIN

Qu'entens-je ! elle eſt partie ?

ARLEQUIN,

Apprenez d'avantage :

A mes yeux , le vaiſſeau vient de faire naufrage.

BARBARIN.

Quoi ! ma femme eſt noïée ?

ARLEQUIN.

Il le faut bien juger ;

A moins que par bonheur elle ne ſçût nager ;

Je vous dirai bien plus , elle étoit innocente.

BARBARIN.

Ah ! que m'apprenez-vous , mon deſeſpoir augmente...

Elle étoit innocente : Ah ! je veux me tuer . . .

ARLEQUIN.

Souffrez auparavant que je puiſſe achever.

BARBARIN.

Achevez , achevez.

ARLEQUIN.

Alors qu'elle eſt partie ;

Elle alloit au combat pour vous ſauver la vie ;

Et c'eſt dans ce moment que le traître Zarés ,

L'a conduit à la mer.

BARBARIN.

O ſenſibles regrets !

Pourſuivez.

ARLEQUIN.

Que dirai-je ! en paſſant dans la ruë ;
On voïoit ſur ſon front la vertu toute nuë ;
La modeſte innocence & la chaſte pudeur,
Regnoient ſur ſon viſage ainſi que dans ſon cœur :
Son teint ſage & diſcret, ſa bouche ſcrupuleuſe,
La candeur de ſes yeux, ſa gorge vertueuſe ... ;

BARBARIN.

Quel galimathias ! finiſſez promptement.

ARLEQUIN.

Elle joint le Vaiſſeau, le monte ſagement ;
Il fait voile, & chacun lui crioit bon voïage,
Quand ſoudain il s'éleve un furieux orage,
Dont le Vaiſſeau ſurpris tout prêt à ſe noïer,
Deſcendoit à la cave & montoit au grenier ;
Tant enfin qu'il ſurvient un affreux vent de biſe,
Qui contre un fier Rocher en cent morceaux le briſe.
Après cet accident vous voïez bien, hélas !
Que votre femme eſt morte & n'en reviendra pas.

BARBARIN.

Quoi ! Mariamne eſt morte & j'en ſuis l'homicide !
Ah coquine de Sœur ! ah traitreſſe ! ah perfide !
Mais hélas ! je ſuccombe, & je trouve à propos
De prendre en ce fauteüil un moment de repos.

ARLEQUIN.

Pour calmer la douleur de ce coup qui l'aſſomme ;
Laiſſons-le, s'il ſe peut, dormir un petit ſomme.

BARBARIN *revenant de ſa pamoiſon.*

Je ne ſçais d'où je viens, je me ſens tout réveur ;
Je ne vois point ici ma femme, ni ma ſœur.
Appellez Mariamne.

ARLEQUIN *à part.*

En voici bien d'un autre !

BARBARIN.

Vous pleurez, Arlequin, quel chagrin eſt le vôtre ?

ARLEQUIN.

Mariamne n'eſt plus : vous mocquez-vous de nous,
Les morts reviennent-ils ?

BARBARIN.

Ah ! que me dites-vous ?
Qui vous fait me tenir un diſcours de la ſorte ?

ARLEQUIN.

Avez-vous oublié que votre femme eſt morte ?

BARBARIN.

Quoi ! Mariamne eſt morte ?

ARLEQUIN.

Il a perdu l'eſprit !
Le pauvre homme extravague & ne ſçait ce qu'il dit.
Je vous viens dans l'inſtant d'apprendre ſon naufrage.

BARBARIN.

Ah ! je ſens redoubler ma douleur & ma rage :
Venez, accablez-moi, Normands qui la perdez,
Noïez-moi dans vos flots, Mer qui la poſſedez.

SCENE DERNIERE.

BARBARIN, ARLEQUIN, GRIFFON, SCARAMOUCHE, ARCHERS.

SCARAMOUCHE.

AH ! Monſieur, apprenez une étrange nouvelle,
Votre Epouſe eſt vivante ; & dans une nacelle,
On vient dans ce moment de l'amener à bord.

BARBARIN.

Ah que je ſuis heureux ! que je benis mon ſort ;
A préſent que je ſçais qu'elle fut toûjours ſage,
Je prétens déſormais faire un meilleur menage.
Meſſieurs vous le voiez, ce racommodement
D'une piéce Comique eſt le vrai denouëment.
Il faut finir ainſi, pour que la Parodie
Ne ſoit point confonduë avec la Tragedie.

FIN.

MOMUS
EXILÉ,

Critique du Ballet des Elemens,

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, le 25. Juin 1725.

ACTEURS.

LA VERITE' d'abord en Déeſſe ; enſuite en Payſanne.

MOMUS, d'abord en Dieu, enſuite en Arlequin.

L'AMOUR

IXION.

ARION.

EMILIE, Veſtale.

PAN.

BRODANTI Compoſiteur Italien.

COTILLON, Maître de Ballet.

Mr. LOURDANDIN, Bourgeois.

Les ELEMENS & leur ſuite critiquement habillez.

La Scene eſt dans un Jardin d'un Fauxbourg de Paris.

MOMUS EXILE'

Le Théatre représente le Jardin d'une Societé Bourgeoise dans un Faubourg de Paris.

SCENE PREMIERE.

MOMUS, LA VERITE'.

MOMUS.

VOus voilà bien réveuse, Madame la Verité ?

LA VERITE'

Ecoutez, Seigneur Momus, ce n'étoit pas trop la peine de me tirer de mon puits, pour m'ame-

ner avec vous dans une Ville où le mensonge a le haut du Pavé ?

MOMUS.

Que voulez-vous, charmante Verité, Jupiter lassé de mes plaisanteries m'a banni du Ciel ; dès que je me suis vû sur la Terre, j'ai été vous chercher. La Verité fut toûjours l'inclination dominante de Momus.

LA VERITE'.

Cette inclination-là vous a souvent été funeste. Votre exil n'en est-il pas une nouvelle preuve ?

MOMUS.

Je ne me repentirai pas sûrement d'une faute qui me procure le bonheur de vous voir.

LA VERITE'.

Vous auriez fort bien pû joüir de ce bonheur-là sans venir me promener dans Paris, comme si la Verité y étoit en pays de connoissance.

MOMUS.

De quoi vous plaignez-vous ? vous n'y avez pas été apperçuë : nous avons pris la précaution de nous rendre invisibles

ſibles l'un & l'autre, pour ne pas effaroucher le beau Monde, & c'eſt ce que nous avons fait de mieux. La Verité déplaît aux hommes quand elle ſe montre ſeule, Dieu ſçait comme ils la recevroient s'ils la voyoient accompagnée du Dieu de la raillerie.

LA VERITE'.

De grace, où ſommes-nous à préſent ?

MOMUS.

C'eſt ici l'endroit dont j'allois vous parler tantôt quand je me ſuis apperçû que Mercure nous écoutoit ; car, comme bien vous le ſçavez, nous ne ſommes pas inviſibles pour les Dieux.

LA VERITE'.

Il ſeroit beau vraiement que les Dieux puſſent méconnoître la Vérité !

MOMUS

Nous voici dans un Jardin de Faubourg, azile champêtre d'une ſocieté Urbaine qui vient s'y divertir pendant l'Eté. Cette ſocieté eſt une eſpece de ſalade ; il y a de la fourniture variée, des Marchands, des Procureurs, des

Poëtes, des Muficiens, des Apoticaires, des Danfeurs.

LA VERITE'

Fort bien : on fait dans cette Guinguette bourgeoife, des parties de boule, & des foupers, & la moitié de cette focieté défraye l'autre.

MOMUS.

Cela doit être. O ça, aimable Verité, fongez que nous pouvons nous égayer ici impunément : vous fçavez ce qu'il m'en coûte pour avoir pincé les Dieux ; il faut nous réduire aux ridicules fubalternes.

LA VERITE'.

Paix : voici fans doute deux de ces fubalternes que vous demandez.

MOMUS.

Nous pouvons les écouter fans rifquer d'être vûs.

LA VERITE'

Oüi : mais allons nous affeoir fur ce banc derriere cette paliffade ; la Verité ne peut avoir parcouru Paris fans fe fatiguer extremement. *

* Ils vont s'affeoir.

SCENE II.

Mr. BRODANTI *Compositeur de Musique*, & Mr. COTILLON *Maitre de Danse.*

BRODANTI *seul chante cet Air françois composé dans le goût le plus outré d'Italie*

VA, triste raison, va regner loin de la Treille,
Et vive le desordre où nous jettent les pots;
Ainsi que l'Opera, le Dieu de la Bouteille,
Au lieu des Elemens * nous fait voir le Cahos.

Monsieur Cotillon arrive sur la fin de l'Air en dansant.

BRODANTI *appercevant Cotillon.*

Vous voïez que je chante, Monsou Cotillon.

COTILLON.

Et moi je danse signor Brodanti.

* On joüoit à l'Opera le Ballet des Elemens.

BRODANTI.

Vous n'ignorez pas que je ſuis compoſiteur Italien de Muſique Françoiſe.

COTILLON.

Oh ! votre réputation eſt fort bien établie dans les concerts même ſpirituels.

BRODANTI.

Le génie de la compoſition ne me quitte jamais ; un jour que mon Poëte ne me livra pas ſa fourniture de paroles, je mis bravement en Muſique tout un Almanach de Milan.

COTILLON.

Et moi la fureur du jaret me poſſede ſi fortement que je n'ai pas voulu me donner une chaiſe pour aller chez mes Ecoliers ; je mets le temps à profit, & en dépit des charettes & des crottes, je compoſe, chemin faiſant, mes danſes les plus érudites, dans les ruës les plus embaraſſées.

BRODANTI.

Avez-vous vû l'Opéra nouveau ?

COTILLON.

Oüi, je l'ai vû, revû & corrigé.

BRODANTI.

Il y a de petits chants friſotés qui ne me déplaiſent pas.

COTILLON.

Oh ! pour moi j'en trouve la danſe pitoyable.

BRODANTI.

Pitoyable ?

COTILLON.

Oüi pitoyabilliſſime. J'ai refait le Ballet danſant des Elemens dont je veux vous regaler aujourd'hui, & quelques connoiſſeurs de la ſocieté de ce jardin.

BRODANTI.

Et où prendrez-vous dequoi executer ce Ballet ?

COTILLON.

J'ai pourvû à tout ; mais ce n'eſt pas ſeulement à nos Bourgeois que je prétens donner ce Cadeau, nous aurons de plus illuſtres ſpectateurs.

BRODANTI.

Expliquez-vous.

COTILLON.

Apprenez une grande nouvelle. Mercure qui avoit une négotiation à faire dans les Couliſſes de l'Opera y a dit à un gros garçon de ſes amis, que Momus étoit éxilé du Ciel & habitant de Paris.

BRODANTI.

Gare les Epigrammes.

COTILLON.

Et que ce Dieu malin avoit fait partie de ſe trouver ici avec une jolie femme. Au nom de Momus, tous les Heros fredonnans de l'Opera nouveau ſe ſont communiquez leurs terreurs paniques. L'approche de la Foire ſaint Laurent leur cauſe de vives allarmes, de même qu'à tous les Auteurs qui n'ont pas la conſcience nette.

BRODANTI.

Euh! les pauvres Heros!

COTILLON.

Ils ont réſolu de ſe rendre tous ce ſoir dans ce Jardin pour y ſurprendre Momus & lui demander des ſauve-gardes contre l'inſulte des forains, toûjours diſpoſés à

outrager les honnêtes ſujets de Melpomene. Ils comptent que l'exil de Momus l'aura rendu plus ſouple, & par conſéquent de le trouver favorable à leurs prieres ; quant à moi, Signor Brodanti, je veux rendre témoin de la ſuperiorité de mon génie, ces Meſſieurs des Elemens.

BRODANTI.

Si vous voulez, Monſou Cotillon, je vous ſeconderai dans ce generou deſſein ; & je vous fournirai des Airs auſſi ſemillans que vos danſes. Oh ! je veux apprendre à vos compoſiteurs François à mettre leur langue en mouſique ; ils ne ſçavent pas tirer partie de la moindre voyelle.

COTILLON.

Hom ! ne vous plaignez pas ; vous en avez déja dégoûté un très-grand nombre de l'uniformité de leur Lulli, ils ſe gardent bien de le copier.

BRODANTI.

A propos de ce Louli, j'ai vou ſon Armide ; quelle piéce languiſſante !

Il chante.

Le perfide Renaud me foüit....

C'eſt bien comme cela que s'exprime oune fouite ; j'aurois fait galoper l'I, pour peindre un Heros qui s'éloigne de ſon Amante.

Il chante à l'Italienne, & roule ſur l'i

Le perfide Renaud me foüit iiiiiiiiiii

COTILLON.

Voilà ce qui s'appelle peindre la nature ! eh bien, Seigneur Brodanti, je ſuis dans la danſe ce que vous êtes dans la muſique ; j'ai proſcrit toutes ces courantes ennuïeuſes, ces ſarabandes ſoporatives qui affadiſſoient les bals ; & depuis que j'ai réformé mon art, la gigue & le menuet paroiſſent trop doucereux, on ne veut plus que la Fanatique, le Piſtolet & les Rats....

BRODANTI.

C'eſt qu'on a du goût.

COTILLON.

Et les ſept ſauts : voilà ce qui s'appelle des pas galans & fins. 1. ſaut, 2. ſauts,* 3. ſauts, 4. ſauts, 5. ſauts, 6 ſauts, 7. ſauts.

* Il s'en va en les chantant, & les ſautant.

BRODANTI.

BRODANTI *le regarde partir & le suit en chantant.*

Ainsi que l'Opera, le Dieu de la Bouteille,
Au lieu des Elemens nous fait voir le Cahos.

SCENE III.

MOMUS *& la* VERITE' *sortants de derriere la Palissade.*

LA VERITE'.

EH bien, Seigneur Momus, nous voilà découverts ?

MOMUS.

Cela m'intrigue.

LA VERITE'.

Et moi aussi.

MOMUS.

On va mettre sur mon compte toutes les hostilités de la Foire, si je ne lui deffens pas de dauber les autres Theatres.

LA VERITE'.

Et si vous le lui deffendez, vous

vous broüillerez avec le Public.

MOMUS.

Dequoi diantre s'eſt aviſé ce babillard de Mercure de publier mon exil & mon ſéjour dans ce pays-çi ?

LA VERITE'.

Dequoi vous embaraſſez-vous ? oubliez-vous que nous ſommes inviſibles ?

MOMUS.

Non ; mais je ſouhaiterois fort, moi, pouvoir me mêler ſans être connu, dans les converſations des originaux heroïques qu'on nous promet ici.

LA VERITE'.

Eh bien, défaiſons-nous de nos figures qui épouvantent les Dieux & les mortels, cachons la plaiſanterie & la verité ſous des apparences ſtupides, car la verité n'offenſe gueres lorſqu'elle paroît avec le maſque de la ſottiſe ; c'eſt ſouvent la profeſſion du railleur qui donne du crédit à une épigramme. Un trait cauſtique échape à un payſan, lâché quelquefois ſans reflexion, il eſt entendu de même ; que le même trait ſe trouve dans une chanſon rimée par le Poëte le plus

mal venu des Muſes, cette chanſon deviendra vaudeville.

MOMUS.

J'entre dans votre idée, attendez un moment, vous m'allez voir bien deguiſé ? *

LA VERITE' *ſeule.*

Quelle métamorphoſe va-t'il tenter ? mais ſongeons plûtôt à la mienne..... oui ... je la tiens ...

MOMUS *revenant en Arlequin balourd, & tournant autour d'elle.*

Reconnoiſſez-vous Momus ?

LA VERITE'.

Quoi c'eſt vous ! je défie à préſent tous les Calotins de reconnoître leur Patron...... attendez-moi auſſi un moment... je vais faire, comme vous, un tour derriere la paliſſade. **

MOMUS *ſeul.*

Je reſſemble comme deux gouttes d'eau à l'Arlequin de la Comédie Italienne, & je gagerois hardiment que le

* Momus entre derriere la Paliſſade, & en ſort en Arlequin.

** Elle ſort.

Parterre, tout fin qu'il eſt, y ſeroit attrapé ; oüi... * c'eſt Arlequin.

Volià ** ſes yeux... ſa bouche... & déja ſa grimace...

C'eſt lui-même... c'eſt toi cher prunaut que j'embraſſe.

LA VERITE' *en payſanne.*

Monſieur Momus qu'en dites-vous ? me trouvez-vous la phiſionomie aſſez ingenuë ?

MOMUS *en Arlequin.*

Oui-da ! mais pourtant cette ingenuité là me paroît un peu malicieuſe,.. & vous, regardez-moi un peu, ai-je l'air aſſez beſte ?

LA VERITE'.

Pas mal, pas mal.

MOMUS.

Mais ſi notre caractere & notre eſprit alloient percer à travers de nos traveſtiſſemens ?

LA VERITE'.

Oh ! nous pouvons avoir du bon ſens

* Se tâtant.

** Vers parodiés du Rolle de Pirrus dans Andromaque.

en pure perte, on n'y prendra pas garde; nous voilà devenus gens ſans conſéquence; on ne verra plus de nous que nos habits. Ca quel nom voulez-vous vous donner ici ?

MOMUS.

Je m'apellerai Arlequin : cet Arlequin eſt ami du Signor Brodanti, mon nom autoriſera mon ſéjour dans ce lieu-ci.

LA VERITE'.

Oh ! le mien ſera encore mieux autoriſé; je me nommerai Agatine, c'eſt le nom de la fille du Concierge de ce jardin; j'ai apperçû en arrivant qu'elle s'en alloit à Paris pour deux heures ſans en rien dire à ſon pere, je vais lui rendre ſervice en la repréſentant, & l'empêcher d'être grondée : de plus, comme cette Agatine, de qui je prens le nom & la figure, entend parler ſans ceſſe de ſpectacles, on ſera moins étonné de mes critiques; je paſſerai pour l'Echo des beaux eſprits de ce jardin.

MOMUS.

Cela eſt doctement imaginé : je vais joindre Brodanti pour prendre langue... adieu Agatine.

LA VERITE'.

Adieu Arlequin. * Je vais attendre de pied ferme le nouveau monde de l'Opera, & pour augmenter ſes craintes, je lui parlerai quelquefois dans l'Idiome de la Foire, en Vaudevilles; il eſt permis à la Verité de badiner, puiſqu'elle prendroit en vain un ton grave.

Air 20. *Ne m'entendez-vous pas.*

Paroiſſez Elemens,
Point de diſpute vaine,
Ainſi que ſur la Scene,
N'obſervez point vos rangs.
Paroiſſez Elemens.

SCENE IV.

LA VERITE' *en Payſane*, L'AMOUR.

LA VERITE'.

ON n'a qu'à joüer l'ouverture, la Piéce va commencer : voilà l'Amour, il eſt je crois du * Prologue.

* Momus ſort.

* Prologue du Ballet des Elemens.

L'AMOUR.

Moi, du Prologue ! vous vous méprenez ma mie ; quelle figure voulez-vous que l'Amour faſſe dans une aſſemblée de parens ? à un traité de partage ?

LA VERITE'.

Mais cependant Venus votre Mere y ſtipule pour vous.

L'AMOUR.

Je ne l'ai point chargée de ma procuration.

LA VERITE'.

Elle demande au deſtin un apanage digne d'un Cadet comme vous ; elle menace fierement l'Univers d'une rechute dans le Cahos.

L'AMOUR.

De quoi ſe mêle ma Mere ? d'ou vient ſe plaint-elle de ce que je ne tiens pas mon coin dans ce Prologue ? on ne voit que moi dans tous les actes qui le ſuivent.

LA VERITE'.

Et vous n'y faites pas trop bonne figure.

L'AMOUR.

Il eſt vrai que le * Cahos eſt ce qu'il y a de mieux repréſenté dans la Piéce, il y fournit un bon morceau de décoration.

LA VERITE'. Air 108. *Comme un Coucou que l'Amour preſſe.*

En vain décorant cet ouvrage,
Le Pinceau par des coups divers
Du Cahos nous trace l'image,
Il eſt bien mieux peint dans les Vers.

L'AMOUR.

Adieu ma bonne fille, j'ai une petite affaire à terminer dans un cabinet de ce Jardin.

LA VERITE'.

Vous ?

L'AMOUR.

Oui moi, la voilà bien étonnée ! n'eſt-il pas bien ſurprenant que l'amour ait affaire dans une Guinguette ?

* Le Cahos ouvre le Prologue des Elemens.

SCENE V.

LA VERITE' *en Payſane*, IXION.

LA VERITE'.

L'Amour quitte l'Opera pour venir à la Guinguette ; eh mais, ce n'eſt pas là trop bleſſer l'unité de lieu . . . oh ! oh ! j'aperçois Ixion * qui vient des premiers implorer l'apui de Momus.

Air 19. *Non je ne ferai pas ce qu'on veut que je faſſe.*

Vous voyez les beautez avec indifference,
C'eſt que d'un feu ſecret vous ſentez l'impuiſſance,
Depuis que l'on vous voit à la table des Dieux
Vous faites le finaud, mais on a de bons yeux.

IXION.

Ouaïs, on diroit que cette Payſanne-là ſoit initiée dans les myſteres d'Ixion !

LA VERITE'.

Oh que oui ; je vous ai vû à l'Opera, vous y tombiés des nuës.

* Ixion, premiére entrée du ballet des Elemens.

IXION *d'un ton indolent.*

Que voulez-vous dire ? Jupiter ſe prend d'amitié pour moi ſans qu'on ſache comment il me donne un couvert à ſa table ; je deviens ſon favori....

LA VERITE'.

Et amoureux de ſa femme, voilà comme on dit que cela arrive toûjours.

IXION *d'un ton myſterieux.*

Je ne dis pas cela.

LA VERITE'.

Camon ! vous faites bien le diſcret ! tenez, cela ne vous ſied pas trop ſur le Theâtre chantant, mais encore moins ici. Seigneur Ixion, vous pouvez vous diſpenſer de feindre, car nous n'avons pas de Mercure pour vous tirer les vers du nés ſur le chapitre de Junon.

IXION. Air 8. *Tarare ponpon.*

Pour la Reine des cieux peut-on blamer mon zele ?

LA VERITE'.

Tarare ponpon.

Monſieur le Commenſal de Jupiter on vous connoît. Le Tonnerre ne vous effraye pas & vous voulez aller bruſquement.

Elle chante. Air 175.

De la Table au lit,
Du lit au repas,
Du repas dans les draps
Ha ! ha !
Et zifte zefte, quel garçon !
Jupiter, Jupiter, Jupiter même
Lui femble un mari fort bon
A changer en Actéon.

IXION.

Je ne fcaurois plus me contraindre ; oüi, j'aime Junon, & Jupiter s'en fâche fort mal-à-propos, il ne devroit pas refufer un * préfent qu'il a fait à tant de maris.

LA VERITE'.

Jupiter a tort.

IXION.

Et Junon auffi ne devroit-elle pas faifir avidemment l'occafion de fe vanger des infidelitez de fon mari ?

Air 44. *Reveillés.*

Une femme après telle offence
Aime qui prend fon intereft....

* Lazi des Cornes.

LA VERITE'.

On aime toûjours la vangeance, mais souvent le vangeur déplaît.

IXION.

Ce qui me réjouit dans mon rôle c'est que je meurs du moins rival de Jupiter.

LA VERITE'.

Oui, cela vous rend la jambe bien mieux faite, de pouvoir vous vanter à Jupiter, des projets que votre tête avoit formez contre la sienne, & cela dans le moment où vous devez être assommé & avoir perdu la parole du coup de Tonnerre qu'il vous a lâché.

IXION.

Jupiter auroit bien pû se passer de venir faire avec moi cette mauvaise scene-là.

LA VERITE'.

Si cette scene est mauvaise, du moins n'est-elle pas longue.

Air 52. *Oh! pardi j'étois en belle humeur.*

Le rôle de Jupin boudeur *bis.*
Ne tombe pas dans la langueur.

Lorsque le pauvre sire
Vient troubler votre belle humeur!
Il n'a qu'un * vers à dire
Lon la,
Il n'a qu'un vers à dire.

IXION *à part.*

Allons chercher Momus & laissons cette petite, mijaurée-là qui avec un habit de villageoise s'ingere de raisonner.

SCENE VI.

LA VERITE' *en Paysane seule.*

IXion n'a jamais tant merité d'être foudroïé que depuis qu'il se montre à l'Opera!

* Un Vers seul compose le rôle de Jupiter.

SCENE VII.

LA VERITE' *en Paysane*, ARION *avec sa Lire.*

LA VERITE'.

AH! voici Arion *

Air 238. *Ah! mon bon laboureur.*

Bonjour le beau chanteur, *bis.*
Le bon joüeur de Lire ... ô lire, ô lire.
Le bon joueur de Lire ... ô lire, ô la.**

Air 59. *Hélas s'il n'étoit pas mort.*

La tempête à vos accords,
Soudain se trouve endormie.
Ah! venez-vous sur ces bords,
Soulager quelqu'insomnie?

ARION. Air 19. *Non je ne ferai pas.*

Doux charme de mon Art, ô Note blanche & noire,
Accords harmonieux, mon gagne-pain, ma gloire;

* Seconde entrée du Ballet des Elemens.
** Arion se promene sans la regarder.

Devenez plus touchans,pour attendrir Momus ;
Faites bien travailler la Baſſe & le Deſſus.

LA VERITE'.

Oh ! Momus eſt un Dieu auprès de qui les Bemols n'ont pas un grand crédit.

ARION.

Ah! s'il m'avoit vû dans mon triomphe !

Air 237. *Ah ! vous avez bon air.*

Ah ! que j'avois bon air !
Traverſant l'Onde amere,
Ah ! que j'avois bon air,
Avec mon Dauphin !

LA VERITE'.

Ah ! vous aviez tout l'air,
Sur ſon dos tutelaire,
Ah ! vous aviez tout l'air
D'un Phœbus Marin.

ARION.

C'eſt ce que chantoient les Sirennes à mon arrivée ; Leucoſie diſoit à Doris en me montrant du bout du doigt

Air 213. *Et je l'ai pris pour mon valet.*

Cet objet ſi rare & ſi beau,
L'entens-tu, ma charmante ?

Je vois un Apollon nouveau ;
Que ſa lire m'enchante !
Je le choiſis pour mon Amant,
A cauſe de ſon inſtrument.

LA VERITE'.

Tredame ! Seigneur Arion, ne vous baillez pas tant de l'encenſoir par le nez, & éclairciſſez-moi ſur un petit rien qui m'embaraſſe. On dit, comme cela, que dans un certain Ovide qui a conté votre hiſtoire, cette Hiſtoire eſt claire & ſimple ; des Matelots interreſſés vous jettent dans la Mer, un Dauphin vous reçoit & vous porte au rivage : mais à l'Opera vous débarqués au Palais de Neptune qui régulierement doit être ſitué au fond de la Mer, comment ajuſter cette poſition-là avec le naufrage de votre Vaiſſeau qui ſe paſſe au fond du Theatre, & qui, ſi le Palais de Neptune eſt à ſa place, doit ſe paſſer ſur le ceintre ?

ARION. Air 22. *Mon mari eſt à la Taverne.*

Votre demande eſt importune,
Eſt-ce ma faute à moi, vraiment,
Si le Palais du Dieu Neptune,
N'eſt pas placé correctement ;
Je ne répons que de ma Lire...

LA VERITE' *hochant la tête.*

Ta la lerita la lerita la lerire...... *bis.*

ARION.

Je peux garentir ſon merite, car elle m'a valu bien de l'argent chez Periandre.

Air 6. *Tout cela m'eſt indifferent.*

Jamais Muſicien, ma foi,
N'a tant gagné chez ce bon Roy
Avec un talent très unique;
Car Arion dans cette cour
Ne ſe mèloit que de Muſique......
Quoique chacun y fit l'amour.

LA VERITE'.

Un Maître à chanter qui ſe borne à la muſique! voici un prodige plus étonnant que votre Dauphin.

ARION.

Periandre payoit les bons Muſiciens comme s'ils avoient été des confidens.

LA VERITE'.

Il faut que vous ayez bien accumulé dans cette cour, puiſque votre bourſe a penſé vous coûter la vie?

Air 6. *Tout cela m'eſt indifferent.*

Qui l'eût crû, qu'un Muſicien

Pût amaſſer aſſez de bien
Pour tenter l'avarice humaine,
Et qu'on pût de ce treſor-là,
Compoſer un jour ſur la ſcene,
Le nœud d'un Acte d'Opera?

ARION.

Oh! il y a des Muſiciens riches autre part qu'à Corinthe.

LA VERITE'.

Ne parlons plus que de votre dignité nouvelle; le Dieu des eaux votre Pere vous a legitimé un peu tard à la verité, mais vaut mieux tard que jamais. Neptune auroit pû diſpenſer ſon fils de ſubſiſter ſi long-temps par le ſecours de ſon violon; apparemment il vous faloit un Naufrage pour arriver à ſon Palais, vous avez dû être bien ſaucé avant que de toucher le loquet de la porte?

ARION.

En verité je n'y ai pas pris garde.

Air 18. *ô Reguingué.*

Tout eſt ſi bruſqué dans mon fait
Qu'on n'en peut donner un extrait,
O Reguingué ô lon lan la.
Moi même dans mon aventure.

Je ne comprens rien je vous jure.

LA VERITE'

Je vous en offre autant.

Air 29. *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*

Hors de l'eau vous sortez à peine
Qué vous trouvez une Sirenne ;
Vous voilà d'abord son Amant,
Vous parlez, la Nimphe est éprise,
Vous l'épousez dans le moment,
Le tout sans changer de chemise.

ARION. Air 1. *Et zon zonzon, Lisette ma Lisette.*

Quoi cette pauvre enfant
Veut trancher du critique ...
La sotte assurément
N'aime pas la Musique. *

LA VERITE'.

Et zon zon zon....

Mais quelle beauté amene ici Momus avec tant de politesse ?

* Il sort.

SCENE VIII.

LA VERITE' *en Payſane*, MOMUS *en Arlequin conduiſant* EMILIE *Veſtale*, *tenant un petit rechaud.*

MOMUS *en Arlequin.*

HOla Agatine! voici une Dame Romaine qui cherche Momus.....

LA VERITE'.

Eh! c'eſt la Veſtale * Emilie!

EMILIE. Air 19. *Non je ne ferai pas ce qu'on veut que je faſſe.*

Brillez dans ces beaux lieux, brillez flâme éternelle,
Gage de notre gloire, objet de notre zele;
Ouf! depuis quarante ans aſſervie a vos loix,
Salut, honneur, bon ſoir pour la derniere fois.

MOMUS *en Arlequin.*

Quoi Madame!

Air 7. *Ton himeur eſt Catheraine.*

Dans un pudique eſclavage,

* Troiſiéme entrée du Ballet des Elemens.

Depuis quarante ans, helas !
Vous vivez dans le Fillage ?...
Oh ! cela ne se peut pas.

EMILIE.

C'est le metier que professe
Un tendron offert aux Dieux...

MOMUS *en Arlequin.*

Vous faisiez-là, ma Princesse,
Un métier bien ennuyeux.

EMILIE.

C'est notre destin ; nous ne pouvions être reçûës que depuis l'âge de six ans jusqu'à dix dans le Temple de Vesta : ensuite nous étions obligées de servir la Déesse pendant trente années, & toûjours filles....

MOMUS *en Arlequin.*

Toujours filles ! cela n'est pas naturel.

LA VERITE'.

Mais, belle Emilie, sçavez-vous bien qu'on a fort blâmé l'impatience de Valere votre Amant, qui après avoir eû le loisir de vous conter ses feux pendant plus d'un quart de siécle, ne peut résister à la tentation de vous dérober un entre-

tien la veille du jour où vous devez sortir de votre retraite, & qui plus est où il doit vous épouser ? . . N'est-il pas joli que le Seigneut Valere qui doit avoir au moins la cinquantaine, montre pour se marier à une fille de quarante ans, des vivacités de Petit Maître, & vous expose par son étourderie a être enterrée toute vive ?

MOMUS *en Arlequin.*

Enterrée toute vive ! cela n'est pas divertissant.

LA VERITE'.

Effectivement vous avez bien de l'obligation à votre Valere, de vous mettre dans un si grand danger, & de vous surprendre pendant la derniere nuit de votre continence, pour ne passer cette nuit perilleuse qu'a vous entendre reciter des songes.

MOMUS *en Arlequin à Emilie.*

Vous auriez bien mieux fait de souffler le feu sacré ; oh ! si j'avois été votre Amant, moi

Air 31. *Gardez vos Moutons Lirette.*

Loin de vous aller fadement

Debiter la fleurette,
Je vous aurois dit prudemment
Redoutez la fossette,
Gardez vos * charbons lirete liron;
Gardez vos charbons lirette.

EMILIE.

Dès que le feu sacré fut éteint, j'entendis le Chœur des Vestales chanter en parlant de moi

Elle chante. Air 162.

Vous en venez! vous en venez!
Ah! je vois bien que vous en venez, que vous en venez.

MOMUS *en Arlequin.*

C'étoit jalousie de métier.

EMILIE.

L'amour m'avoit jetté dans le peril, mais il a sçû m'en tirer fort à propos,

Air 97. *Lanturlu.*

Sans que je l'en presse .... *bis*
Cet aimable Dieu,
Vient de la Déesse
Rallumer le feu ....

LA VERITE' *à Momus.*

C'est un vrai miracle

* Le feu de Vesta.

Qu'il devoit à ſa vertu, lanturlu lanturlu.

EMILIE. Air 69. *Lon la.*

Il vient là bien chaudement
Opérer un denoument ;
Cet enfant ailé
Eſt pour moi zelé
Et de graces prodigue ......

LA VERITE'.

Jamais l'amour ne s'eſt mêlé
D'une plus froide intrigue
Lon la,
D'une plus froide intrigue.

EMILIE.

Comment donc ? ſans ſon arivée imprévûë, non ſeulement j'allois être enterrée toute vive, mais mon fidele Valere, ſeroit mort ſous les coups de verges. C'eſt le ſuplice ordonné par la loi contre les galans heureux des Veſtales.

LA VERITE'.

Ma foi indépendamment de la loi la ſotte démarche du Seigneur Valere meritoit bien le foüet.

MOMUS.

Allez, croiez moi encore, ne cherchez

pas

pas davantage Momus, les Rieurs ne ſont pas pour vous.

Air 58. *Je ſuis la fleur des Garçons du village.*

Dequoi va-t'on s'aviſer, ma féale;
De vous placer incongrument ?
A l'Opera produire une Veſtale!
Ce n'eſt pas là ſon Element. *

SCENE IX.

LA VERITE' *en Payſane*, MOMUS *en Arlequin.*

LA VERITE'.

VOus voïez, Momus, l'heureux effet de notre déguiſement; on trembleroit devant la Verité, on rit d'Agatine.

MOMUS.

Et je ris moi des terreurs paniques de ces échapez de l'Opera.

* Emilie s'en va en riant.

LA VERITE'.

* Qu'entens-je ? que nous annonce cette rauque Musique ?

SCENE X.

LA VERITE' *en Paysane*, MOMUS *en Arlequin*, PAN *suivi de ses chiens.*

PAN.

JE cherche Momus, je cours....

LA VERITE'.

J'ai cru que vous couriez le Cerf: dites-moi, Dieu ** des Forests, vous n'allez donc jamais sans votre Meute ?

PAN.

Assurément.

Air 248. *Avec ma trompe.*

Quand j'explique ma flâme
C'est avec bien du bruit :
Si je vais chez Madame
Tout mon Chenil me suit ;

* On entend un bruit de Chasse.
** Pan, quatrieme entrée du ballet des Elemens.

De peur qu'on ne s'y trompe,
Quand je veux y paſſer,
Avec ma Trompe
Je me fais annoncer.

LA VERITE'. Air 73. *Tonrelon tonton.*

Lorſqu'on va voir Belle à qui l'on veut plaire,
Amans, le bruit n'eſt pas trop de ſaiſon ;
Mais un époux ne ſçauroit en trop faire
A chaque fois qu'il rentre à ſa maiſon.
Ton relontonton tontaine la tontaine
Ton relontonton tontaine la tonton.

PAN.

Connoiſſez-vous Pomone ?

MOMUS *en Arlequin.*

Et oüi nous la connoiſſons, elle n'aime pas les Chaſſeurs.

PAN.

Le Dieu des Richeſſes Plutus n'en eſt pas mieux traité que moi, elle nous préfere Vertumne, un ſimple Dieu du Jardinage.

LA VERITE'.

Préferer un Jardinier à un Miciſſipien! cela eſt-il pardonnable ? Pomone prouve bien par-là qu'elle n'eſt qu'une Divinité de Campagne.

PAN, Air 170. *Banissons d'ici l'humeur noire.*

D'un choix trop rustique on l'accuse :
Qui diantre oseroit le nier ?
De plus, elle n'a point d'excuse
Dans la taille du Jardinier.

Adieu mes enfans : je ne serai pas tranquille que Momus ne m'ait donné une sauve-garde signée de sa main.

LA VERITE' *chante à part l'*Air 144.

Attendez-là sous l'Orme,
Vous attendrez long-temps.

Allez Seigneur Pan, cherchez bien Momus, il n'est pas loin d'ici.

SCENE X.

LA VERITE' *en Paysanne*, MOMUS *en Arlequin.*

LA VERITE'.

IL me semble que les Elemens de l'Opera se trouvent fort dérangez!

Air 6. *Tout cela m'est indifferent.*

Au Prologue on voit du Caho,
Sortir les Elemens éclos;
Mais hors de ce désordre extrême
Ils ne peuvent long-tems durer,
Car avant l'Acte quatriéme,
Ils se hâtent tous d'y rentrer.

Mais j'apperçois Monsieur Cotillon.

SCENE XI.

LA VERITE' *en Paysanne*, MOMUS *en Arlequin*, COTILLON, BRODANTI.

COTILLON.

OC'à mes enfans nous allons repeter notre divertissement : Signor Brodanti, songez à votre affaire ; * mais il nous faudroit Monsieur Lourdandin.

MOMUS *en Arlequin.*

Qui est ce Monsieur Lourdandin ?

COTILLON.

Peste ! C'est un homme de goût, un bon Drapier qui m'habille...

LA VERITE'.

Et que vous payez en entrechats bien trébuchans.

BRODANTI.

Ecco il Signor Lourdandin.

* Brodanti donne un papier à Momus & à la Verité.

SCENE XII.

LA VERITE' *en Paysanne*, MOMUS *en Arlequin*, COTILLON, BRODANTI, LOURDANDIN.

LOURDANDIN.

SErviteur, allons mes amis, chantez, & danſez, donnez-moi de la réjoüiſſance, & moi je vous donnerai la collation.

MOMUS *à Lourdandin.*

Au moins nous ſommes du Ballet, Agatine & moi....

LOURDANDIN.

Tant-mieux pour vous.

COTILLON.

Holà Meſſieurs du Ballet, avancez.

SCENE XIII.

Les mêmes Acteurs : ceux du Ballet paroissent au fonds du Théâtre. Les quatre Elemens se montrent les premiers ; la Terre & l'Air sont ensemble, & l'Eau & le Feu pareillement, caracterisés comiquement & se tenant par dessous les bras, on voit pour la Terre des Carriers & Jardinieres. Pour l'Air, des Souffleurs d'Orgue. Pour le Feu des Boulangeres, & pour l'Eau, des Porteurs d'Eau.

LOURDANDIN.

MOnse de Cotillon, qui sont ces quatres personnages qui se tiennent si étroitement sous les bras ?

COTILLON.

Ce sont les quatre Elemens du Ballet nouveau dans leurs habits d'Ordonnance, & accouplés suivant les rapports qu'ils ont ensemble. Approchez vous autres; * tenez mon cher Monsieur Lour-

* L'Air & la Terre avancent ensemble vêtus pésament ; l'Air n'est distingué que par un Moulin à Vent sur la tête.

dandin, & jugez si je sçai assortir mon monde : voilà l'Air & la Terre aussi lourds l'un que l'autre, pour acquiescer au sistême de la pesanteur de l'Air, & ces deux-ci sont l'Eau & le Feu...

LOURDANDIN.

Le Feu est vêtu de glace !

COTILLON.

C'est que le Feu & l'Eau de nouvelle création sont aussi gelez l'un que l'autre. O çà voici la suite des Elemens qui est bien mieux caracterisée que sur le Theâtre Lirique. Voici Pour la Terre des Jardinieres & des Carriers ; pour l'Air, des Souffleurs d'Orgue ; pour le Feu, des Boulangeres ; car le Rechaud de Vesta ne vaut pas certainement le Four d'une Boulangere ; & pour l'Eau enfin deux jeunes porteuses d'eau avec deux Brigadiers de la Compagnie des Pompes.

LA VERITÉ.

Voilà ce qui s'appelle un Ballet bien imaginé ! les couplets de l'Opera Comique n'y mordront pas. Oh ! le friand morceau.

Air 50. *Du Mirliton.*

Vous en aurez de la gloire ;

On ne pourra qu'admirer...

MOMUS *en Arlequin à* COTILLON.

Vous ne craindrez pas la Foire,
Et qu'on n'aille vous fourer
Dans un Mirliton, mirliton, mirlitaine
Dans un mirliton don don.

COTILLON.

Allons Meſſieurs de l'Orqueſtre à vous.

DIVERTISSEMENT.

On danſe.

On chante un Air Italien.

On danſe.

VAUDEVILLE.

LA VERITE' *en Payſanne.*

Air 186.

Un tendron ne ſçauroit ſe plaire,
Auprès d'une Maman ſevere,
Qui moraliſe à tout moment;
Mais qu'un ſort heureux l'accomode
D'une bonne Mere à la mode,
Le voilà dans ſon Element.

COTILLON.

Un Gaſcon, près d'une Griſette ;
Qui de Bijoux veut faire emplette ;
Ne brille pas aſſurément :
Mais quand un bon vent le tranſplante
Près de quelque veuve opulente,
Le drôle eſt dans ſon Element.

EMILIE.

Une Coquette aimant l'eſpece
Se rit de la délicateſſe,
Et des ſoins d'un plus tendre Amant ;
Mais lorſqu'elle a ſous ſa puiſſance
Un ſoupirant de la finance,
La voilà dans ſon Element.

ARION.

Lorſqu'un Poëme flegmatique
Paroît chez un juſte critique,
Il n'eſt loüé que froidement,
Mais quand au Caffé la Cabale
Pour cauſe, à Virgile l'égale,
Il eſt là dans ſon Element.

LA VERITE'.

Certain Mari dans ſon menage ;
Près de ſa femme belle & ſage ;

Ne peut rester un seul moment;
Qu'il soit par la plus laide Actrice
Agacé dans une Coulisse,
Il est là dans son Element.

MOMUS *au Parterre.*

Lorsque votre esprit de justesse
Proscrit une nouvelle Piece,
Vous nous dérangez grandement:
Mais quand nous pouvons satisfaire
Au juste désir de vous plaire,
Nous sommes dans notre Element.

FIN.

ARLEQUIN ATIS,

PARODIE

En un Acte.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, le 22. Janvier 1726.

ACTEURS.

ATIS.
SANGARIDE.
IDAS.
DORIS.
CIBELE.
MELISSE.
CELENUS.
Le SOMMEIL.
Le SONGE FUNESTE.
Le SONGE AGREABLE.
Le FLEUVE SANGAR.
Troupe de PEUPLES.
Suite du FLEUVE.
JARDINIERS & JARDINIERES,
ALECTON.

SONGES agréables & ſonges funeſtes, danſans,

ARLEQUIN ATIS, PARODIE.

Le Théâtre represente un Rocher consacré à Cybele.

SCENE PREMIERE.

ATIS, *seul.*

Air 38. *Allons à la Guinguette, allons.*

ALlons, allons
Voir descendre Cibele, allons.
Peuples jaloux
Des faveurs que la belle
Répand sur nous,
Sçachez que l'immortelle
Protege ces cantons.

SCENE II.

ATIS & IDAS, *ensemble.*

ALlons, allons
Voir descendre Cibele, allons.

ATIS.

Il est déja grand jour.

IDAS.

Tubleu, Seigneur Atis, que vous êtes alerte dès le matin ! on voit bien que vous êtes amoureux.

ATIS.

Non, mon cher, tu te trompe.

Air 31. *Gardons nos moutons, lirette, liron.*

D'une dangereuse beauté
Je crains la manigance,
Je vis avec tranquilité
Dans mon indifference.

IDAS.

Tôt ou tard, d'un cœur
L'amour est vainqueur,
Tout cede à sa puissance.

Il est inutile de feindre plus longtems.

Der-

Dernierement, je vous entendis parler tout ſeul, j'écoutai, & j'appris que l'amour étoit le ſujet de votre monologue.

ATIS.

Quand le hazard me met ſur le chapitre de l'amour, ce n'eſt pas à ſon avantage.

IDAS.

Ho! vous lui parliez en partie intereſſée, & voici mot pour mot ce que vous diſiez:

Air 71. *Dupont mon ami qui t'a fait ſi ſage.*

Je ſuis amoureux
Et réduit à feindre,
Quel tourment affreux
De n'oſer ſe plaindre!

ATIS.

Oüi, vous ſçavez mon ſecret;
Cher Idas, ſoyez diſcret.

SCENE III.

SANGARIDE, DORIS, ATIS, IDAS.

SANGARIDE & DORIS, *ensemble.*

Air 38. *Allons à la Guinguette, allons.*

ALlons, allons
Voir descendre Cibele, allons.

SANGARIDE, *seule.*

Que nos concerts
Soient au nom de Cibele,
Goziers ouverts
Temoignons notre zele,
A nous quatre chantons.

SANGARIDE, ATIS, DORIS, IDAS.

Allons, allons
Voir descendre Cibele, allons.

SANGARIDE.

Air. 43. *Vous m'entendez bien.*

Le ramage de ces oiseaux
Forme mille concerts nouveaux,

Leur douce melodie,

A T I S.

Hé bien?

S A N G A R I D E.

Me fait naître l'envie......

D O R I S.

Je vous entends bien.

L'envie de rêver à votre futur Mariage, n'est-ce pas?

Air 125. *La Serenade.*

Prête d'entrer en ménage,
Fillette rêve incessamment,
Cet état lui paroît charmant
Lorsque c'est l'amour qui l'engage;
Quand la belle pense autrement
Pour le mari, fâcheux presage.

S A N G A R I D E.

Air 242. *Oh! vraiment je m'y connois bien.*

Helas, je rêve à ma victoire,
J'épouse un Roy rempli de gloire;
Pour vous, Atis, vous n'aimez rien.

A T I S.

Il est vrai, je m'en trouve bien.

Tenez, je compare les belles aux fleurs.

Air 243. *Ah ! que le temps étoit bon.*

Je ſçai borner mon deſir,
J'aime les roſes nouvelles,
J'aime à les voir s'embellir,
J'aimerois à les ceuillir
Sans leurs épines cruelles ;
A preſent tour lour lour
Tour lon ton tine,
Il n'eſt point au jardin d'amour
De roſes ſans épines.

SANGARIDE.

Toutes les fleurs ne ſont pas également dangereuſes ; de plus, quand l'amour nous touche veritablement, il ôte le tems de réflechir ſur les dangers auſquels il expoſe, & je ne ſçaurois comprendre qu'il puiſſe ſe trouver un homme inſenſible aux attraits de la beauté.

ATIS.

Si vous me ſoupçonnez d'inſenſibilité, vous ne me connoiſſez pas, je n'ai que trop de penchant à l'amour, mais je ſuis toujours ſur mes gardes.

Air 33. *Flon, flon, larira dondaine.*

Je veux s'il eſt poſſible,
A mon cœur mettre un frein,

S'il devenoit ſenſible
Il iroit trop grand train;
Flon, flon, larira dondaine;
Flon, flon, larira dondon.

J'oubliois qu'il faut que chacun s'aſſemble auprès de vous, Cibele pourroit bien deſcendre avant que tout fût prêt pour la recevoir.

ATIS, IDAS, *en s'en allant.*

Air 38. *Allons à la Guinguette, allons.*

Allons, allons
Voir deſcendre Cibele, allons.

SCENE IV.

SANGARIDE, DORIS.

SANGARIDE.

Air 20. *Ne m'entendez-vous pas.*

ATis eſt trop heureux.

DORIS.

Lui portez-vous envie?

SANGARIDE.

Il vit ſans jalouſie,

Maître de tous ſes vœux,
Atis eſt trop heureux.

DORIS.

Ce diſcours me ſurprend.

SANGARIDE.

Je vais t'apprendre bien des nouvelles: Voi ſi perſonne ne nous écoute.

Air 185. *Menuet d'Agnès de Chaillot.*

Triomphe amour,
Tu remportes la victoire,
Je me fais gloire
De t'encenſer en ce jour:
Que de douceur
Sous ton empire!
Tout ce qui reſpire
Eſt ſenſible à tes faveurs.
A la tendreſſe
Livrons-nous ſans ceſſe,
Qui n'a point d'amoureux deſirs
Vit ſans plaiſirs.

J'ai un ſecret à te confier.

DORIS.

Seroit-ce au ſujet de votre mariage avec Celœnus.

SANGARIDE.

Air 250. *Absent de sa belle.*

Ce Roi me couronne,
Il me fait honneur ;
S'il a ma personne
Il n'aura pas mon tal la la lire,
Il n'aura pas mon cœur.

DORIS.

Suivant ce discours, je gage que vous aimez Atis.

SANGARIDE.

Tu l'as deviné.

Air 227. *Ma raison s'en va bon train.*

Souvent contre mes amours
La raison vient au secours,
Mais ce petit Dieu
Me met tout en feu,
Je l'avouë à ma honte,
La raison resiste si peu ;
Qu'il a toujours son compte lon la
Qu'il a toujours son compte.

DORIS.

Songez-vous aux peines que vous vous préparez en aimant Atis ?

SANGARIDE.

Pour prévenir le danger

Air 190. *Un petit moment plus tard.*

Je veux lui cacher mon ardeur,

DORIS.

Il est impossible.

SANGARIDE.

Il est heureux pour mon honneur
Qu'il soit insensible ;
S'il porte vers moi ses pas
Aussi-tôt je suis émuë,
S'il me trouve des appas
Je suis . . . . je suis perduë.

Il ignorera ma passion le plus longtems que je pourrai ; s'il se déclare le premier, je sens qu'il ne me sera pas possible d'y tenir.

Air. 157. *Du retour de Fontainebleau.*

Quoique le cœur soit attaqué,
D'abord on hésite, on n'ose,
Mais quand l'Amant s'est expliqué,
Et qu'on prend goût à la chose,
Et gai, gai, gai, gai, comme on y va
Talari, talara, talari, talara.

Ah ! le voici.

SCENE V.

ATIS, SANGARIDE, DORIS.

ATIS.

LE Peuple s'assemble de toutes parts.

DORIS.

Je vais avertir nos Compagnes de se rendre ici. (*à part*) Je m'écarte prudemment, un tiers gâteroit cette Scene.

ATIS *à part*.

Fin de l'Air 84. *Quand Moyse fit défense*.

La servante bien apprise
S'en va voir en attendant
De quel côté vient le vent.

SCENE VI.

ATIS, SANGARIDE.

ATIS *à part*.

NOus voilà seuls, profitons de cette occasion pour lui faire une dé-

claration d'amour dans les regles, Sangaride

Air 6. *Tout cela m'est indifferent.*

Ce jour est un grand jour pour vous,

SANGARIDE.

L'honneur est égal entre nous,

Tous deux nous attendons Cibele,

ATIS.

Un grand Roy devient votre époux.

Je ne vous vis jamais si belle ;

Que le sort du Roy sera doux !

SANGARIDE *sur le ton du dernier Vers.*

Atis n'en sera point jaloux.

ATIS.

Air 9. *Sois complaisant, affable & débonnaire.*

Heureux amans,

Puisque le sort vous lie,

Vivez contens,

C'est ma plus chere envie,

Mais

Si ce jour finit ma vie,

Je n'en reviendrai jamais.

Je vais vous déclarer un secret que je n'ai gardé que trop long-tems ; je ne puis me résoudre à mourir sans vous l'apprendre.

SANGARIDE.

Expliquez-vous, qui eſt-ce qui en veut à vos jours ? je mettrai tout en uſage pour les conſerver.

ATIS.

Air 85. *Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*

Pour vous mon ardeur eſt extrême,
Belle, je n'en ſçaurois guerir.
Vous me condamnerez vous-même
Et vous me laiſſerez mourir.

Je meurs d'amour pour vous.

SANGARIDE.

Air 112. *Boire à ſon tire lire lire.*

Qu'entens-je mon poulet ?
Vous m'aimez !

ATIS.

Je vous aime.
Je vous dis mon ſecret,
Agiſſez-en de même,
Je ſuis diſcret,
Allons au fait,
Allons au tire lire lire,
Allons au tour lour lour,
Allons au fait.

Mais que vois-je ? vous pleurez !

SANGARIDE *pleurant.*

Air 210. *C'est la servante de chez nous,*

Si vous sçaviez vos malheurs
Vous seriez à plaindre.

ATIS *pleurant.*

Qu'ai-je à craindre
Si je meurs
Oh, oh, oh, oh.

SANGARIDE *pleurant.*

Ah, ah, ah, ah, ah,
Autant que je l'ai charmé,
Atis est aimé,

ATIS *sautant de joye.*

Atis est aimé! ô Ciel! *Ché gusto.*

SANGARIDE.

Oüi : mais vous me perdez pour toûjours, & mon devoir m'oblige d'épouser le Roy.

ATIS.

Il n'importe : chacun prend son plaisir à sa maniere.

Air 57. *La bonne avanture ô gué.*

Pour moi redoublez vos feux,
Je vous en conjure,
Mon sort sera plus affreux,

J'en mourrai plus malheureux.
La bonne avanture
ô gué,
La bonne avanture.

SANGARIDE.

Air 145. *Attens donc Colin, tu me blesse.*
Descendons sur la sombre rive,
Ou vivez, l'amour vous en fait la Loi.

ATIS.

Hé comment! hé pourquoi!
Voulez-vous que pour vous je vive?
Hé comment! hé pourquoi!
Si vous ne vivez pas pour moi.

SANGARIDE.

Descendons sur la sombre rive,
Ou vivez, l'amour vous en fait la Loi.

ATIS.

Air 43. *Vous m'entendez bien.*
L'amour avoit uni nos cœurs,

SANGARIDE.

Le devoir cause nos malheurs;

Ensemble.

Et le mien & le vôtre,
Eh bien!
Etoient faits l'un pour l'autre;

Vous m'entendez bien.

ATIS.

Air 28. *Je reviendrai demain au soir.*

Ah Grands Dieux, quelle cruauté !

SANGARIDE.

Craignez d'être écouté. *bis.*

Changeons de discours.

ATIS *finissant l'Air.*

Plus que l'éclat de la beauté,
J'aime ma liberté. *bis.*

Bas à Sangaride.

Cela n'est pas vrai au moins.

SCENE VII.

CELOENUS *& sa suite*, ATIS, SANGARIDE.

SANGARIDE & ATIS.

Air 87. *Fin de l'*Air *Revenant de Lorette.*

Commençons, commençons
Cette fête solemnelle,
Commençons, commençons
Et nos jeux & nos chansons.

Le Chœur repete ces quatre Vers.

ATIS.

Air 114. *Vivons pour ces fillettes, vivons.*
Choisissez en ces lieux fortunez. *bis.*

SANGARIDE.

Des Autels vous sont destinez
Pour prouver notre zele:
Venez,

ATIS.

Venez,

SANGARIDE.

Venez,
Grande Immortelle,

ATIS.

Venez, favorable Cibelle.

Le Chœur en dansant en rond.

Venez, venez, venez,
Grande Immortelle
Venez, favorable Cibele.

Le Rocher s'ouvre, & Cibele descend.

SCENE VIII.

CIBELÈ, *& les Acteurs de la Scene précédente.*

CIBELE.

Air 84. *Quand Moyse fit deffense.*

JE viens nommer sur la terre
Un grand Sacrificateur ;
Je prétends qu'on le revere,
Qu'il fasse votre bonheur :
Je parlerai par sa bouche,
Qui lui touchera me touche ;
Ma clemence accordera
Tout ce qu'il demandera.

Air 32. *Que faites-vous Marguerite,*
Peuple, d'une ardeur nouvelle
Vous devez vous animer ;
S'il faut honorer Cibele
Il faut encor plus l'aimer.

Le Chœur repete ces quatre Vers.

CIBELE.

Cependant, que chacun se retire, j'ai

quèlque chose à dire à Celœnus.

SCENE IX.

CIBELE, CELOENUS, MELISSE.

CIBELE.

VOus ferez peut-être fâché de ce que je vais vous apprendre.

Air 89. *Par bonheur ou par malheur.*

Mon choix tomberoit fur vous,
Mais vous devenez l'époux
D'une petite Princeffe
Toute pleine d'appetit,
Son cœur en fait de careffe
Ne fera point de credit.

Vous aurez fuffifamment d'affaires avec elle. Pour le pofte en queftion, il me faut un mortel qui ne foit occupé que de moi : c'eft Atis que je veux choisir.

CELOENUS.

Je fuis fenfible à l'honneur que vous lui faites, je dois époufer aujourd'hui fa parente.

CIBELE.

Allez lui porter le premier cette nouvelle.

SCENE X.

CIBELE, MELISSE.

CIBELE.

Air 124. *Ah ! qu'il est beau l'oiseau qu'Amour m'amene.*

MElisse ce choix te surprend. *bis.*

MELISSE.

Sans doute son bonheur est grand.

CIBELE.

Je l'aime, je l'aime,
Ah ! qu'Atis est charmant,
C'est l'amour même.

Je te fais la confidente de mes amours, seulement pour l'intelligence du sujet, car je ne compte tirer aucun service de toi par la suite.

MELISSE.

Vous pouvez vous repoſer ſur ma diſcretion.

CIBELE.

Air 147. *Du cotillon d'amour.*

Je veux le rendre heureux,
J'y ſuis reſoluë,
Tout exprès pour lui des Cieux
Je ſuis deſcenduë.
Je ſçai qu'on en gloſera
Ici comme à l'Opera
L'Amour m'a talari tata,
L'Amour m'a talari tata,
L'Amour m'a vaincuë.

MELISSE.

L'Amour ſe vange de vos mépris, je ne ſuis point ſurpriſe que vous aimiez à votre tour ; mais vous deviez choiſir un Amant digne de vous.

CIBELE.

Air 151. *Quand je le vois venir.*

Malgré ſa mine niaiſe
Le drole a ſçu m'attendrir,
Il n'a rien qui ne me plaiſe,
Ah ! je voudrois le tenir.
Quand je le vois venir,

J'ai le cœur tant à mon aiſe ;
Quand je le vois venir
J'ai le cœur tant réjoüi.

MELISSE.

Atis ſçait-il que vous l'aimez ?

CIBELE.

Pas encore.

Air 102. *Ici ſont venus en perſonne,*

Je veux que mon amant devine
Le bonheur que je lui deſtine ;
Et je rumine en mon cerveau
Comment je pourrai m'y conduire.
Oui... je prétends... pour l'en inſtruire ;
Me ſervir d'un moyen nouveau
Qui ſurprendra tant il eſt beau ;
Peut-être auſſi qu'il fera rire,
Mais je ne crains point la ſatyre :
Je veux donner du merveilleux
Qui frappe l'oreille & les yeux.

Le Theâtre change & repreſente le Palais du grand Sacrificateur, au milieu duquel ſe trouve une Ducheſſe, eſpece de ſiége de nouvelle invention.

SCENE XI.

ATIS *seul.*

NE me voilà-t'il pas bien avancé ? les honneurs que ma nouvelle dignité me procure, ne peuvent me dédommager de la perte que je fais.

Air 96. *L'amour me fait mourir.*

Ah ! chienne de fortune
Reprenez vos faveurs ....
Hélas ! tout m'importune,
Je suis dans les douleurs.
L'amour me fait lon lan la
Me fait verser des pleurs.

Le plus court seroit d'enlever à Celœnus sa future, je ne sçai cependant ce que je dois faire.

Air 201. *Entre l'amour & la raison.*

L'amour dit oüi, l'honneur dit non,
Je ne sçai lequel a raison ......
Mais aujourd'hui l'amour dispense
Les rivaux d'être genereux.
Il faut pour devenir heureux
Qu'il en coûte un peu d'innocence.

Voilà la morale de l'Opera. Pourvû que vous parveniez à vos fins

Air 91. *N'y a pas de mal à ça.*

Manquez de parole,
Soyez un ingrat,
Et joüez le rôle
D'un vrai ſcelerat,
N'y a pas de mal à ça
N'y a pas de mal à ça.

Je ſens bien que je fais mal, cependant je ne puis m'en empêcher; quand on a combattu, & que le penchant nous entraîne malgré nous, ce n'eſt pas notre faute.

L'Orqueſtre prélude un Sommeil.

Air 44. *Reveillez-vous, belle endormie.*

Quels ſons touchans ſe font entendre ?
Je ſuis charmé de cet accord.....
Mais le Sommeil vient me ſurprendre,
J'aime la muſique ..... elle endort.

SCENE XII.

ATIS *endormi*, LE SOMMEIL *conduiſant deux Marmottes qu'il place aux deux côtez d'Atis*, SONGES AGREABLES, SONGES FUNESTES.

LE SOMMEIL.

Air 245. *Aimons, aimons-nous, trompons les yeux des jaloux.*

DOrmons, dormons tous,
Ah! que le repos eſt doux.

Le Chœur repete ces deux Vers.

LE SOMMEIL *continuë.*

Que ſur les fâcheux époux
Nos pavots agiſſent ſans peine;
Berçons la mere en courroux
Contre un tendron qu'amour enchaîne;
Et que les importuns Argus
Au Sommeil ne reſiſtent plus.
Dormons, dormons tous,
Ah! que le repos eſt doux.

Le Chœur repete ces deux derniers Vers.

Les Songes agréables danſent autour d'Atis.

Un Songe agreable.

Air 60. *L'amour la nuit & le jour.*

Cibele par ma voix
Vous apprend un miſtere,
De vous elle a fait choix,
Vous croyant propre à faire
L'amour
La nuit & le jour.

Les Songes agréables preſentent à Atis en danſant pluſieurs choſes à manger, Atis en dormant en veut prendre. Les Songes funeſtes déguiſez en Ramoneurs viennent vôler les Songes agréables; ils font un combat enſemble, & les Songes funeſtes reſtent les Maîtres.

Un Songe funeste.

Air 101. *Ramonez-cy, ramonez-la.*

De vous Cibele eſt épriſe,
Ne faites point la ſottiſe
De negliger ſes appas,
Ramonez-ci, ramonez-la,
la la la
La cheminée du haut en bas.

Le Chœur des Songes funeſtes repete le refrain.

même

(*même Air.*)

Apprenez que l'immortelle
Veut un amour éternelle,
Sinon, craignez le trépas.
Ramonez-cy, ramonez-la
la la la
La cheminée du haut en bas.

Le Sommeil & les Songes disparoissent.

SCENE XIII.

ATIS, CIBELE, MELISSE.

ATIS *se reveille en sursaut, & crie.*

A L'aide ! au secours ! je suis mort.

CIBELE.

Air 20. *Ne m'entendez-vous pas ?*
Qu'avez-vous beau garçon ?
Est-ce l'effet d'un songe ?

ATIS.

Oh ! tout songe est mensonge.

CIBELE.

Détruisez ce soupçon,

Car ce ſonge a raiſon.

Et c'eſt par mon ordre qu'il vous a parlé.

Air 182. *Trémouſſez-vous Bergere,*

Atis, mon ardeur eſt extrême.

ATIS.

Ah! c'eſt un grand honneur pour moi.

CIBELE.

Beau brunet, répons moi de même.

ATIS.

Je ſçai trop ce que vous dois.

CIBELE.

Et tré tré tré trémouſſez-vous, Nicodeme;
Il faut ſe tré tré trémouſſer près de l'objet qu'on aime.

ATIS

Ah! j'ai trop de reſpect.

CIBELE.

Air 42. *Tu croïois en aimant Colette.*

Aimons-nous comme on fait en France,
Prenons le chemin le plus court.
Mon cœur a trop d'impatience
Pour filer le parfait amour.

Air 153. *O ricandene, ô ricandon.*

Atis mon poulet, mon miguon,

O ricandene, ô ricandon,
Juge par mon émotion
De l'excès de ma passion,
O ricandene;
Vivons ensemble sans façon,
Reprens courage mon garçon,
Profite de l'occasion,
Car
Je te divertirai,
O ricandene,
Je te divertirai,
O ricandé.

SCENE XIV.

SANGARIDE, CIBELE, ATIS, MELISSE.

SANGARIDE *aux genoux de Cibele.*

GRande Déesse, je viens implorer votre secours.

ATIS *l'interrompant.*

Je vais lui parler en votre faveur, rassurez-vous.

SANGARIDE.

Tous deux unis des plus beaux nœuds......

ATIS *l'interrompant toûjours.*

Voici en deux mots de quoi il s'agit : Elle ne peut souffrir l'époux qu'on lui destine. Je joins ma priere à la sienne pour demander votre protection.

CIBELE *à Sangaride.*

Consolez-vous mon enfant, puisqu'Atis prend part à ce qui vous regarde, j'empêcherai ce mariage que vous craignez tant ; de plus je me charge d'appaiser la colere de votre pere.

ATIS.

Ah ! c'en est trop......

CIBELE *caressant Atis.*

Air 22. *Mon mari est à la taverne.*

Non, non, il n'est pas necessaire
Que vous cachiez votre bonheur.
Je ne veux point faire un mistere
D'un amour qui vous fait honneur,
Et je ne crains point d'en trop dire
Tal la leri, tal la leri, tal la la lire.

(à Sangaride)

Allez, Atis lui-même vous tirera de peine.

(à Atis.)

Et vous, ne partez pas, ſans que je vous donne ma procuration pour agir comme moi-même.

SCENE XV.

CIBELE, MELISSE.

CIBELE.

Air 169. *Les Fanatiques que je crains*;

QUe de reſpects, quelle froideur,
Pour un amour ſi tendre !
Je l'aime avec trop d'ardeur,
Je ne puis m'en défendre.
Inſenſible à ſon bonheur
Il ne ſçait pas le comprendre.

C'eſt à cauſe de cela que j'ai fait des avances...... ſon indifference me donne des ſoupçons, que de certaines conjectures confirment.

Air 177. *Compere & commere sont faits pour s'aimer.*

Avec trop d'ardeur ... hou, hou,
Il sert sa cousine ;
Peut-être son cœur .... hou, hou,
L'aime à la sourdine.
Cousin & cousine
Sont faits pour s'aimer,
Et pour ......

Va dire à Zephir qu'il exécute tout ce qu'Atis lui ordonnera.

SCENE XVI.

CIBELE *seule.*

Air 168. *Je suis fils d'Ulisse moi.*

JE veux guetter l'amant & la maîtresse ;
Afin de m'éclaircir ,
A pénetrer le but de leur tendresse
Je prétens réüssir.
Je suis au fait d'une intrigue amoureuse ,
Je suis connoisseuse
Moi,
Je suis connoisseuse.

Elle s'en va.

Le Theâtre change & repréſente le Palais du Fleuve Sangar.

SCENE XVII.

SANGARIDE, DORIS, IDAS.

SANGARIDE.

JE ſuis au deſeſpoir.

DORIS.

Qu'avez-vous ?

SANGARIDE.

J'étouffe, je ne puis parler.

IDAS.

Expliquez-vous ; l'on adoucit ſes maux en les racontant.

SANGARIDE.

Air 138. *Deſſus le Pont de Nantes.*

Helas ! j'aime un perfide
Qui trahit mon amour.
Il quitte Sangaride
Pour Cibele en ce jour.

J'ai voulu déclarer notre amour à

Cybele, mais l'ingrat m'a toujours coupé la parole. Peut-on faire un plus grand dépit à une fille ?

DORIS.

Je ne l'aurois jamais ſoupçonné d'être infidele.

SANGARIDE.

Je n'en ſuis que trop convaincuë; pour me vanger j'épouſerai le Roy.

IDAS.

La vengeance retomberoit ſur vous : n'en croyez pas votre dépit.

SANGARIDE.

Malgré ma colere, je ne puis oublier mon volage.

DORIS.

Le Roy vient à nous.

SCENE.

SCENE XVIII.

CELOENUS, SANGARIDE.

CELOENUS *à part.*

VOici ma prétenduë, il faut débuter galamment avec elle.

Air 72. *Le bon branle.*

Pour la noce dans ce sejour
Déja tout est en branle,
Nous aurons bientôt notre tour;
De mon ame le Dieu d'Amour
Met les ressorts en branle,
L'Himen nous unit en ce jour,
Et c'est là le bon branle.

à part.

Elle ne répond rien ... parlons sur un autre ton.

à Sangaride.

Les termes me manquent pour exprimer l'excès de ma joye: c'est donc aujourd'hui que tant d'amour doit être récompensé.

SANGARIDE.

Mon Pere le veut, j'obéirai.

CELOENUS.

Je ne veux vous obtenir que de vous-même.

SANGARIDE.

Contentez-vous de mon obéissance, & n'entrons pas dans un détail embarassant.

CELOENUS.

Air 148. *Vous ne m'aimez pas, Dame Françoise.*

Vous ne m'aimez pas *bis.* belle Princesse.

SANGARIDE.

Pardonnez, pardonnez, pardonnez-moi.

CELOENUS.

Dans le moment que je vous apperçoi,
Tout, tout, tout flate ma tendresse.
* Atis, apprens le bonheur de ton Roi,
Je vais de la Princesse
Recevoir la foi.

Vos parens devroient déja être ici, mon impatience ne me permet pas de les attendre plus longtems, je vais au-devant d'eux.

* Atis arrive.

SCENE XIX.

ATIS, SANGARIDE.

ATIS.

SOn cœur nâge dans la joye, il ignore encore notre intelligence ; en verité, je ne puis m'empêcher de le plaindre.

SANGARIDE.

Soyez moins pitoyable, il aura ce qu'il ſouhaite.

ATIS.

Comment diable..... D'où vient ce changement ?

SANGARIDE.

C'eſt vous qui m'en donnez l'exemple.

ATIS.

Air 6. *Tout cela m'eſt indifferent.*

Beauté trop cruelle, c'eſt vous,

SANGARIDE.

Amant infidele, c'eſt vous.

ATIS.

Ah! c'eſt vous, beauté trop cruelle.

SANGARIDE.

Amant infidele, c'eſt vous.

ATIS.

Ah! c'eſt vous, beauté trop cruelle.

SANGARIDE.

Amant infidele, c'eſt vous.

ATIS.

Ce n'eſt pas moi, c'eſt vous.

SANGARIDE.

C'eſt vous, ce n'eſt pas moi.

ATIS.

C'eſt vous.

SANGARIDE.

C'eſt vous, c'eſt vous, qui m'abandonnez pour Cibele.

ATIS.

Air 135. *Et mon cœur n'eſt point partagé.*

Quoiqu'elle brule pour moi
D'une clandeſtine flâme,
Je vous conſerve ma foi,
Elle n'ébranle point mon ame.
Vos ſoupçons m'ont outragé,

Car mon cœur n'eſt point partagé.

SANGARIDE.

Eſt-il bien vrai ?

ATIS.

Je vous en aſſure.

SANGARIDE.

Je ſuis encore aſſez bonne pour vous croire.

Air 205. *Fi d'un Amant s'il n'eſt que Poëte.*

Dans un dépit
On proteſte, on jure
D'oublier un parjure ;
La bouche le dit,
Mais le cœur la dément ;
On pardonne aiſément,
Il faut ſe rendre
Dès qu'on voit l'amant ;
Un regard tendre
Nous fait facilement
Oublier le ſerment.

Que je ſerois malheureuſe, ſi vous me trompiez.

ATIS *lui baiſant la main.*

Vous pouvez compter ſur une fideli-

té à toute épreuve ; mais pour nous raccommoder dans les regles il faut un ferment.

SANGARIDE.

Air 239. *Ah! Nicolas, ſois moi fidele.*

Ah ! cher amant ſois-moi fidele.

ATIS.

Non , je ne changerai jamais.

SANGARIDE.

De mon coté je te promets
D'être toûjours ta tourterelle.

ATIS.

En faveur d'un projet ſi beau
Je jure d'être ton moineau.

J'apperçois votre Pere, je vais profiter du pouvoir que Cibele m'a donné ; ſurtout que rien ne vous épouvante.

SCENE XX.

Le FLEUVE SANGAR *& sa Suite*, CELOENUS *& sa suite*, SANGARIDE.

On joüe une marche.

Le FLEUVE SANGAR.

Air 14. *Des Pendus.*

OR écoutez petits & grands,
Mes bons amis, mes chers parens,
Pour époux je donne à ma fille
Un garçon de bonne famille.
Dites d'une commune voix
Si vous m'approuvez dans ce choix?

CHOEUR.

Oüi, tous d'une commune voix
Nous vous approuvons dans ce choix.

Un FLEUVE.

Air 192. *Cotillon de Thalie.*

Dansons le nouveau cotillon,

Trémouſſons-nous Fleuves, trémouſſons-nous donc.

Que les Nayades
Par caſcades,
Avec les ruiſſeaux
Dans les rozeaux,
Mêlent leurs eaux.

Danſons le nouveau cotillon, &c.

CHOEUR.

Danſons le nouveau cotillon,
Trémouſſons-nous Fleuves, trémouſſons-nous donc.

Les Fleuves, Rivieres, Fontaines, & Ruiſſeaux danſent enſemble.

VAUDEVILLE.

Premier Couplet. Air 114.

Damon prouve ſa tendreſſe
Par un bruſque emportement;
Tircis a plus de fineſſe,
Il débute galamment,
Il fait ſi bien qu'on l'écoute,
On lui permet d'approcher;
L'eau qui tombe goute à goute
Perce le plus dur rocher.

Second Couplet.

D'un ruiſſeau du voiſinage

J'ai ſçu troubler le repos ;
Un Fleuve prudent & ſage
A pour moi groſſi ſes flots :
Tous deux m'aiment, j'en profite ;
Tous les jours plaiſirs nouveaux.
Dès long-tems je ſuis inſtruite
A nâger entre deux eaux.

Troiſiéme Couplet.

Souvent d'une foible ſource
L'amour naît comme un torrent ;
Il eſt rapide en ſa courſe,
Son progrés eſt étonnant ;
Mais à la fin de ſa route
Ses flots ſont plus retenus,
Ses eaux tombent goute à goute ;
On ne le reconnoit plus.

Quatriéme Couplet.

Autrefois d'un air rigide
Je rebutois mon amant,
Par la ſuite moins timide
Je le vis tranquillement :
De mon cœur il ſçait la route
Ses feux ont ſçu me toucher ;
L'eau qui tombe goute à goute
Perce le plus dur rocher.

Cinquiéme Couplet.

Si vous cherchez un cœur tendre
Qui réponde à vos ſoupirs,
Nimphes, gardez-vous d'attendre
D'un époux de vrais plaiſirs.
Un amant toujours fidele
Seroit bien mieux votre fait.
L'amant vient quand on l'appelle;
Le mari quand il lui plaît.

SCENE XXI.

ATIS, *& les Acteurs de la Scene precedente.*

ATIS.

ALte-là, s'il vous plaît; je viens former oppoſition à ce mariage de la part de Cybele. (*à Celænus.*) J'en ſuis fâché mon ami, mais j'appartiens à la Déeſſe, elle a parlé, je ne puis qu'obéir.

LE FLEUVE *à ſes Confreres.*

Nous n'avons qu'à lever l'oppoſition ſans autre forme de procès, & paſſer outre.

ATIS.

Air 137. *Mon papa, pendant la nuit.*

Apprenez audacieux
Qu'il n'eſt rien qui n'obéïſſe,
Lorſque la Reine des Dieux
Veut qu'un ordre s'accompliſſe.
Enlevez, enlevez, enlevez-nous
Zephire, ſoyez-nous propice,
Enlevez, enlevez, enlevez-nous
Pour éviter leur courroux.

Atis & Sangaride ſont enlevez par des Cervolans.

LE CHOEUR.

Quelle injuſtice !

Le Theâtre change, & repreſente un Jardin.

SCENE XXII.

CELOENUS *seul.*

Air 26. *Joconde*

JE touchois au moment heureux
Qui flatoit ma tendresse,
L'amour alloit combler mes vœux,
On m'ôte ma maitresse.
Atis, par ce trait inhumain
Vient de me percer l'ame;
Que n'attendoit-il à demain
Elle eût été ma femme.

SCENE XXIII.

CIBELE, CELOENUS.

CELOENUS.

C'Est donc à vous que je suis redevable de la perte de ma Maîtresse ? Vous auriez mieux fait de rester où vous

étiez, que de venir en ces lieux causer tout mon malheur.

CIBELE.

Là là tout doux, vous n'étiez pas si heureux que vous le pensiez, & pour me justifier il me suffit de vous dire que vous n'étiez point aimé.

CELOENUS.

Que dites-vous?

CIBELE.

Qu'Atis est votre rival.

CELOENUS.

Est-il possible?

CIBELE.

J'en parle sçavamment, je viens d'être témoin de la chose, écoutez.

Air 189. *Un Abbé dans un coin, sans témoin.*

J'étois seule en un coin,
Et de loin
J'observois avec soin
L'amant & la maitresse
A l'ombre d'un buisson;
Ils soupiroient sans cesse
Tous deux à l'unisson.

Air 29. *Je ne ſuis né ni Roy ni Prince.*

Ils bruloient d'une même flame,
Tous deux ſembloient n'avoir qu'une ame,
Et dans ces précieux momens
Ils n'ont pu garder le ſilence;
Enfin, j'ai vu ces deux amans......
Ah! j'en fremis lorſque j'y penſe.

CELOENUS.

Les traîtres me vouloient faire jouer un joli rôle.

CIBELE.

Il faut nous en vanger, les voici qui viennent à nous.

SCENE XXIV.

SANGARIDE, ATIS, CIBELE, CELOENUS.

CIBELE.

Air 162. *Vous en venez.*

DIroit-on à cet air honnête
Qu'ils reviennent d'un tête à tête ;

ATIS & SANGARIDE.

Pouvons-nous être ſoupçonnez ?

CIBELE & CELOENUS.

Vous en venez, vous en venez,
Nous ſçavons bien que vous en venez ;
Que vous en venez.

CELOENUS.

Attendez tout de notre reſſentiment.

CIBELE.

Air 244. *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

Craignez un funeſte trépas,

SANGARIDE.

Quoi ! pour avoir eu des appas,
Meritai-je un tel ſort ?

ATIS.

Helas !
Ma douleur eſt extrême.

SANGARIDE & ATIS.

Ah ! ſi vous ne m'épargnez pas,
Conſervez ce que j'aime.

CIBELE.

Ingrats, vous nous bravez encore.

Air 5. *Des Trembleurs.*

Tremblez, ma jalouſe rage
Vous prepare un beau tapage ;
Pour tous deux je n'enviſage
Que d'éternelles horreurs.
* Alecton ſers ma vengeance,
Viens en toute diligence,
C'eſt ce pendart qui m'offenſe,
Je le livre à tes fureurs.

ATIS *en fureur.*

Air 51. *Marie Saliſſon eſt en colere*

O Ciel ! quelle vapeur m'environne ?
Ho ! ho ! tourlouribo.

* Alecton ſort des Enfers, & tourne autour Atis en l'ébloüiſſant de ſon flambeau, & s'enfuit.

Je

Je fremis & je friſſonne
Ho ! ho ! tourlouribo.
Quelque Diable me talonne ;
Oh ! oh ! oh ! tourlouribo.

Air 6. *Tout cela m'eſt indifferent.*

Quels abîmes ſe ſont ouverts !
Je vois juſqu'au fond des enfers ?

Air 192. *Danſons le nouveau Cotillon.*

L'on punit dans ces lieux ſecrets,
Et les inconſtans & les indiſcrets.

Air 172. *Les petits Rats.*

Ah ! j'apperçois un Greffier qu'on écorche,
Je vois boüillir l'ame d'un Procureur ;
Ses trois Clercs tiennent chacun une torche
Afin d'entretenir mieux la chaleur.

Air 207. *L'hôteſſe de ceans.*

Pour arriver vîte ſur les ſombres bords,
Combien de Medecins donnent de paſſeports.

Air 4. *Voici les Dragons qui viennent.*

On met en capilotade
Tous les uſuriers ;
Ce ragout doit être fade,
On fait une marinade
Des Huiſſiers. *bis.*

SANGARIDE.

Air 179. *On dit que vous aimez les fleurs.*

Cher Atis vous avez des Rats
Tout plein votre cervelle.

ATIS, *parlant à Cibele qu'il prend pour Sangaride.*

Air 36. *Belle brune, belle brune.*

Sangaride, Sangaride,
Ce monſtre en veut à vos jours;
Fuyez, * Cibele le guide,
Sangaride, Sangaride.

SANGARIDE *à Atis.*

Air 32. *Des fraiſes.*

Reconnoiſſez votre erreur.

ATIS *regardant Sangaride qu'il méconnoit.*

Ah! l'effroyable béte!

CELOENUS *à Sangaride.*

Fuyez, craignez ſa fureur.

Sangaride fuit.

ATIS *courant après*

Je lui veux percer le cœur.

* Montrant Sangaride.

CELOENUS *le suit.*

Arrête, arrête, arrête.

Sangaride fait un cri dans la coulisse.

LE CHOEUR *dans la coulisse.*

Fin de l'Air 35. *Le sçavant Diogenes.*

Atis, Atis, lui-même
Fait perir ce qu'il aime.

CELOENUS *revient.*

Madame, c'en est fait.

CIBELE.

Atis ne pouvoit me faire un sacrifice plus agréable; goûtons ensemble le plaisir de la vengeance. Je n'ai plus de rivale.

CELOENUS.

Je ne suis que trop vangé. Je n'ai plus de maîtresse.

ATIS *revient.*

J'ai abattu le monstre, Sangaride n'a plus rien à craindre.

CIBELE.

Air 259. *Recit de l'Opera*, Acte 5. scene 4.
Acheve ma vengeance, Atis, connois ton crime,
Et reprend ta raison, pour sentir ton malheur.

ATIS.

Je me retrouve dans mon état naturel.... Mais....

Il regarde de tous côtez.

Air 130. *N'avez-vous pas vû passer Marguerite ma mie.*

L'avez-vous vû passer *bis:*
Sangaride ma mie
Olire, olire,
Sangaride ma mie?
O lironfa.

CIBELE.

Regarde derriere toi.

ATIS, *regardant dans la Coulisse.*

Air 226. *Et lon lan la ma bouteille s'en va.*

Et lon lan la, Sangaride, Sangaride,
Et lon lan la Sangaride s'en va.

CIBELE.

Elle périt par tes coups.

LE CHOEUR *dans la Coulisse.*

Fin de l'air 35. *Le sçavant Diogenes.*

Atis, Atis lui-même
Fait perir ce qu'il aime.

CIBELE *à Atis.*

Tu n'en ſçaurois douter.

ATIS *pleurant.*

Air 134. *Voilà mon ami Pierre.*

Voilà dans l'autre monde
L'objet de mes amours,
Ma douleur eſt profonde,

CIBELE.

Il faut qu'elle ait ſon cours.

ATIS.

Hélas! je l'ai tué, j'ai eu grand tort,
Je l'aimerai toujours quoiqu'il ſoit mort.

Menaçant Cibele.

Et c'eſt vous qui êtes cauſe de cela? mais tout-à-l'heure vous allez voir, attendez, tout-à-l'heure, tout-à-l'heure.

Atis s'en va.

CIBELE.

Air 105. *Les Filles de Montpellier.*

Je crains que cet étourdi
N'aille accompagner la belle,
Je vais courir après lui . . . . . .
Mais il vient, quelle nouvelle?

ATIS *ſoutenu par Idas, revient.*

Haye, haye, haye,

Haye, haye, haye Cibele,
Cibele haye, haye, haye.

Air 33. *Fon, flon, larira dondaine.*

Je meurs, l'amour me guide
Dans la nuit du trépas ;
Je verrai Sangaride,
Et vous n'y ſerez pas.
Flon, flon, larira dondaine
Flon, flon, larira dondon.

CIBELE.

Il expire ! cet endroit devient trop ſerieux, il faut que je l'égaye.

Air 196. *Dernier Vaudeville du Cahos.*

A mon cœur l'amour propoſe
D'en faire un arbre parfait,
Het, het, het, het, het.
Que cette métamorphoſe
* Faſſe promptement effet,
Het, het, het, het, het.
C'eſt ainſi que je termine,
Cher amant prenez racine
Dans mon joli joliet,
Cher amant prenez racine
Dans mon joli jardinet.

* Atis ſe change en arbre.

ATIS *en arbre.*

Air 184. *Vaudeville de l'Italienne Françoise.*

Malgré la rigueur des hivers
Mes rameaux feront toujours verds ;
Que de plaisirs je me propose !
Combien d'amans
S'estimeroient contens
De ma metamorphose !

CIBELE.

Air 59. *Helas! s'il n'étoit pas mort.*

Prenez part à mon malheur,
Jardiniers & Jardinieres,
Témoignez votre douleur
Par quelque danse legere.

Les Jardiniers & Jardinieres viennent planter une allée d'arbres dont Atis termine la perspective, & forment leurs danses entre ces arbres.

VAUDEVILLE.

Premier Couplet. Air 142.

Loin que le travail m'épouvante ;

J'arroſe, je bêche, je plante;
Depuis le matin juſqu'au ſoir.
Je puis me vanter d'être habile.
Quelqu'ingrat que ſoit le terroir
Je vous le rends bientôt fertile.

Second Couplet.

Mon époux aime la fleurette;
Mais je n'en ſuis point ſatisfaite;
Il neglige notre jardin,
Et je ſçai que le bon apôtre
Se leve exprès de bon matin
Pour cultiver celui d'un autre.

Troiſiéme Couplet.

L'étourdi riſque ſa fortune
Pour conduire une jeune brune
Juſqu'au jardin du Dieu d'Amour.
Souvent même on y voit le ſage,
S'il n'en fait pas ſon vrai ſejour
C'eſt un gîte pour ſon paſſage.

Quatriéme Couplet.

L'autre jour dans une retraite
J'apperçus Colin & Liſette:
Tous deux ſoupiroient tour à tour.
J'approche doucement, j'écoute;
Rien n'eſt ſi charmant que l'amour;
Je n'en ſçai rien, mais je m'en doute.

Cinquiéme

Cinquiéme couplet.

ATIS *au Parterre.*

Tel qui pleure à la Tragedie,
Rit enſuite à la Parodie :
Chacune produit ſon effet.
Que votre goût ſe détermine ;
Si le Parterre eſt ſatisfait
Puiſſe-t'il prendre ici racine.

La piece finit par un Branle general ſur l'air de ce dernier Vaudeville.

FIN.

LE CHEVALIER ERRANT,

Parodie de l'Oedipe de Monſieur de la MOTTE.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, le 22. Janvier 1726.

ACTEURS.

Le Baron ALCIPE, Seigneur de Paroiſſe.

Madame COCASSE.

JEANNOT PAULICHE	Fils d'Alcipe & de Madame Cocaſſe.

RATICHON, Barbier de Village.

DIMAS, Domeſtique d'Alcipe.

CLAUDINE, vieille Servante de Madame Cocaſſe.

La Scene eſt dans le Château d'Alcipe.

LE CHEVALIER ERRANT.

SCENE PREMIERE.

ALCIPE, DIMAS.

DIMAS.

Quel ordre ! Monſeigneur, je n'y puis conſentir.

ALCIPE.

Encor un coup, faquin, vous plait-il de partir ?

DIMAS.

Mais pourquoi vous preſſer de ſortir de la vie ?

Qui peut vous inſpirer une ſi folle envie ?

ALCIPE.

J'ai fait un ſonge affreux. J'ai révé cette nuit
Qu'un Diable étoit venu me trouver dans mon lit ;
Par ſa figure horrible il a glacé mon ame...

DIMAS.

Un Diable ! bon, c'étoit peut-être votre femme,
Qui s'étant hier au ſoir couchée un peu trop tard....

ALCIPE.

Non, à cette avanture elle n'a point de part,
Puiſque de ce lutin la voix s'eſt fait entendre.
Alcipe, m'a-t'il dit, tu ne peux t'en défendre,
Il faut que ton ſang coule, ou la contagion
Toûjours ſur les troupeaux répandra ſon poiſon.
Quant au malheur public je puis mettre des bornes,
Laiſſerai-je perir tant de bêtes à cornes ?
Non, je veux les ſauver.

DIMAS.

Et Monſeigneur, tout doux,
Conſervez ſeulement celles qui ſont à vous.

ALCIPE.

Non, l'état où je vois ce malheureux Village
A lui donner ſecours, m'intereſſe & m'engage.
Je vois la Clavelée infecter nos troupeaux,
Vivrai-je quand ma mort peut terminer leurs maux?

DIMAS.

D'un Chevalier Errant eſt-ce là le langage ?
Un ſonge vous doit-il abatre le courage ?
N'êtes-vous pas toûjours ce fameux Chevalier
Vainqueur de ce terrible & cruel Sanglier ? ....

ALCIPE.

Que vas-tu rapeller, ſur ce qui m'intereſſe ?
Cours plûtôt conſulter cette Devinereſſe
Qu'on vient de toutes parts interroger ici.
Raconte-lui mon ſonge, & reviens éclairci:
Sçache de quelle mort il faut que je periſſe,
Et ſi j'ai le pouvoir de choiſir mon ſuplice.

SCENE II.

ALCIPE, Me. COCASSE, DIMAS, CLAUDINE.

Me COCASSE.

MOn mari, qu'eſt ceci ? quel important chagrin
Vous a fait aujourd'hui vous lever ſi matin ?

DIMAS.

Madame, il veut mourir.

ALCIPE.

Tu n'es pas parti, traître?
Quand j'obéïs au sort, obéïs à ton Maître.

DIMAS.

Je ne partirois pas, dussiez vous m'en punir,
Si Madame n'avoit dequoi vous retenir.

SCENE III.

ALCIPE, Me. COCASSE, CLAUDINE.

Me. COCASSE.

PEut-on sçavoir, Monsieur, quelle bizarrerie
De vous donner la mort vous inspire l'envie?

ALCIPE.

Ma femme, vous voyez depuis un tems quels maux
Détruisant le bétail ruïnent tous nos Vassaux.
Sur un songe je crois mon trépas nécessaire
Pour apaiser du Ciel aujourd'hui la colere.

Me. COCASSE.

Quoi, c'est l'effet d'un songe? Ah! consultez-vous bien,

Quel mal avez-vous fait ?

ALCIPE.

Ma foi je n'en ſçai rien,
Si ce n'eſt que le ſort que ma fortune offenſe
Se laſſe de me voir vivre dans l'opulence ;
Car moi-même, qui n'ai que manans pour ayeux,
J'ai honte de me voir le Seigneur de ces lieux.

Me. COCASSE.

Quoi, vous qu'on vit venir en ſi noble équipage?

ALCIPE.

Je ſuis fils, entre nous, d'un Barbier de Village,
Normand, mais honnête homme, à la fois Medecin,
Maréchal & Barbier ; Apoticaire enfin.
Il ſe mêloit de tout, & ſans grande ſcience,
Le hazard ſecondant un peu d'experience,
Il gueriſſoit autant & plus de Païſans,
Que tous nos grands Docteurs ne font de Courtiſans.
Il prit grand ſoin de moi dans mes jeunes années
Et voulant m'aſſurer d'heureuſes deſtinées,
Il forma dans ſon cœur l'ambitieux deſſein
De m'élever un jour au rang de Medecin.
Dans la langue Latine on prit ſoin de m'inſtruire ;
Dans tous ſes vieux Bouquins mon pere me fit lire;
Le bon homme en avoit de toutes les façons,
Quantité de mauvais & quelque peu de bons.
Je les liſois ſouvent ; mais ceux de Medecine

Ne flatoient point assez mon humeur libertine.
Je m'attachois à ceux des Chevaliers Errans,
J'admirois leur valeur, leurs exploits differens;
Tant qu'enfin il me prit l'extravagante envie
D'embrasser le métier de la Chevalerie.
Monté sur un Bidet, une lance à la main,
Du logis Paternel je sortis un matin.
Je n'eus pas fait cent pas, qu'un vieux Berger me crie :
Téméraire, où vas-tu? retourne en Normandie,
Le crime & le malheur vont te pousser à bout,
Tu les portes en croupe, ils te suivront partout.
Je ne l'écoutai pas, & de dangers avide,
Je poussai mon Cheval alors à toute bride,
Je me fis un plaisir de morguer le malheur,
Et le crime parut impossible à mon cœur.

Me. COCASSE.

Mais vous étiez donc fou?

ALCIPE.

Vous le pouvez bien croire;
Mais laissez-moi de grace achever mon histoire.
Imitant Dom Quichote en ses faits publiés,
Je cherchai les brigans qu'il avoit oubliés;
Mais second Chevalier de la triste figure,
Je ne rencontrai pas une heureuse avanture:
Au contraire, je n'eus dans mes divers travaux,
Que les coups de bâtons oubliés par son dos.

Me. COCASSE.

Vous les meritiez bien.

ALCIPE.

Accablé de misere,
Mourant de faim, de soif, ne sçachant plus que faire,
Je vendis mon Cheval, & grace à mon latin,
De Chevalier Errant je devins Medecin :
O métier trop heureux ! J'y trouvai ma ressource.
Les malades bien-tôt vinrent remplir ma bourse,
Avec quelque routine & des termes de l'Art,
J'en tuai, j'en gueri comme il plût au hazard.
Enfin au bout d'un tems me voyant à mon aise,
Je repris le Cheval, & puis après la Chaise;
Mais ce n'étoit pas là de quoi me contenter,
Et mon ambition sçut plus loin me porter.
On m'aprit dans ce tems qu'une fort riche Dame
Avoit fait publier qu'elle seroit la femme
De quiconque pouroit être victorieux
D'un cruel animal qui désoloit ces lieux.
Sur ce bruit je sentis renaitre mon courage,
De Chevalier Errant je repris l'équipage,
Armé de pied en cape ainsi qu'un Amadis
J'arrivai dans ces lieux, je vis & je vainquis
Je devins votre Epoux : vous sçavez tout le reste ;
Epargnez-moi de grace un récit trop funeste.

Me Cocasse.

Funeste ! comment donc ? n'avez vous pas deux
fils ?
Aimables s'il en fut, gracieux, & gentils.
Du College où tous deux ils sont Pensionnaires,
Ils viennent d'arriver ; & ne s'attendent gueres
D'aprendre en arrivant que vous voulez mourir.
Allez, Claudine, allez, qu'on les fasse venir.

SCENE IV.

ALCIPE, Me. COCASSE.

Me. Cocasse.

Ils feront plus que moi sur le cœur de leur Pere,
Où je ne puis plus rien.

Alcipe.

Ah, Madame ! aucontraire,
Et quoi que vous aïez soixante & quelques ans,
Je vous regarde encor comme à votre Printems ;
Ma flâme aux yeux de tous paroît même bizarre :
Après quinze ans d'hymen la chose est, dit-on,
rare,
Qu'un époux puisse aimer un objet suranné,

Et qu'il en faſſe encor l'amant paſſionné.

Me. COCASSE.

Cependant vous voulez, malgré tant de tendreſſe,
Me quitter, me laiſſer en proye à ma triſteſſe?
Non, vous ne mourrez point, vous n'êtes plus à vous
Si tôt que vous avez le nom de mon époux:
Je fais dès ce moment Arrêt ſur votre vie,
Et ne ſouffrirai point qu'elle me ſoit ravie.
Après vous avoir fait votre fortune, helas!
Vous prétendez mourir pour ſortir d'embaras;
Laiſſant vos fils ſans pere, & votre veuve en friche;
Approchez-vous, Jeannot, aprochez-vous Pauliche,
Venez mes chers enfans embraſſer les genoux
D'un Pere que la mort va ſéparer de nous.

SCENE V.

ALCIPE, Me. COCASSE, JEANNOT, PAULICHE, CLAUDINE.

JEANNOT.

MOn Pere va mourir ! que dites vous, Madame ?
Ah ! de quelle douleur affligez-vous mon ame ?

PAULICHE.

Helas dans ce moment tous mes ſens ſont tranſis.
Mon pere, ignorez-vous que nous ſommes vos fils ?

ALCIPE.

Je le veux croire ainſi, mais il faut que je meure,
Et je n'ai pas à vivre encore demie-heure.

JEANNOT.

Avant que de mourir, Ah ! du moins laiſſez-nous
Pour la derniere fois embraſſer vos genoux.

Me. COCASSE.

Cruel, contre leurs pleurs pouvez-vous vous défendre ?

ALCIPE.

J'avouerai comme vous que ce ſpectacle eſt tendre ;
Mais je n'y puis que faire, il faut remplir mon ſort,
Et vos pleurs ne ſçauroient m'arracher à la mort.
* Levez-vous, & ſçachez ma volonté derniere.
Je veux que vous ayez bien ſoin de votre Mere,
Que vous la ſoulagiés dans l'éxcés de ſes maux,
Et que vous vous aimiez comme de vrais gemeaux.
Je vous donne, mes fils, outre votre partage,
L'exemple de ma mort encor pour heritage.

Me. COCASSE.

Le beau legs que voilà ! ma foi, mes chers enfans,
Votre pere a perdu tout-à-fait le bon ſens.
Conſervez-vous pour eux, c'eſt moi qui vous en prie.

ALCIPE.

Je leur donne ma mort, donnés-leur votre vie.

Me. COCASSE.

De quelle expreſſion allez-vous vous ſervir ?
Que je donne ma vie ! Et n'eſt-ce pas mourir ?

ALCIPE.

Mon Dieu, je m'entens bien, quelle delicateſſe !

* A ſes enfans.

Mais ſçachons ce qu'a dit notre Devinereſſe.
Par mon ordre Dimas vient de la conſulter.

SCENE VI.

ALCIPE, Me. COCASSE, JEANNOT, PAULICHE, DIMAS, CLAUDINE.

ALCIPE.

EH bien, quelle nouvelle?

DIMAS.

Avant de m'écouter
Je voudrois vous prier, s'il vous plaît, d'une choſe:
C'eſt de faire ſortir ces Meſſieurs, & pour cauſe.

ALCIPE.

Comme votre preſence augmente mes ennuis;
Mes enfans, allez voir là-dedans ſi j'y ſuis.

SCENE

SCENE VII.

ALCIPE, Me. COCASSE, DIMAS, CLAUDINE.

ALCIPE.

EH bien, mon cher Dimas?

DIMAS.

Avant que je commence,
Vous pouvez tous les deux vous affliger d'avance.
Après avoir long-temps consulté tous ses Chats,
Notre Devineresse a fait tourner le sas;
Me conduisant ensuite au fond d'une Caverne,
Où ses yeux flamboyans nous servoient de lanterne,
Dans un rond qu'elle a fait, elle a soudain passé.
Elle a toussé, craché, son crin s'est herissé,
Elle a dit plusieurs mots où je n'entendois goute,
Et puis n'a plus parlé que pour me dire, écoute:

Une coupable main a fait perir jadis
Le vieux Seigneur de ce Village;
L'impunité du crime est cause du ravage
Qui desole tout ce païs:
Vos maux ne finiront jamais quoique l'on fasse,
Sans la mort d'un des fils de Madame Cocasse.

Me. COCASSE.

Comment, un de mes fils ! pourquoi donc s'il vous plait ?

DIMAS.

Je ne sçai : mais je dis la chose comme elle est.

ALCIPE.

Ah ! c'étoit donc ainsi qu'il te faloit entendre,
Maudit Lutin ? par là tu voulois me surprendre :
Je ne sçais que penser ni que dire. Rentrons,
Et voions, s'il se peut, ce que nous resoudrons.

SCENE VIII.

Me. COCASSE, CLAUDINE.

Me. COCASSE.

Comment, il faut encor qu'un de mes fils périsse ?
De la mort du premier tu fus jadis complice ;
Par mon ordre, c'est toi qui le fus exposer,
Sur ce qu'un vieux Rabin me vint prophetiser.
Cette prediction m'est encore présente,
Et j'en aurai toûjours la mémoire récente.

Le fils que tu vas mettre au jour,

Ayant tué son pere,
Epousera sa mere;
Si tu veux l'empêcher garde toi de l'Amour.
De l'amour maternel j'ai triomphé sans peine;
Mais un an de veuvage étoit de longue haleine.
Je n'ai pû m'empêcher d'aimer après ce tems,
Un Chevalier bien-fait qui n'avoit pas vingt-ans.
Si ce crime, du Ciel attire la colere,
Je le ferois encor si j'avois à le faire;
Car malgré tous les maux qu'on m'annonce en ce jour,
Mon repentir ne peut égaler mon amour.

SCENE IX.

Me. COCASSE, JEANNOT, CLAUDINE.

JEANNOT.

QU'ai-je entendu, Madame? on répand dans la place
Qu'aujourd'hui l'un des fils de Madame Cocasse
Doit par sa mort, du Ciel apaiser le couroux.
Cet honneur me regarde, & je viens m'offrir.

Me. COCASSE.

Vous ?

Quoi, Jeannot, ſur la foi d'une Devinereſſe,
Vous pourriés ? .... non mon fils, rien encore ne preſſe.

JEANNOT.

Quoi vous me refuſez le plaiſir de mourir ?

Me. COCASSE.

Et depuis quand, mon fils, eſt-ce donc un plaiſir?

JEANNOT.

Je ſuis bien aiſe, moi, de vivre dans l'hiſtoire,
Et vous ne devez pas m'en refuſer la gloire.

Me. COCASSE.

Mais attendez du moins.

JEANNOT.

Non, non, je ſuis tout prêt ;
Et je prétens mourir.

SCENE X.

Me. COCASSE, JEANNOT, PAULICHE, CLAUDINE.

PAULICHE.

ALte-là, s'il vous plaît.
Je vous trouve plaiſant d'aller ſur mes briſées.

Quand déja pour ma mort les choſes diſpo-
ſées......

JEANNOT.

Il vous appartient bien de mourir ; c'eſt à moi ;
Je ſuis fils de ma mere, & j'ignore pourquoi
Me voyant votre aîné.....

PAULICHE.

Doucement, je vous prie,
Vous le croyez ainſi, mais moi je vous le nie.

Me. COCASSE.

Ah ! nous y voici donc encor ſur nouveaux frais ;
Et vous recommencez votre ancien procès.

PAULICHE.

Avant que d'être nés, vous ſouvient-il, mon
frere ?

JEANNOT.

Ma foi, s'il m'en ſouvient, il ne m'en ſouvient
guere.

PAULICHE.

Avez-vous oublié que freres ennemis,
Déja le droit d'aîneſſe irritoit nos eſprits ?

JEANNOT.

Non : mais je me ſouviens du jour qui nous vit
naître.
Je naquis le premier pour être votre maître.

Je joüis avant vous de la clarté des Cieux,
Et je ſuis votre aîné d'une minute ou deux.

PAULICHE.

L'aîneſſe de gemeaux eſt encor indeciſe,
Et ſans vouloir uſer avec vous de ſurpriſe,
Pour reſoudre ce fait ſi ſouvent diſputé,
J'en crois les Avocats.

JEANNOT.

Et moi la Faculté.

Me. COCASSE.

O ! Ciel ! vit-on jamais de ſemblable folie ?
Se diſputer à qui perdra plûtôt la vie !

SCENE XI.

ALCIPE, Me. COCASSE, JEANNOT, PAULICHE, CLAUDINE.

Me. COCASSE.

GOutez, cruel, goutez un plaiſir aſſez doux ;
C'eſt de voir vos enfans tout auſſi ſots que vous
Tous les deux pour mourir ſe font tenir à quatre,
Si vous n'y mettez ordre ils ſont prêts à ſe battre.

ALCIPE.

Tout beau, mes chers enfans, ne vous preſſés
pas tant.
Ce qui fait qu'aujourd'hui l'on demande mon ſang,
C'eſt faute de trouver l'aſſaſſin de Cocaſſe,
Le malheureux Baron dont je remplis la place :
Il faut le découvrir. * Ce fut un Loup garou,
Si vous m'avez dit vrai, qui lui tordit le cou.

Me. COCASSE.

Iphicrate en pleurant me conta cette hiſtoire ;
Il étoit à la chaſſe avec lui.

ALCIPE.

Comment croire
Qu'un loup garou.... Cet homme eſt-il encor ici ?
Cet Iphicrate ?

Me. COCASSE.

Non, il demeure à Poiſſi.

ALCIPE.

Ecrivez une lettre, & qu'il vienne au plus vîte.

Me. COCASSE.

Depuis Dimanche au ſoir cette lettre eſt écrite,
Et j'attens ce vieillard au plus tard aujourd'hui.
Oh ! je ſuis prévoyante !

ALCIPE.

Il faut parler à lui.

* A Madame Cocaſſe.

SCENE XII.

ALCIPE, Me. COCASSE, JEANNOT, PAULICHE, DIMAS, CLAUDINE.

DIMAS.

D'Iphicrate, à la fin, nous avons des nouvelles;
Madame.

Me. COCASSE.

Ah! je respire! Eh bien, quelles sont-elles?
Que mande-t'il enfin?

DIMAS.

Qu'il est mort.

ALCIPE.

Bon, voilà
Pour se tirer d'affaire expirer *Sonica*.

DIMAS.

Je ne vous dis pas tout: il envoye en sa place
Un vieillard tout courbé sous l'âge qui le glace;
Il se soutient à peine, il marche à pas comptez;
Et vient vous découvrir de tristes veritez;
Mais à Madame seule il prétend les aprendre.

Me.

Me. COCASSE.

Dans mon Apartement je m'en vais donc l'atten-
dre.

ALCIPE.

Et moi je veux aller pour la troisiéme fois
De la Devineresse entendre encor la voix.

SCENE XIII.

JEANNOT, PAULICHE,

JEANNOT.

AH! que dans ce moment je meurs d'impatien-
ce
De sçavoir.....Mais voici le Vieillard qui s'avance.
Cette robe de chambre & ce bonnet de nuit,
Font juger qu'il ne fait que sortir de son lit.

SCENE XIV.

JEANNOT, PAULICHE, RATICHON.

RATICHON.

AH que ce beau Château renferme de merveilles !

Je n'en avois encor jamais vû de pareilles.

JEANNOT.

Bon-homme auprès de nous hâtés-vous d'aprocher.

RATICHON.

Excuſez-moi, Meſſieurs, j'ai trop peur de broncher,

Mes pantoufles m'ont fait cheoir vingt fois ſur la route.

PAULICHE.

Eh pourquoi les porter, bon-homme ?

RATICHON.

J'ai la goute,

Et quatre-vingt-deux ans accomplis, Dieu merci.

JEANNOT.

Peut-on ſçavoir de vous ce qui vous mene ici ?

RATICHON.

Un ſecret important.

PAULICHE.

Dites-le-nous de grace.

RATICHON.

Non je ne le dirai qu'à Madame Cocaſſe.

JEANNOT.

Comment ignorez-vous que nous ſommes ſes fils !

RATICHON.

Ah Meſſeigneurs, pardon ſi mes yeux éblouïs . . .
En vous méconnoiſſant faute de connoiſſance . . .
Mais de grace excuſez la ruſtique ignorance.
Je ne ſçais où j'en ſuis, & juſques à ce jour
C'eſt la premiere fois que je vois une Cour,
Car ce lieu me paroît une maiſon Royale,
Et je n'ai jamais vû, je crois, rien qui l'égale.
J'ai pourtant bien couru, mais inutilement,
Après un cher Enfant que j'aimois tendrement.
Il s'étoit de chez nous échappé ſans rien dire.
Helas ! lorſque j'y penſe, encore j'en ſoûpire.
Le cruel me plaignit le plaiſir douloureux,
La joyeuſe douleur de ſes derniers adieux.
Je l'ai cherché long-tems courant de Ville en Ville ;
Mais ma peine a toûjours été fort inutile.

Lorſque j'allois à Caën, il étoit à Rouën,
Quand j'allois à Rouën, on le diſoit à Caën.
De même que le chien quand il chaſſe de race,
Suit ſouvent ſans le voir le gibier à la trace;
De même je ſuivois cet Enfant dans les bois,
Seulement au fumet de ſes rares exploits;
Enfin tous mes travaux ayant vuidé ma bourſe,
Dans les champs de Poiſſy, j'ai terminé ma courſe.
Le bon-homme Iphicrate à qui je fis pitié,
De mes chagrins d'abord partagea la moitié;
J'en pris autant des ſiens; & buvant Chopinette,
Nous nous en conſolions ſouvent dans ſa retraite:
Mais dequoi vais-je là, Meſſeigneurs, vous parler?
Excuſez, les Vieillards aiment à babiller.

PAULICHE.

Cependant avec nous vous gardez le ſilence,
Sur un ſecret.........

RATICHON.

La peſte;.... il eſt de conſéquence!
Vous êtes des gaillards trop émerillonnés,
Vous me voulez ici tirer les vers du nez;
Il ne faut pas ainſi tout dire à la jeuneſſe;
Mon ſecret n'a d'ailleurs rien qui vous intereſſe,
A votre mere ſeule il faut le découvrir,
Ordonnez, s'il vous plaît qu'on la faſſe venir.

JEANNOT.

La voici.

SCENE XV.

Me. COCASSE, JEANNOT, PAULICHE, RATICHON.

Me. COCASSE.

MEs enfans, laiſſez-nous je vous prie.
Je dois de ſon ſecret être ſeule éclaircie.

SCENE XVI.

Me. COCASSE, RATICHON.

Me. COCASSE

HE bien, pauvre bon homme, à la fin vous voici.

RATICHON.

Oüi, grace au Ciel, Madame; arrivant de Poiſſy.

Me. COCASSE.

Iphicrate en mourant vous a fait confidence,
D'un ſecret, m'a-t'on dit, d'une grande importance
Sur la mort de deffunt Monſieur Cocaſſe ?

RATICHON.

Helas !
Iphicrate, Madame, eſt mort entre mes bras,
De ſes derniers adieux j'ai l'ame encor troublée.

Me. COCASSE.

Quel mal l'a fait mourir ? dites.

RATICHON.

La Clavelée.

Me. COCASSE.

Le mal de nos Moutons ? ....

RATICHON.

Quelque choſe aprochant.
Voulez-vous un récit patétique & touchant
Et de ſa fiévre chaude & de ſa reverie ?
Lors que de votre part ....

Me. COCASSE.

Non, au fait, je vous prie.

RATICHON.

Tout prêt donc de mourir, il s'eſt mis à pleurer.
On pleureroit à moins, il faut conſiderer ...

Me. COCASSE.

Point de digreſſions, allez au fait, de grace.

RATICHON.

Va trouver, m'a-t-il dit, la Baronne Cocaſſe,
Demande-lui pardon, & dis-lui de ma part,
Que j'avoüe en mourant que j'étois un pendart,
Un coquin, un fripon, quand j'eus l'effronterie
De l'abuſer un jour par une menterie.
Je lui dis qu'en chaſſant le long du grand chemin
Qui s'en va ſéparant Poiſſy de ſaint Germain,
Un ſoir un Loup garou, qui ſur ſa ſeule mine
Sembloit porter par tout ſa fureur aſſaſſine,
Avoit donné la mort au Baron ſon époux,
Ce fut un Medecin, & non un Loup garou.

Me. COCASSE.

Un Medecin! qu'entens-je! & de quelle maniere?

RATICHON.

D'Iphicrate à ces mots la mort clos la paupiere,
Il ceſſe de parler, & je lui crie en vain,
Ami, m'entendez-vous? ſerrez-moi bien la main.
Où votre argent eſt-il caché? ... point de nouvelle,
Ses yeux avoient déja retourné la prunelle.

Me. COCASSE.

Quel trouble me ſaiſit? bon-homme, laiſſez-nous,

Et dans notre Cuiſine allez boire deux coups.

RATICHON.

Plûtôt quatre, Madame.

Me. COCASSE.

Et revenez enſuite.

RATICHON.

Je n'y manquerai pas.

SCENE XVII.

Me. COCASSE *ſeule.*

ENfin je ſuis inſtruite
Aſſez pour découvrir l'aſſaſſin du Baron,
Il a beau ſe cacher, nous en aurons raiſon.
Mais voici mon Epoux.

SCENE XVIII.

ALCIPE, Me. COCASSE.

ALCIPE.

EH bien ! enfin, ma chere,
Avez-vous du Vieillard tiré quelque lumiere ?

Me. COCASSE.

Oüi : devinez qui fut du Baron l'aſſaſſin ?

ALCIPE.

Un Voleur ? un Brigand ? un traitre ?

Me. COCASSE.

Un Medecin.

ALCIPE *criant fort.*

Qu'entens-je ? un Medecin !

Me. COCASSE.

D'où vient ce cri bizare ?
Eſt-ce une choſe donc ſi nouvelle & ſi rare ?
Qu'un Medecin ait pû tuer....

ALCIPE.

Non : cependant
Je r'appelle en moi-même un certain accident...
J'ai jadis exercé l'Art de la Medecine,
Je vous l'ai déja dit, & par là j'imagine....
Dans quel tems, s'il vous plaît, eſt mort votre Baron ?

Me. COCASSE.

Un an auparavant notre hymen, environ.....
Mais quoi, vous paliſſez.....

ALCIPE.

Dites-moi, je vous prie,
En quel lieu le défunt a-t'il perdu la vie ?

Me. COCASSE.

Ce fut auprès d'un Bois le long du grand chemin,
Qui sépare, dit-on, Poissy de saint Germain.
Vous palissez encor?

ALCIPE.

J'en ai raison, Madame
Vos discours ont jetté quelque trouble en mon ame.
Je tremble du raport, & des tems, & des lieux,
Et de me repentir, d'être trop curieux;
Mais le vin est tiré, Madame il le faut boire.
Permettez qu'à mon tour je vous fasse l'Histoire,
D'un étrange accident qui jadis m'arriva,
Justement dans l'endroit que vous me nommez là.
Je venois de Poissy visiter un malade,
Lors qu'entrant dans le Bois près d'une palissade,
Je trouve un gentillâtre au milieu d'un fossé,
Par son Cheval retif à terre renversé;
Attaqué qu'il étoit d'une étrange Colique,
Je lui fis avaler une once d'Emétique.

Me COCASSE.

Une once d'Emetique!

ALCIPE.

Il sent dans ces instans
Un feu dans l'estomac tout des plus violens.

Que vous dirai-je enfin, ſa Colique ſe paſſe,
Il en guerit ſur l'heure, & ſur l'heure il trépaſſe.
Son Valet vient à moi me traitant d'ignorant,
Mais je ſçûs l'apaiſer lui donnant quelqu'argent,
Et dans le même tems, le prier de ſe taire,
Pour ne me perdre pas dans l'eſprit du vulgaire.

Me. COCASSE.

Ah ! ce Valet, ſans doute, étoit ce vieux coquin,
Ce pendart, ce menteur, cet Iphicrate enfin,
Qui de retour me fit un conte ridicule.

ALCIPE.

Pour que vous n'ayez plus là-deſſus de ſcrupule,
Du Maître vous faut-il peindre ici le minois ?
Sa taille étoit ſuperbe, il portoit bien ſon bois,
Sa Chevelure étoit de blanc & noir mêlée,
Et comme ſon Cheval enfin, gris pommelé :
Il avoit l'œil perçant, le ſouris gracieux,
Et le front inridé quoiqu'il fût demi-vieux.
Au reſte fort civil, & plein de politeſſe.
En mourant il loüa mes talens, mon adreſſe,
Me fit ſur mon ſçavoir beaucoup de complimens,
Et de l'avoir tué mille remercimens.
Son habit étoit pourpre, ainſi que ſa culotte.

Me. COCASSE.

Avoit-il un manteau ?

ALCIPE.

Non ; une Redingote.

Me. COCASSE.

Ah ! je ne vois que trop d'ou ſont partis les coups !
Je vois que mon Epoux a tué mon Epoux.

ALCIPE.

Ah ! j'ai fait là vraiment de fort belles affaires !
Je crois qu'après cela vous ne m'aimerez gueres.

Me. COCASSE.

Pourquoi donc, s'il vous plait ? non, non, j'ai
trop bon cœur.

ALCIPE.

Je vous ai faite veuve.

Me. COCASSE.

Eſt-ce un ſi grand malheur ?
S'il eſt grand, en tout cas, il n'y va rien du nô-
tre ;
En m'ôtant mon époux, vous m'en rendez un
autre,
Et de trente ans plus jeune.

ALCIPE.

Et c'eſt là cependant
Ce qui cauſe en ces lieux le funeſte accident,
Qui du Ciel a ſur nous fait éclater la haine,
Et dont un de mes fils doit encourir la peine.

Non, je ne puis encor le bien imaginer,
Chez la Devinereſſe, il me faut retourner.
Je ne puis ſoûtenir l'ennui qui me devore,
Et je veux ſur ce fait l'interroger encore,
Après quoi je reviens vous en entretenir.

Me. COCASSE.

Que Diantre on ne vous voit qu'aller & revenir,
Et ſans neceſſité.

ALCIPE.

La choſe eſt importante,
Et je dois vous laiſſer avec votre Suivante.

SCENE XIX.

Me. COCASSE, CLAUDINE.

Me. COCASSE.

AH, ma chere Claudine ! ah que je m'aplaudis
De t'avoir autrefois fait expoſer ce fils,
Qui devoit étre un jour l'aſſaſſin de ſon Pere,
Et quelque tems après le mari de ſa Mere.
Mais redis-moi, fis-tu tout ce que j'ordonnai,
Quand j'eus mis dans tes mains cet enfant nouveau né ?

Allas-tu l'exposer ?

CLAUDINE.

Oüi, le Diable m'emporte.
Je le mis à Paris sur le pas d'une Porte,
Et j'appris tôt après, m'informant de son Sort,
Que faute de secours on l'avoit trouvé mort.

SCENE XX.

ALCIPE, Me. COCASSE, CLAUDINE.

ALCIPE.

MAdame, me voilà, je suis tout hors d'haleine.
Ah! qu'avec les Sorciers on rencontre de peine!
J'ai trouvé notre vieille à quatre pas d'ici,
Qui m'a dit que mon sort alloit être éclairci.
Elle a même assuré, relisant son Grimoire,
Que la peine de mort étoit comminatoire,
Que le crime s'étant commis innocemment,
Cela pourroit aller au seul bannissement.
Que diable sçais-je encor tout ce qu'elle a pû dire;

Si j'en crois ses discours, le vieillard doit m'instruire,
Avant la fin du jour; mais il vient en ces lieux.

SCENE XXI.

ALCIPE., Me. COCASSE, RATICHON, CLAUDINE.

ALCIPE.

Bon homme, approchez-vous : vous paroissez honteux?

RATICHON.

Devant les grandes gens j'ai honte de paroître,
Et sur-tout n'ayant pas l'honneur de vous connoître.

Me. COCASSE.

Vieillard, c'est mon Epoux.

RATICHON.

Le Ciel le benira,
Votre union fait voir, à l'âge où vous voilà,
Qu'il ne méprise point la Vieillesse.

ALCIPE.

Qu'entens-je!

Cette voix me surprend sans me paroître étrange ;
Que veut dire ceci ? ces traits quoique ridez,
Dans ma memoire encor semblent être gardez !
Bon homme, quel païs vous a donné la vie ?

RATICHON.

Je suis né, Monseigneur, en Basse Normandie.

ALCIPE.

En quel endroit encor ?

RATICHON.

Tout proche de Domfron.

ALCIPE.

Votre métier ?

RATICHON.

Barbier.

ALCIPE.

Votre nom ?

RATICHON.

Ratichon.

ALCIPE.

Ah ! mon Pere, c'est vous ?

RATICHON.

Vous vous raillez, je pense ;
Je serois votre Pere ! où donc est l'apparence ?
Qu'un Barbier de Village .... attendez .... cependant....

Quand

Quand je vous examine..... Eh c'eſt vous, mon Enfant!

Eh qui diable auroit pû dans l'avenir connoître?

Qu'un jour dans ce Château vous deviendriez maître,

Vous, qui de ma maiſon ſans argent échapé...

ALCIPE.

Madame, c'eſt mon Pere, il eſt mal équipé,

Ne le mépriſez pas pour cela davantage.

Me. COCASSE.

Qui, moi, le mépriſer? vous me faites outrage;

Et quand même il ſeroit encor plus mal vêtu,

N'eſt-il pas votre Pere, & ſuis-je pas ſa Bru?

Je veux qu'on le regarde ici comme moi-même.

RATICHON.

Je ſens comme je dois cette faveur extrême,

Et pour la mériter, je veux en bon Normand,

Dire la Verité. Ce n'eſt pas mon Enfant.

ALCIPE.

Vous n'êtes point mon Pere! & qui donc pourroit l'être?

RATICHON.

La choſe eſt entre nous difficile à connoître,

Et le plus clairvoyant y peut être trompé.

Vous êtes un Enfant à la mort échapé,

Par vos cruels parens expoſé dès l'enfance.

Me COCASSE *à part.*

Un Enfant exposé ! que faut-il que je pense ?

RATICHON.

Mais je jurerois bien, quelques soient vos parens
Que vous n'êtes point né de pauvres paisans.
Vos inclinations, dès votre téndre enfance,
S'élevoient au-dessus d'une basse naissance,
Et pour ne point user de termes empoulez,
Vous êtes fils de ceux à qui vous ressemblez.

ALCIPE.

Quel Enigme est-ce-là ? je ne vous entens guere.

RATICHON.

C'est façon de parler qui m'est particuliere.
Je veux dire qu'étant & grand & courageux,
Vous devez être issu d'honorables ayeux.

SCENE XXII.

ALCIPE, Me. COCASSE, RATICHON, CLAUDINE. DIMAS.

DIMAS.

AH, Monſeigneur, mettez la tête à la fenêtre,
Autour de ce Château, vous ne verrez paroître,
Qu'hommes & beſtiaux pêle-mêle aſſemblés,
Et qui rempliſſent l'air de leurs cris redoublés.
Ici l'Agneau mourant, bêle auprès de ſa Mere,
Là le Taureau mugit, on entend l'Ane braire...

ALCIPE.

Allons les aſſurer qu'avant la fin du jour
Ils ſentiront pour eux juſqu'où va mon amour.

SCENE XXIII.

Me. COCASSE, RATICHON, CLAUDINE.

Me. COCASSE.

BOn-homme demeurez ; & ſans aucun miſtere,
Daignez m'inſtruire à fond de toute cette affaire.
L'Enfant en queſtion que vous avez ſauvé,
Parlez-moi franchement, où l'avez-vous trouvé ?

RATICHON.

A Paris, un matin, au moment que l'Aurore
Commençoit à paroître.

Me. COCASSE.

En quel endroit encore?
Dites-moi tout.

ATICHON.

Au pied de la butte ſaint Roch.

Me. COCASSE.

Ah ! que mon ame ici reçoit un rude choc.
Etoit-il expoſé ?

RATICHON.

Pas encore, Madame.

On l'avoit envoyé porter par une femme.

Me. COCASSE.

Ah ! Que me dites-vous ? Vous ſouvient-il du tems ?

RATICHON.

De ſept luſtres depuis j'ai vû croître mes ans.
Combien font ſept fois cinq ?

Me. COCASSE.

Eh parlez ſans Emblême.

RATICHON.

J'ai vû trente-cinq fois depuis Mars en Carême.

Me. COCASSE.

Achevez ? je frémis !

RATICHON.

Si vous verſez des pleurs.
Je ne dirai plus rien.

Me. COCASSE.

Achevez, ou je meurs.

RATICHON.

J'aime mieux de plus loin reprendre mon Hiſtoire.
A Paris où j'étois allé pour voir la Foire,
Un matin, au moment qu'allumant ſon tiſon
L'Aurore ſe prépare à dorer l'Horiſon,
Près la Bute ſaint Roch je trouve une Servante
Sur une borne aſſiſe, interdite & tremblante,

Qui dans son tablier tenoit certain paquet,
D'où j'entendis crier, hoët, hoët, hoët ;
Je m'aproche, & lui dis, bon jour ma belle fille ;
Dans votre tablier qu'avez-vous qui fretille ?
C'est du Poisson, Monsieur, que je viens d'acheter,
Me dit-elle, & chez nous je m'en vais le porter.
Comment Diable ! à Paris, dis-je, le Poisson crie
Comme font les Enfans en Basse Normandie !
Ah ! ne me perdez pas, reprit-elle à l'instant,
Monsieur, on m'a chargé d'exposer cet Enfant,
Et je vous avoüerai que j'ai peine à le faire.
Eh bien, s'il est ainsi, moi je me fais son Pere,
Donnez-le-moi, lui dis-je : elle me le donna,
Je le pris, & soudain elle s'en retourna.

Me. COCASSE.

Ah ! n'en voilà que trop. Aprochez-vous Claudine.

CLAUDINE.

Que voulez-vous, Madame ?

Me. COCASSE.

Aprochez-vous, Coquine.
Ratichon, regardez cette pendarde-là,
Ouvrez vos yeux bien grands, & voyez.....

RATICHON.

La voilà ;
Oui, je la reconnois, voilà la même femme
Qui me donna l'enfant.

Me. COCASSE.

Ah ! vous me percez l'ame.

RATICHON.

Ce que c'estque d'avoir ouvert les yeux bien grands
J'ai sçû la reconnoître après trente-cinq ans
Sans l'avoir qu'une fois seulement entrevuë
Et je n'ai pû tantôt, tant j'avois la berluë
Reconnoître les traits de cet Enfant chery
Pendant près de vingt ans dans ma Maison noury;
Par ma foi fort souvent je radotte.

Me. COCASSE.

Ah ! traitresse !
Voilà de tes beaux tours.

CLAUDINE.

Ah ! ma chere Maîtresse
Souffrez qu'a vos genoux vous demandant pardon.

Me. COCASSE *la chassant à coups de pieds au cul.*

Sors d'ici tout a l'heure impudente guenon,
Et ne te montre plus devant moi de ta vie.

SCENE XXIV.

Me. COCASSE, RATICHON.

RATICHON.

NE vous emportez point ; ſoyez plûtôt ravie ,
Qu'elle ſe ſoit trouvée ici fort à propos,
Pour pouvoir débroüiller ce terrible cahos.
Vous voilà bien inſtruite. Adieu , je me retire ,
Auſſi bien je n'ai plus ici rien à vous dire.

SCENE XXV.

Me. COCASSE *ſeule.*

IL eſt donc éclairci , cet horrible ſecret !
Perfide Amour , c'eſt toi qui m'as joüé ce trait.
A cinquante ans paſſez j'ai donné dans le piége.
Mais Alcipe paroît , comment l'apellerai-je ?
Mon fils , ou mon mari ?

SCENE

SCENE XXVI.

ALCIPE, Me. COCASSE.

ALCIPE.

MAdame, qu'avez-vous ?

Me. COCASSE.

Ah ! ne me parlez pas.

ALCIPE.

Comment donc, votre Epoux ?

Me. COCASSE.

Mon Epoux ! Ah ! fuyez, évitez ma preſence.

ALCIPE.

Comment ! vous ai-je fait quelque nouvelle offenſe ?

Me. COCASSE.

C'eſt par amour pour vous que je le veux.

ALCIPE.

Comment !

C'eſt par amour pour moi! quel eſt ce compliment?

Me. COCASSE.

C'eſt par amour pour vous ; oui, je vous en aſſure.
Ciel, pardonne ce mot du moins à la nature,

Vous ne m'êtes, helas ! que trop cher.

ALCIPE.

Oh parbleu ;

Parlez plus clairement, & finiſſez ce jeu.

Pourquoi dois-je vous fuir ?

Me. COCASSE.

Je n'ai rien à vous dire :

Dans ma chambre un moment ſouffrez que je reſpire.

ALCIPE.

Ah ! vous n'irez pas ſeule, & je veux avant tout...

Me. COCASSE.

Alcipe, gardez-vous de me pouſſer à bout :

Vous ſçavez qu'il n'eſt point de crainte qui m'arrête,

Et que quand une fois j'ai quelque choſe en tête

Je n'en démords jamais ; je vous dis qu'un moment

Je veux demeurer ſeule en mon apartement ;

Si vous m'en empêchez, redoutez ma vengeance,

Jamais de mon ſecret vous n'aurez connoiſſance ;

Mais ſi comme un mari complaiſant & benin,

Vous voulez bien attendre ici juſqu'à la fin,

J'en fais tous les ſermens qu'une femme peut faire,

Vous ſerez pleinement éclairci du miſtere.

ALCIPE.

Allez donc, puiſqu'il faut que j'en paſſe par là.

SCENE XXVII.

ALCIPE *seul.*

JE ne puis deviner le fin de tout cela.
Pourquoi se renfermer? quelle est cette conduite?
Ne pouvoit-elle pas m'éclaircir tout de suite?
Cependant me voilà resté seul comme un sot
Sur le pas de ma porte à croquer le marmot.
Est-ce fait?

Me. COCASSE *en dedans.*

Pas encor.

ALCIPE.

Je me lasse d'attendre;
Sçavez-vous bien qu'ici le froid vient me surpren-
dre?
Encor si je sçavois un peu versifier,
Je ferois quelques vers pour me désennuier.

SCENE XXVIII.

ALCIPE, JEANNOT.

JEANNOT.

AH ! mon Pere, venez au ſecours de ma Mere,
La pauvre femme, helas ! pleure, ſe déſeſpere
Elle a ſur un papier écrit deux ou trois mots,
Puis a dit au Cocher d'atteler ſes Chevaux ;
Je ne ſçai quel voyage, helas ! elle médite,
Mais enfin pour toûjours je crois qu'elle nous quitte ;
Et comme nous voulions pénétrer ſon deſſein,
Elle nous a chaſſés le foüet à la main.

ALCIPE.

Qu'entens-je ? apparemment le dénouëment s'approche,
A moins qu'il ne ſurvienne encor quelque anicroche.
Allons voir cependant.......

SCENE XXIX.

ALCIPE, JEANNOT, PAULICHE.

PAULICHE.

MOn Pere, c'en eſt fait,
Et notre Mere enfin a plié ſon paquet.
Elle part à l'inſtant, & pour ne plus paroître,
S'en va loin de ces lieux s'enfermer dans un Cloître.
Claudine de ſa part m'a donné ce billet ;
Liſez, & vous ſçaurez enfin ce grand ſecret.

ALCIPE *lit.*

J'Eus autrefois un enfant du Baron,
Qui devoit, me prédiſoit-on,
Non ſeulement tuer ſon pere,
Mais être encor le mari de ſa Mere.
Pour prevenir ſes maux, j'eus la précaution
De l'envoyer jadis expoſer par Claudine ;
Mais loin de m'obéir, l'impudente Coquine

Le mit aux mains de Ratichon.
Pour déplorer mon ſort funeſte,
Je me retire en un Couvent
Ce fils eſt encor vivant,
Vous pouvez deviner le reſte.

Ah ! je ſuis donc le fils dont le Ciel veut la perte !
Oui, je le ſuis, la méche eſt enfin découverte ;
Après avoir été ſi ſouvent maltraité,
Faut-il te voir aujourd'hui déteſté ?
Pauvre Alcipe ! voyons, quel trépas choiſirai-je ?
Percerai-je mes yeux, ou les arracherai-je ?
Non, non, un coup d'épée au beau milieu du cœur,
Aura meilleure grace, & fera moins d'horreur. *

JEANNOT.

Que faites-vous, mon Pere ?

PAULICHE.

Ah comble de triſteſſe !

* Il ſe perce.

SCENE DERNIERE.

ALCIPE, JEANNOT, PAULICHE, DIMAS.

DIMAS.

ALlegreſſe, mon Maître, allegreſſe, allegreſſe;
L'exil de votre Epouſe emporte tous nos maux.
Et ſon heureux départ ſauve enfin nos troupeaux;
Ainſi que déſormais rien ne vous inquiette.

ALCIPE.

Il eſt parbleu bien tems, lorſque l'affaire eſt faite!

DIMAS.

Comment?

ALCIPE.

Ne vois-tu pas que je me ſuis percé?

DIMAS.

Que Diable, Monſeigneur, vous êtiés bien preſſé.

ALCIPE.

Va, va, raſſure-toi, mon mal eſt peu de choſe;
Comme on vouloit mon ſang ſans en marquer la doſe,

Je n'en ai répandu que deux goutes.

DIMAS.

Tant mieux ;

Ainsi nous n'avons plus qu'a nous tenir joyeux.

ALCIPE.

A quels transports faut-il, Ciel, que je m'abandonne ?

Je trouve mere & femme en la même personne.

Les perdant à la fois, la joye & la douleur

Se disputent à qui regnera dans mon cœur ;

La nature me parle & fait taire ma flamme ;

Triste d'être sans mere, & gai d'estre sans femme.

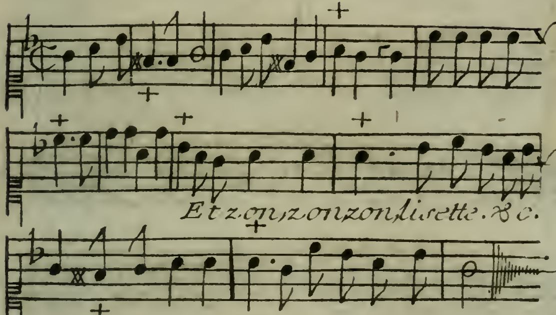
Je pers infiniment, & je gagne encor plus.

Ciel, vous recompensés mon crime & mes vertus

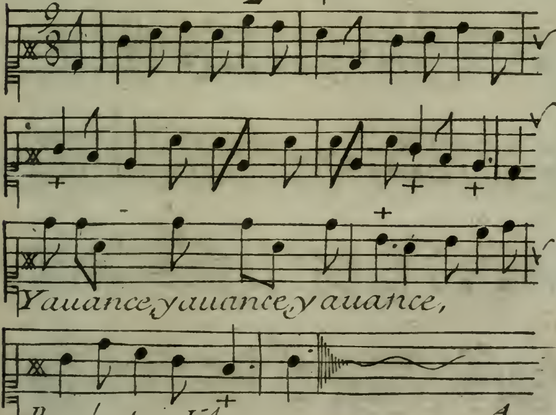
Fin du Second Volume.

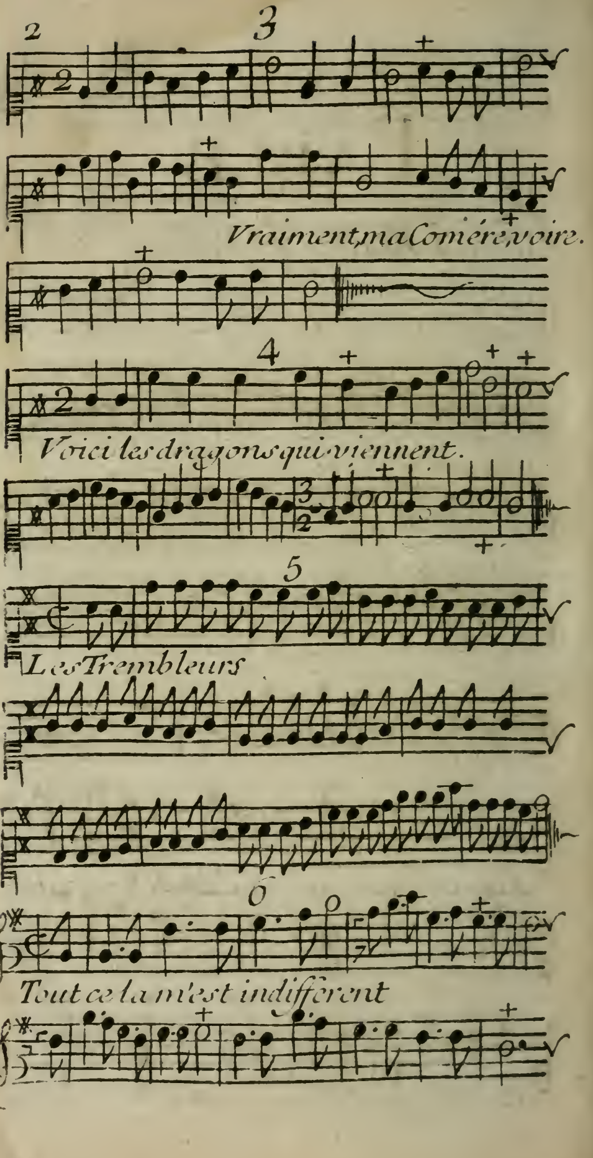
TABLE
DES AIRS.

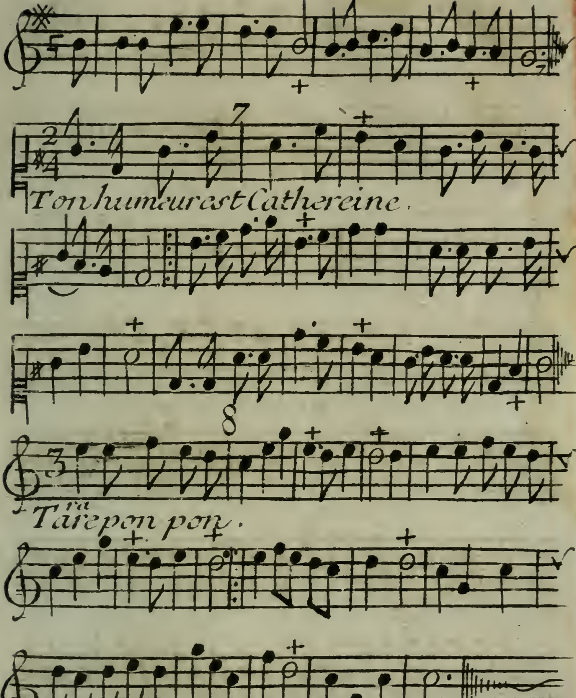
1

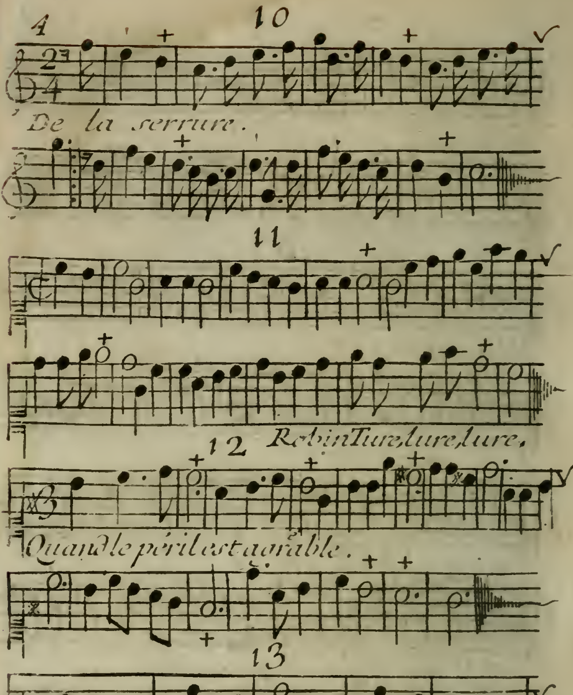


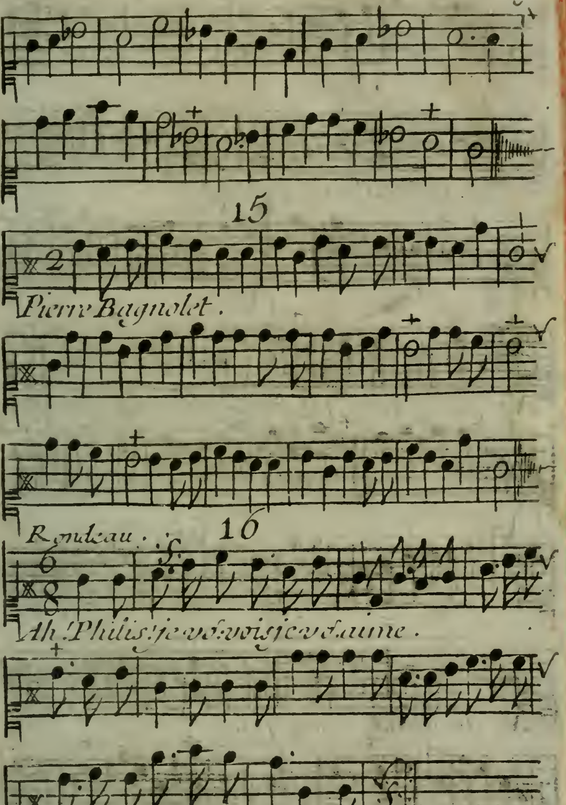
2



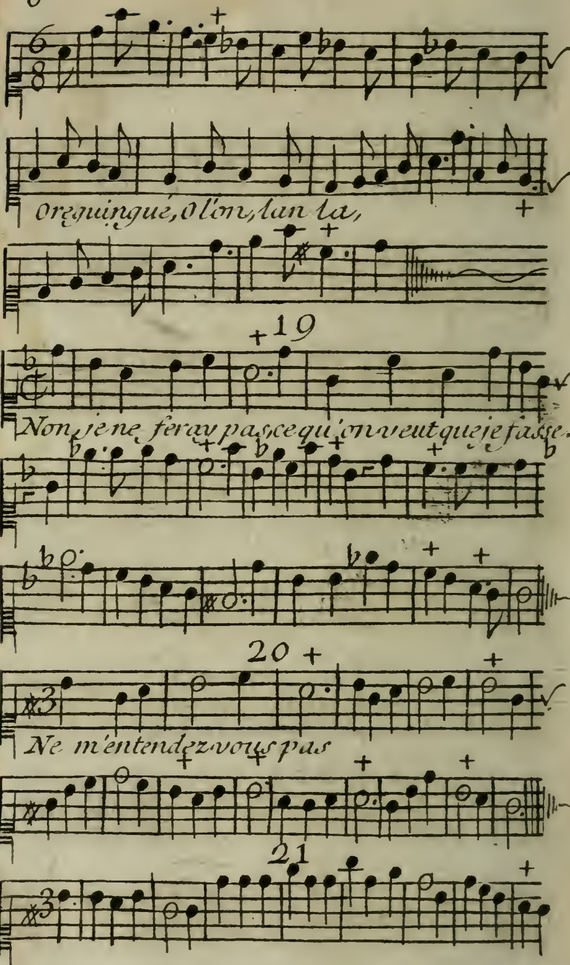

2
3
Vraiment, ma Comére, voire.
4
Voici les dragons qui viennent.
5
Les Trembleurs
6
Tout cela m'est indifferent

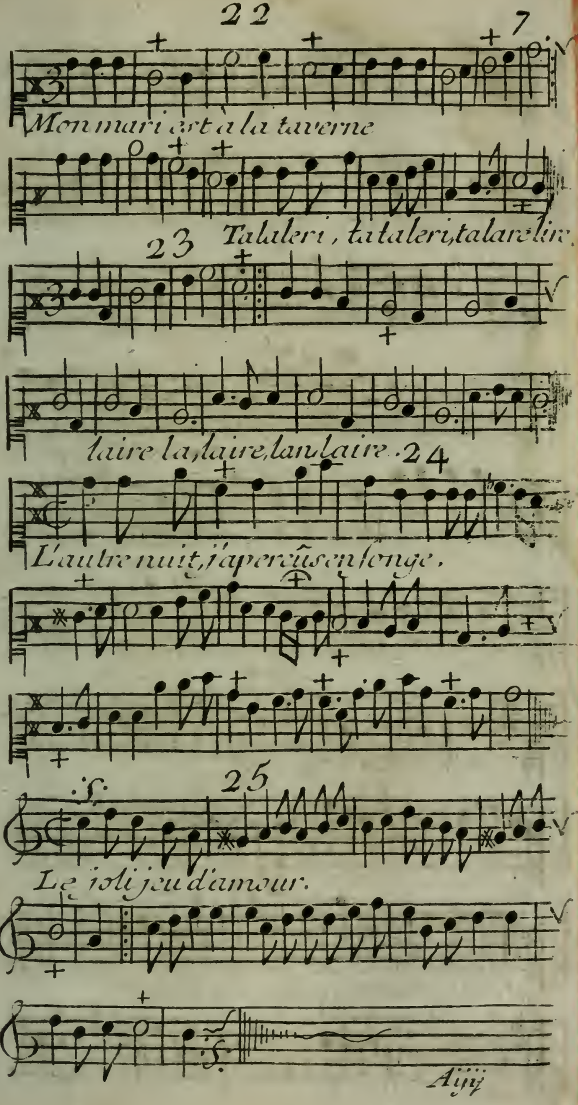

7
Ton humeur est Cathereine.
8
ra
Tare pon pon.
9
Sois complaisant, affable, débonnaire.

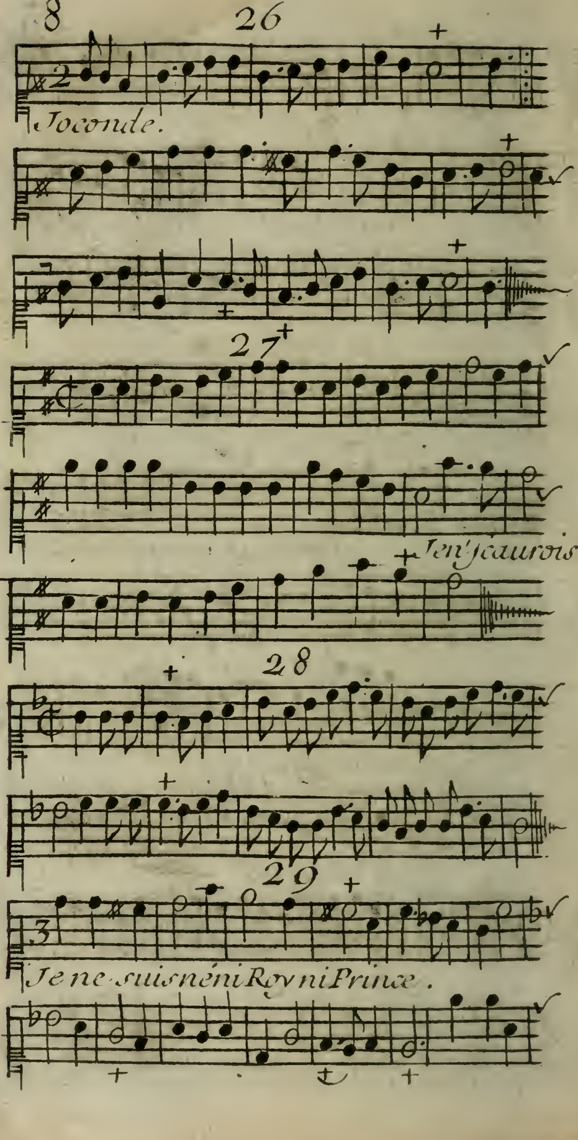

4
10
De la serrure.
11
12 Robin Ture, lure, lure.
Quand le péril est agréable.
13
Mais, sur tout prenez bien garde à voir
Cotillon des Pendus.
14
Or écoutez petits & grands.

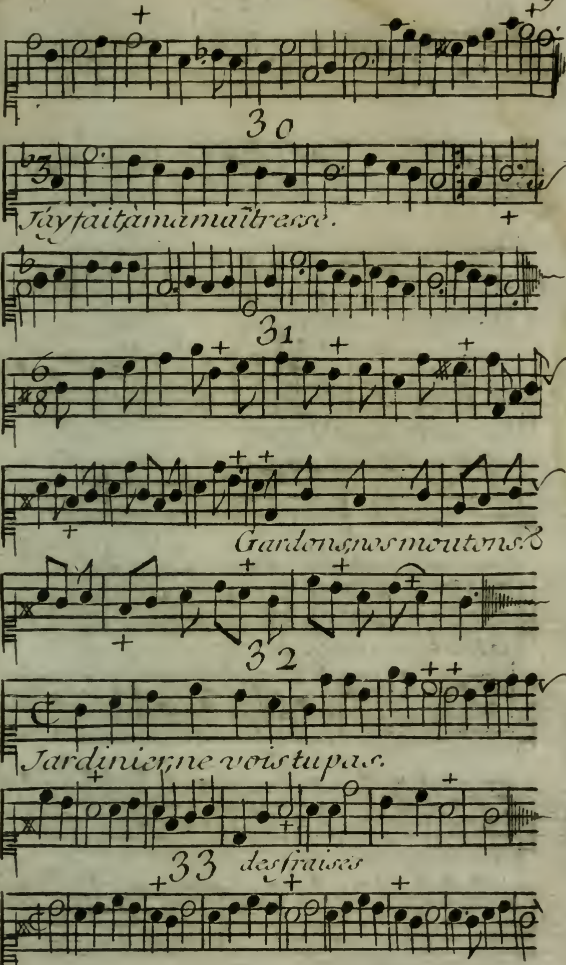

15
Pierre Bagnolet.
16
Rondeau.
Ah! Philis je vs. vois je vs. aime.
17
On n'aime point dans nos forets.

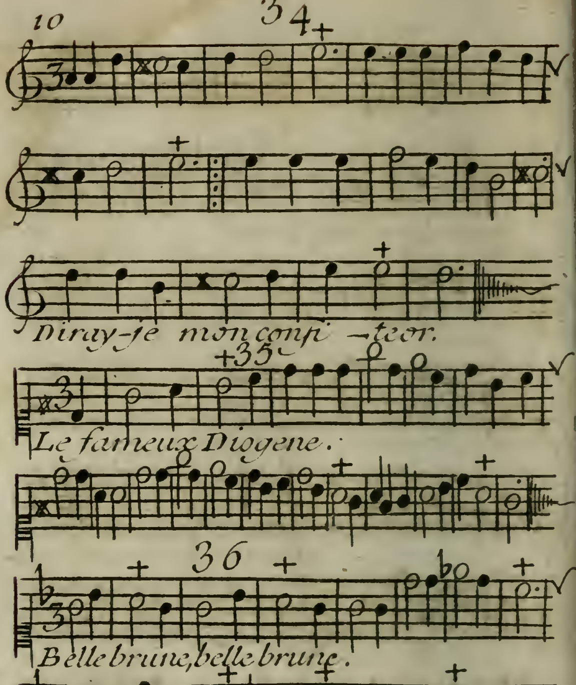
18

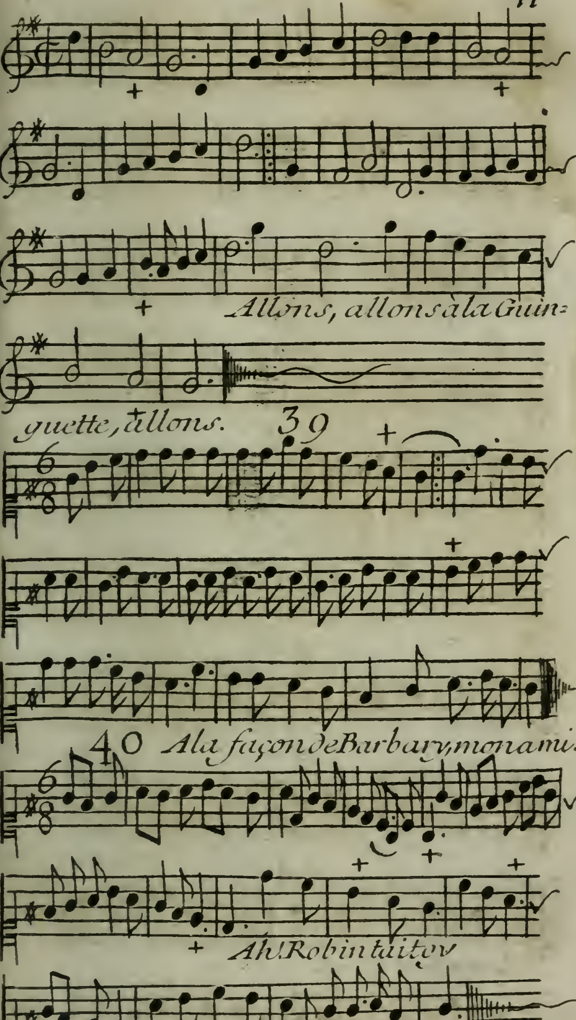

Orequingué, Olon, lan la,
19
Non, je ne feray pas, ce qu'on veut que je fasse.
20
Ne m'entendez vous pas
21
Morguienne de vo'.

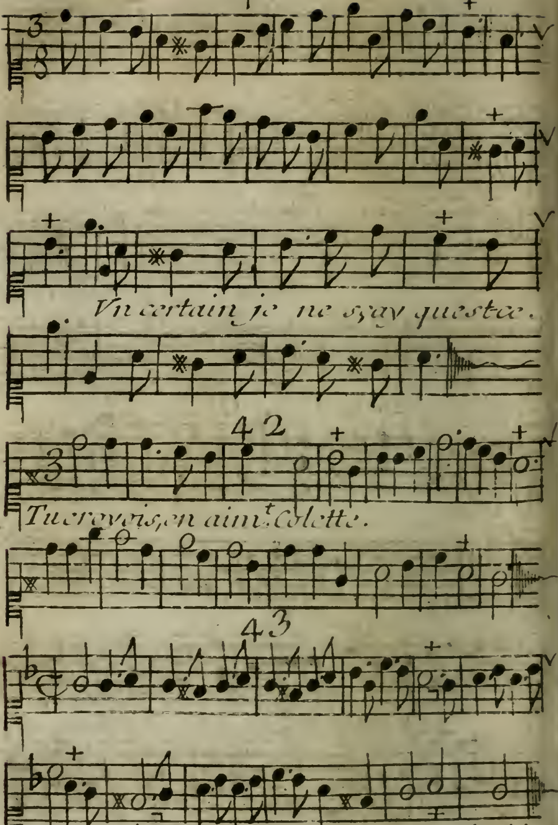

22
Mon mari est à la taverne
Talaleri, talaleri, talarelir.
23
laire la, laire, lanlaire.
24
L'autre nuit, j'aperçûs en songe.
25
Le joli jeu d'amour.

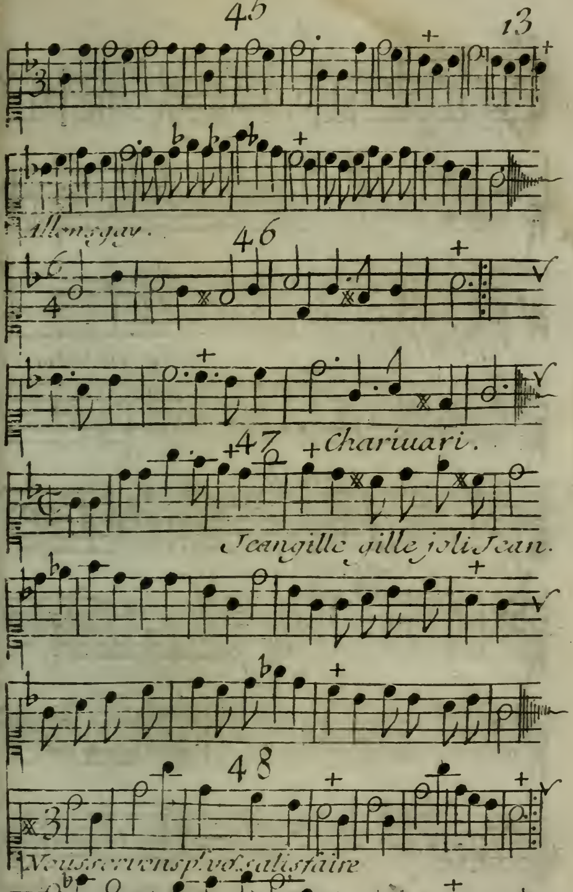

26
Joconde.
27
Jen'sçaurois.
28
29
Je ne suis né ni Roy ni Prince.

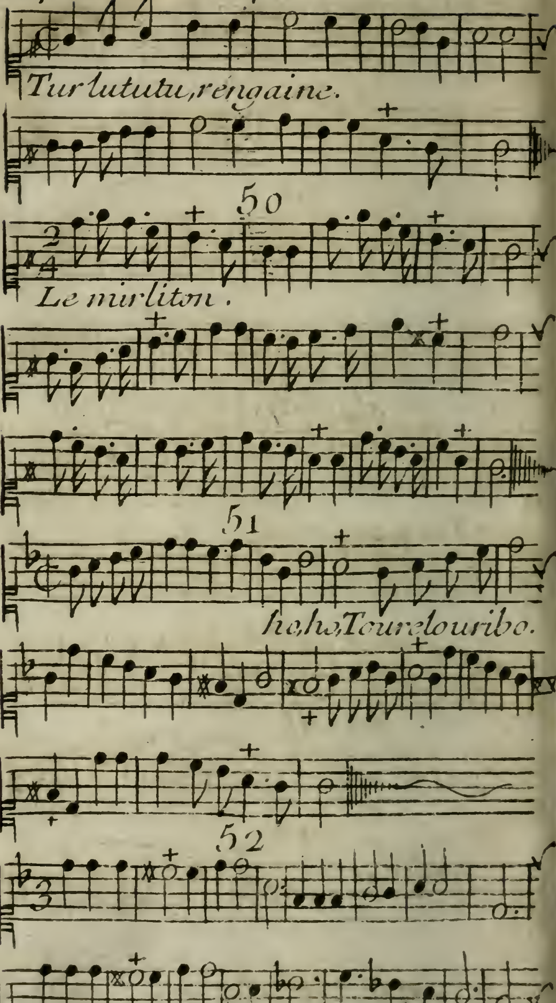

30
Jáy fait à ma maîtresse.
31
Gardons nos moutons.
32
Jardinier, ne vois tu pas.
33
des fraises
Flon, flon, la rira dondaine.

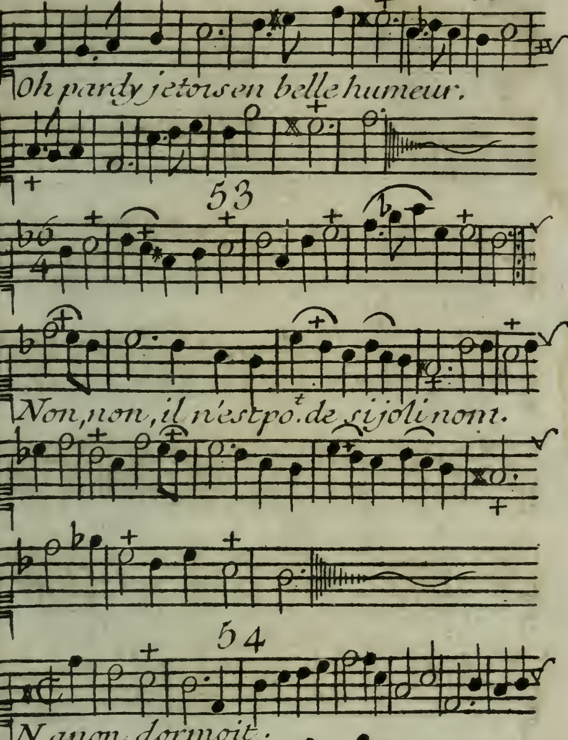

34
Diray-je mon confi-teor.
35
Le fameux Diogene.
36
Belle brune, belle brune.
37
Aux armes, Camarades

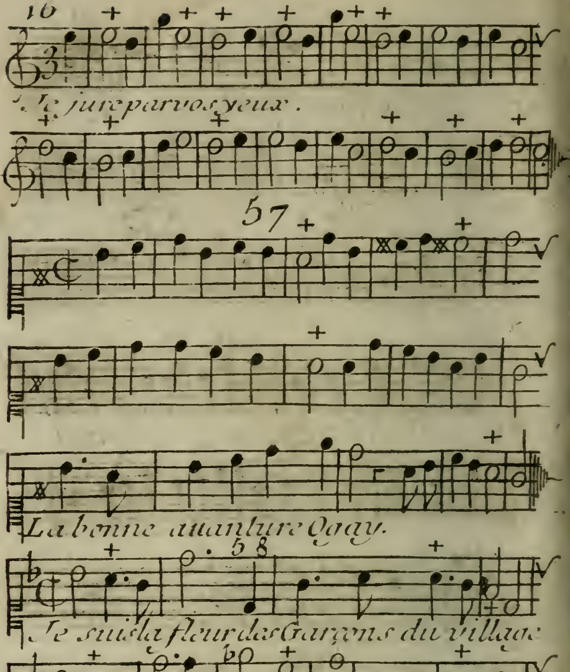

Allons, allons à la Guin=
guette, allons.
39
40 A la façon de Barbary, mon ami.
Ah! Robin taitoy

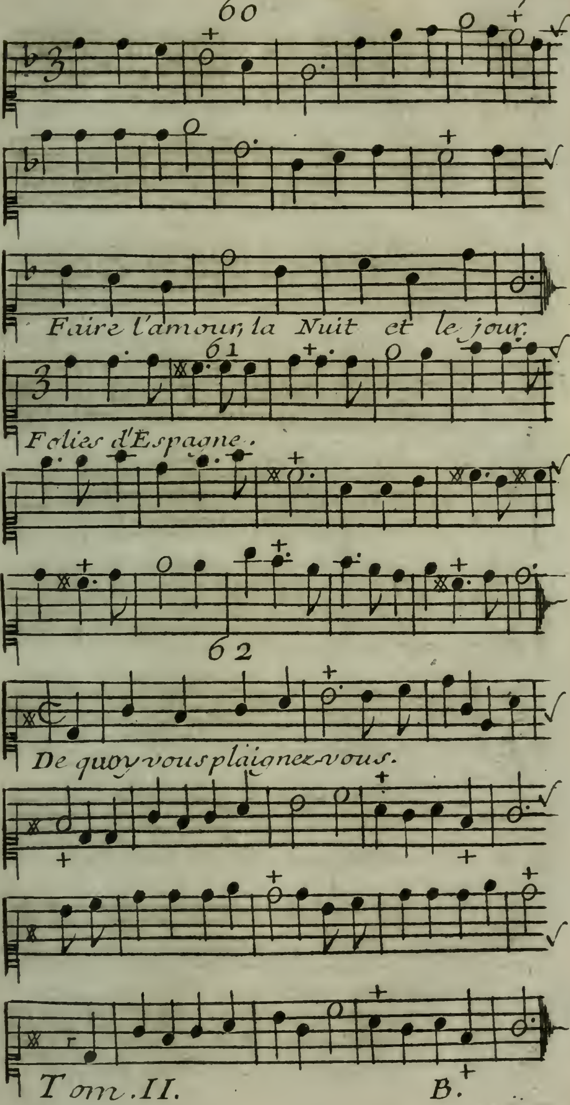

41
Vn certain je ne sçay questce.
42
Tu croyois, en aim.t Colette.
43
vous mentendez bien
44
Reueillez vo.s belle endormie.

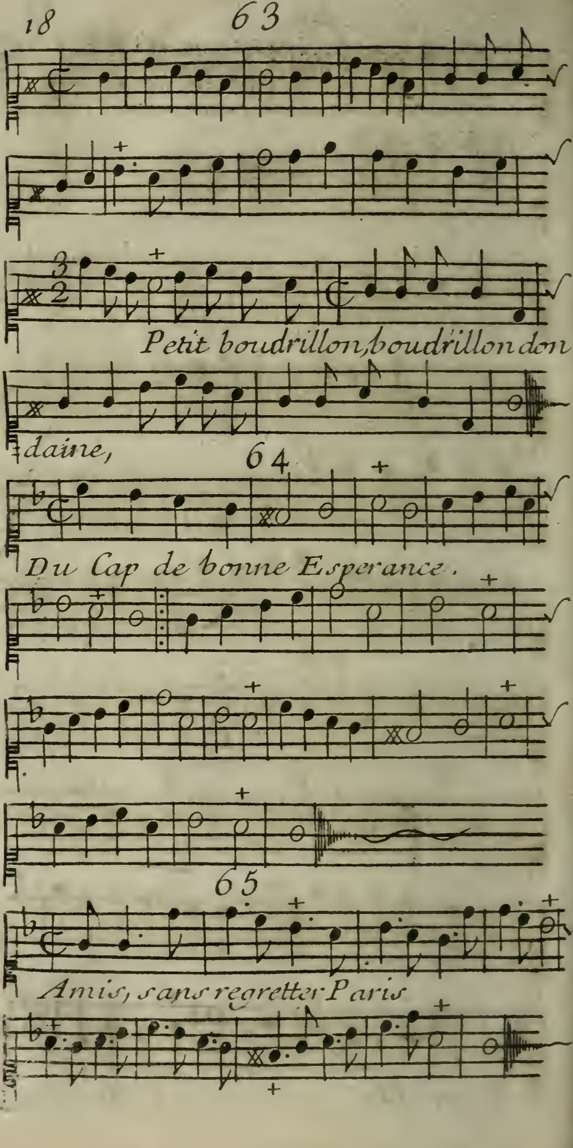

45
46
47
Chariuari.
Jeangille gille joli Jean.
48

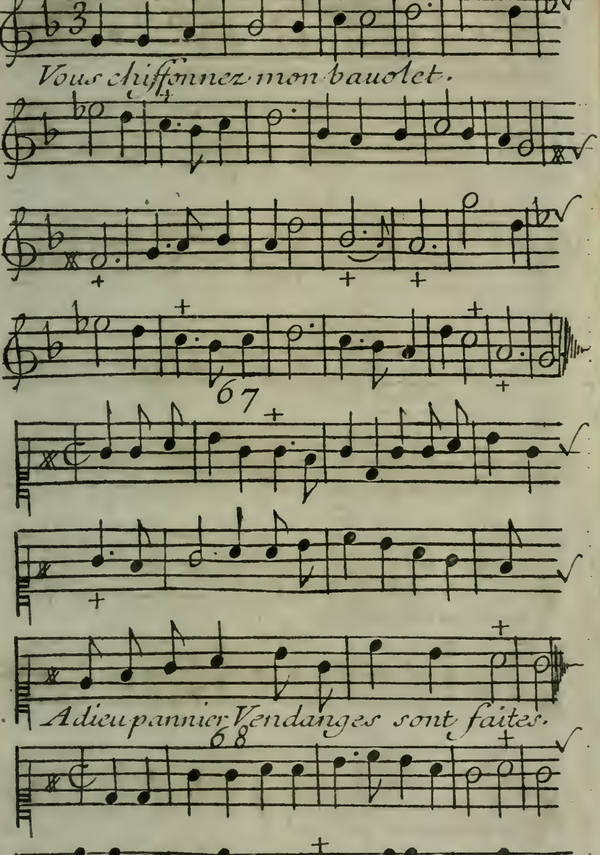

49
Turlututu, rengaine.
50
Le mirliton.
51
ho, ho, Tourelouribo.
52
Helas! ce fut sa faute.

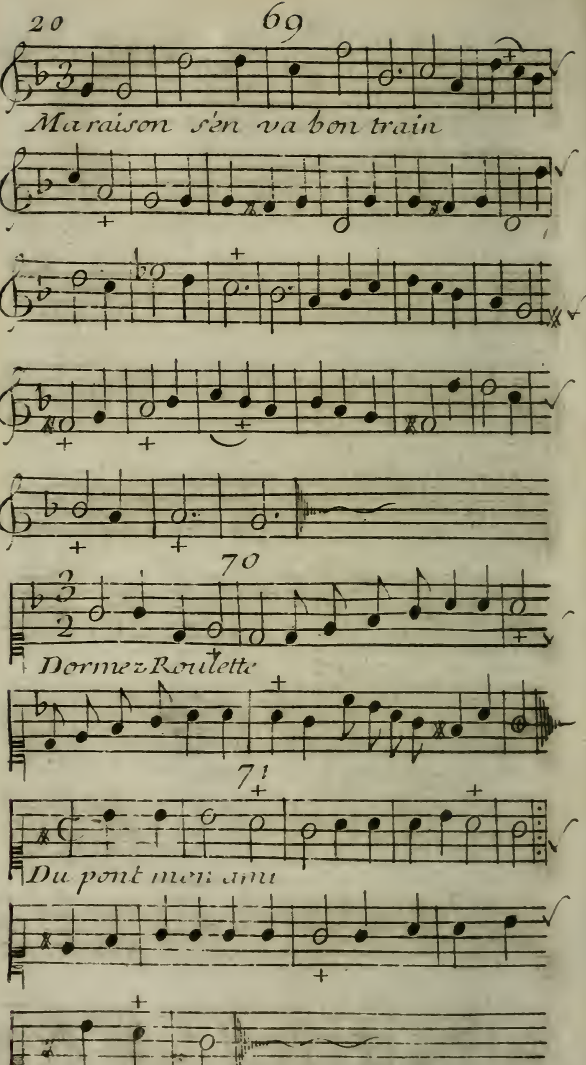

Oh pardy jetois en belle humeur.
53
Non, non, il n'est po.t de si joli nom.
54
N anon dormoit.
55
lanla deri=
relle.
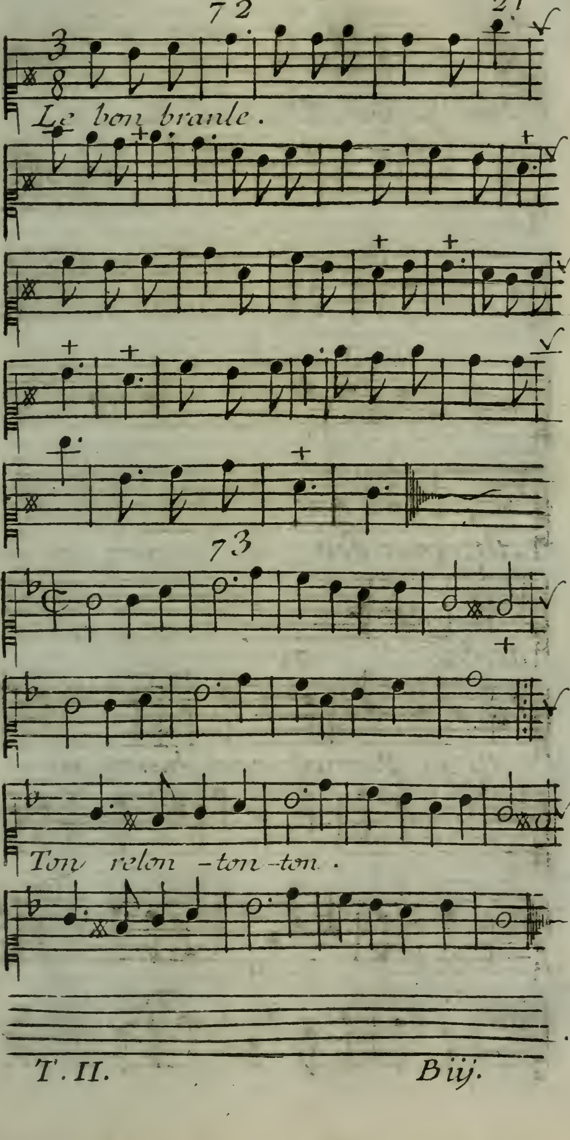

16
Je jure par vos yeux.
57
La bonne avanture O gay.
58
Je suis la fleur des Garçons du village
59
Mr. Lapalisse est mort.

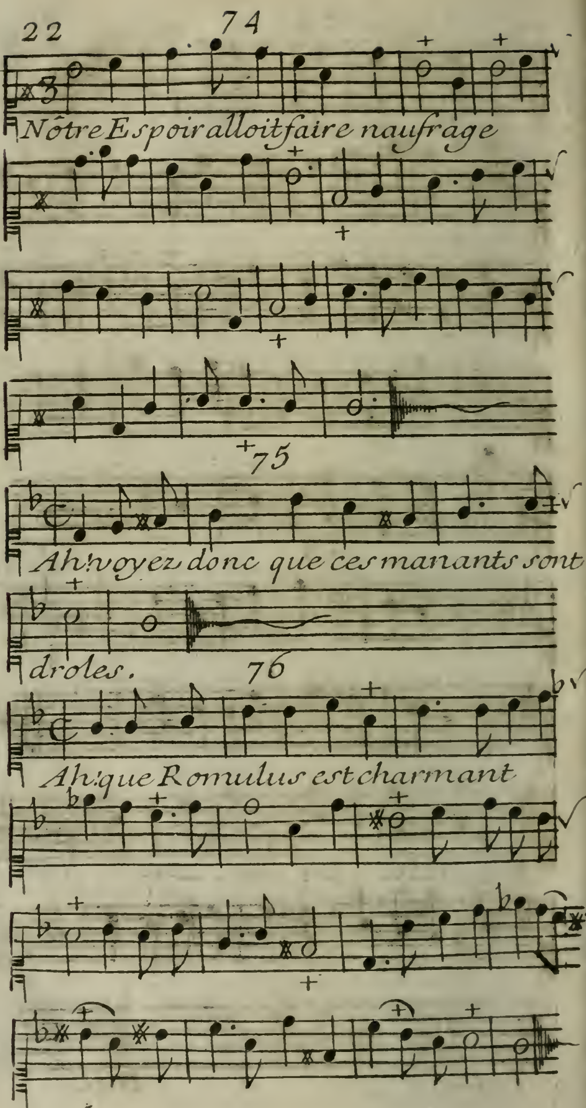

60
Faire l'amour, la Nuit et le jour.
61
Folies d'Espagne.
62
De quoy vous plaignez-vous.


63
Petit boudrillon, boudrillon don
daine,
64
Du Cap de bonne Esperance.
65
Amis, sans regretter Paris

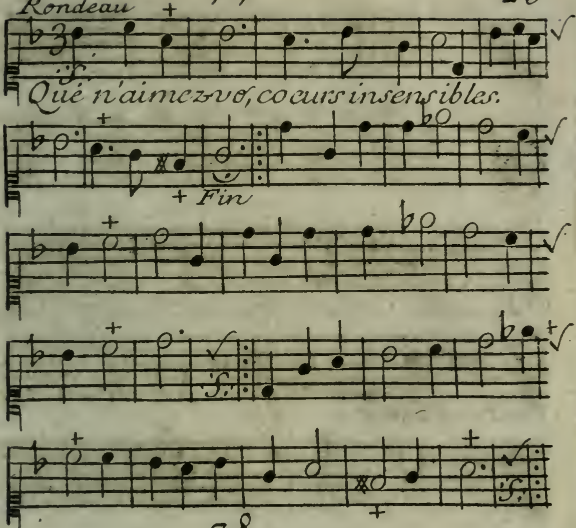

66
Vous chiffonnez mon bauolet.
67
Adieu pannier Vendanges sont faites.
68
De mon pot je vo. en repond:


20
69
Ma raison s'en va bon train
70
Dormez Roulette
71
Du pont mon ami

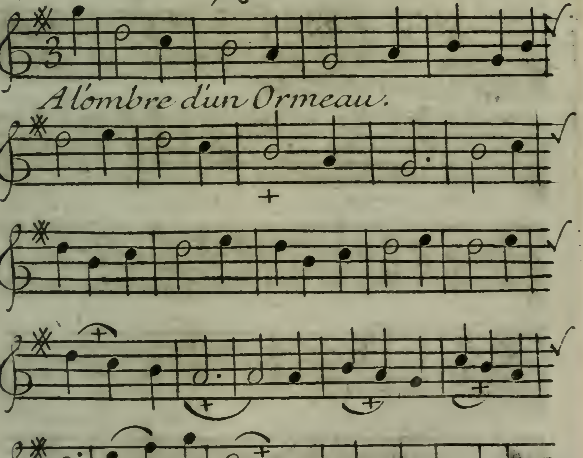

72
Le bon branle.
73
Ton relon-ton-ton.

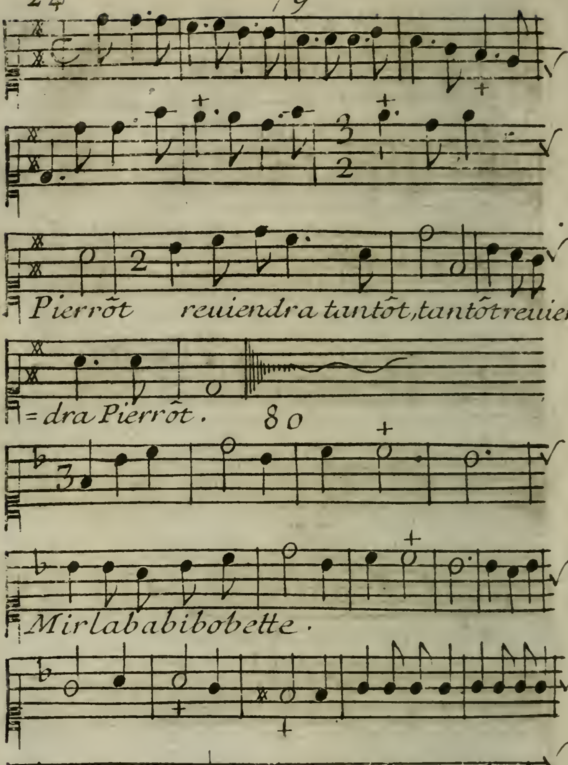

74
Nôtre Espoir alloit faire naufrage
75
Ah! voyez donc que ces manants sont
droles.
76
Ah! que Romulus est charmant

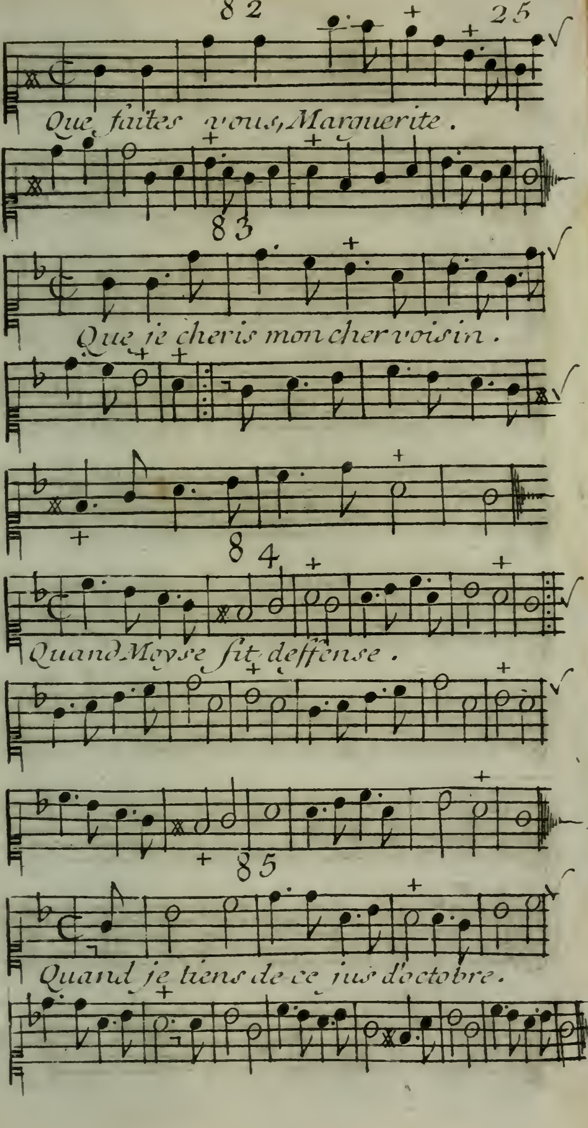
77

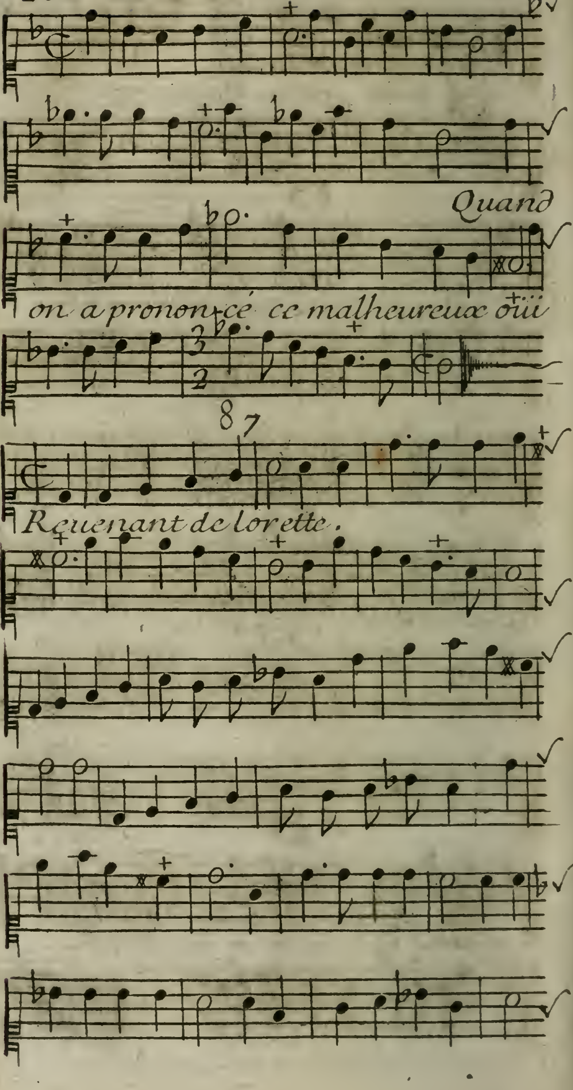

Rondeau
Que n'aimez vous, cœurs insensibles.
Fin

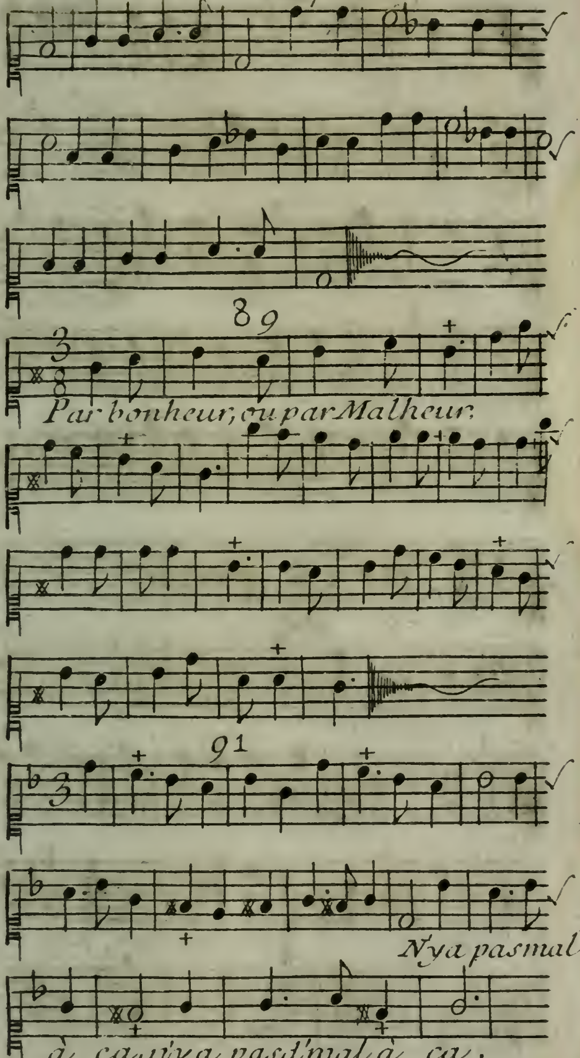
78

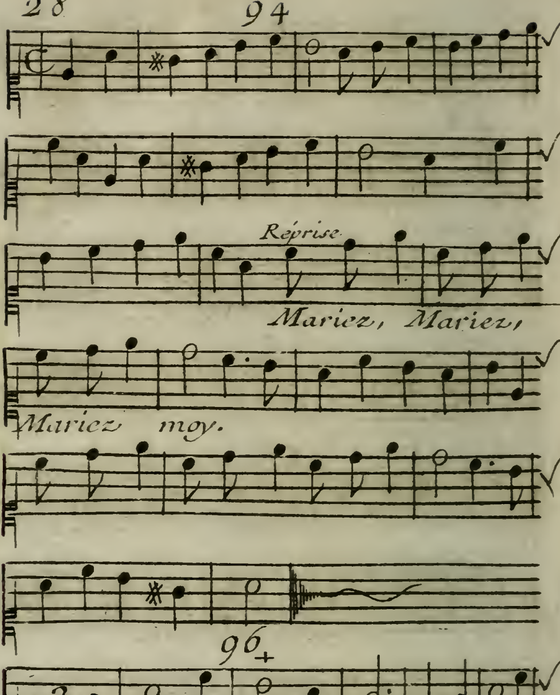

A l'ombre d'un Ormeau.

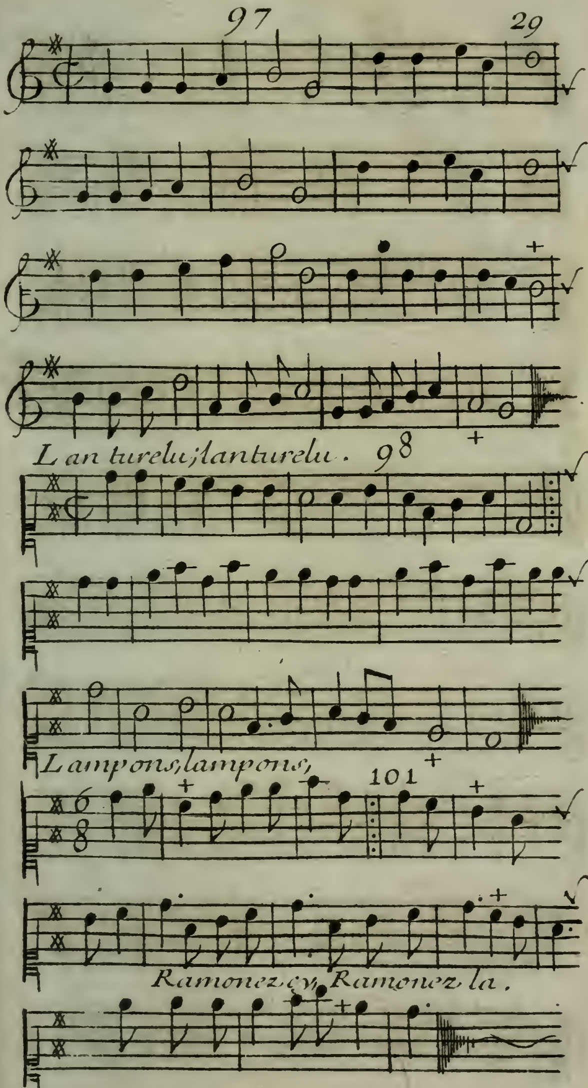

79
Pierrõt reuiendra tantôt, tantõt reuien=
= dra Pierrõt.
80
Mirlababibobette.

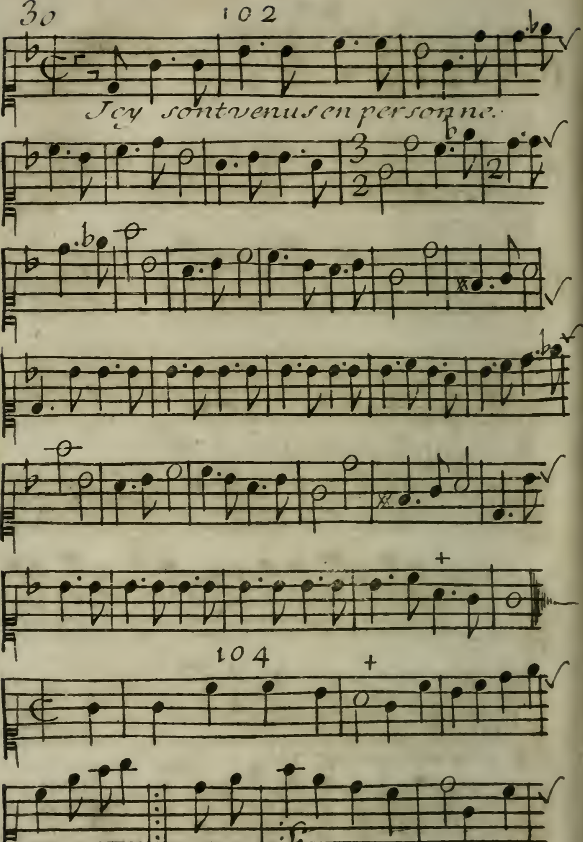

82
Que faites vous, Marguerite.
83
Que je cheris mon cher voisin.
84
Quand Moyse fit deffense.
85
Quand je tiens de ce jus d'octobre.


86
Quand
on a prononcé ce malheureux oüi
87
Revenant de lorette.

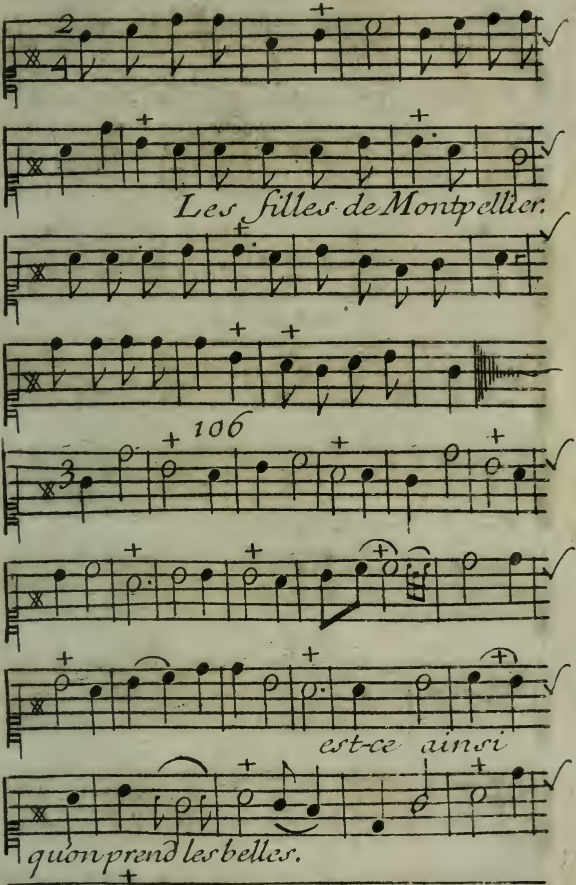

Reprise
89
Par bonheur, ou par Malheur.
91
N'ya pas mal
à ça, n'ya pas d'mal à ça.


94
Réprise
Mariez, Mariez,
Mariez moy.
96
l'Amour me fait
L'on lan la .

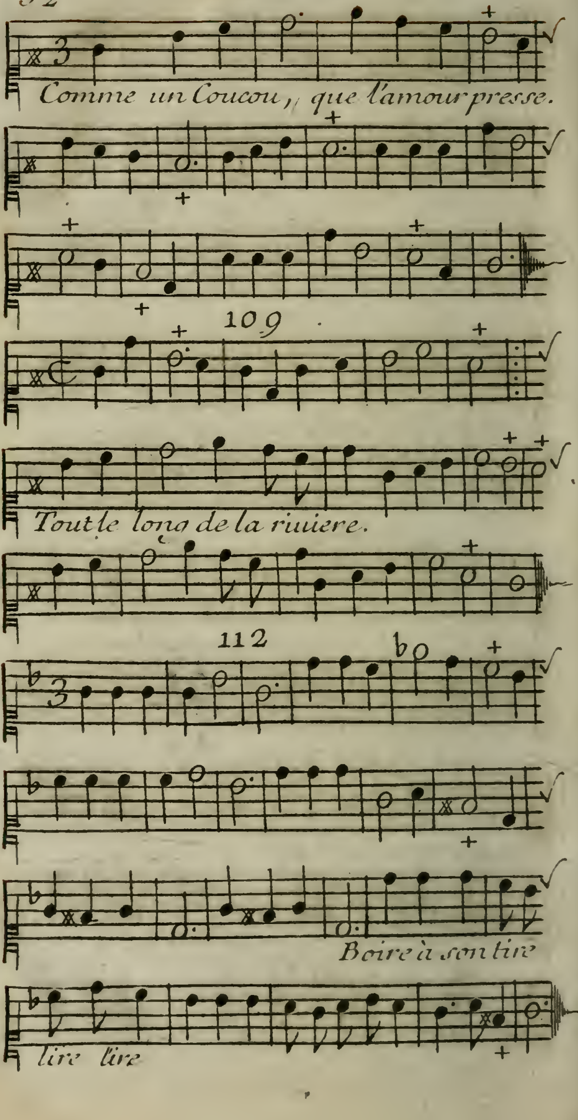

97
Lan turelu, lanturelu . 98
Lampons, lampons,
101
Ramonez cy, Ramonez la .

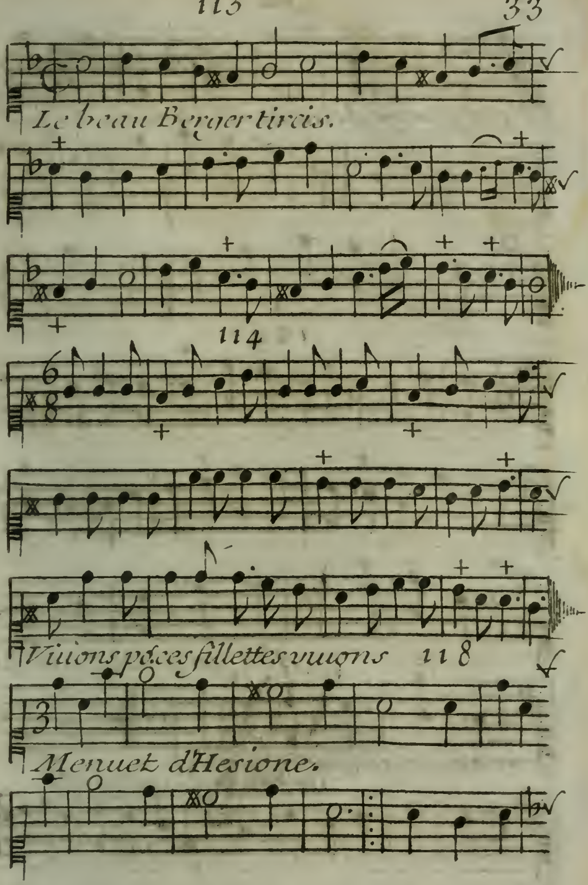

102
Icy sontvenus en personne.
104
dans
le fleuve d'oubly, biribi, &c.

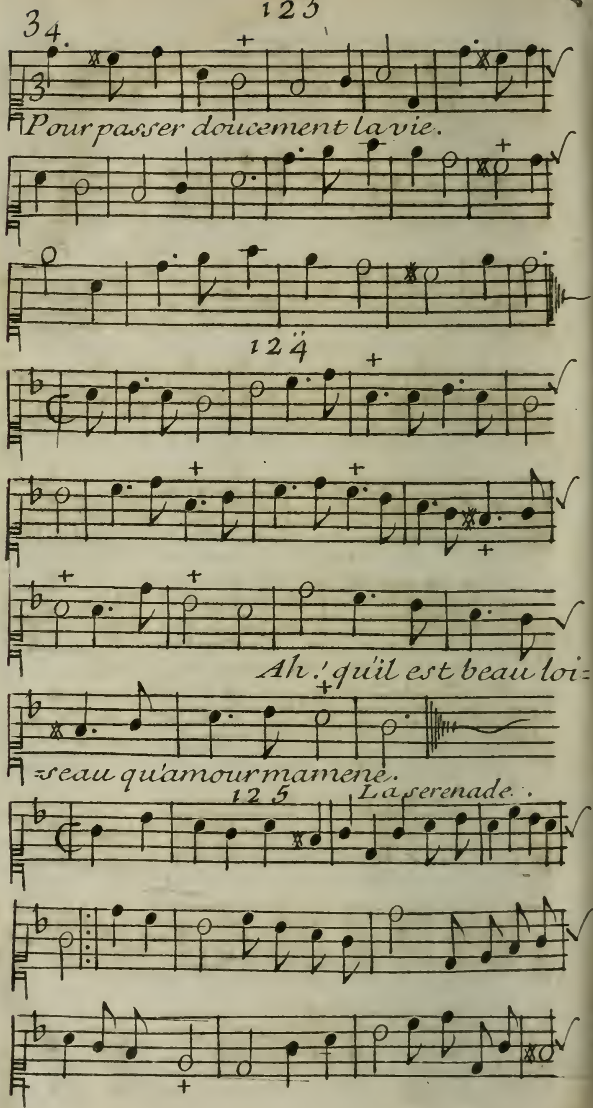
105

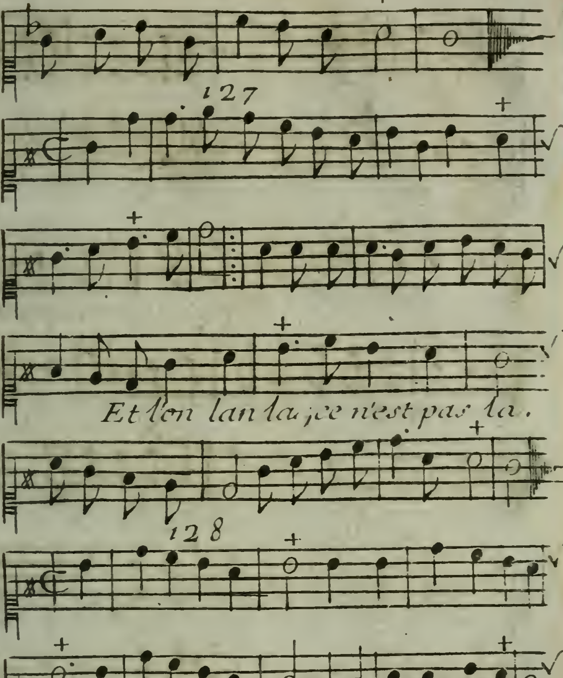

Les filles de Montpellier.
106
est-ce ainsi
quon prend les belles.

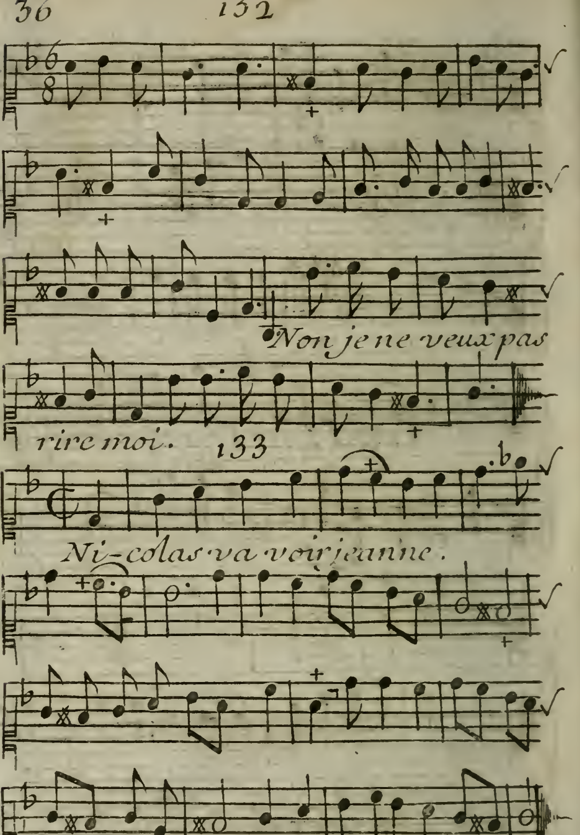
108

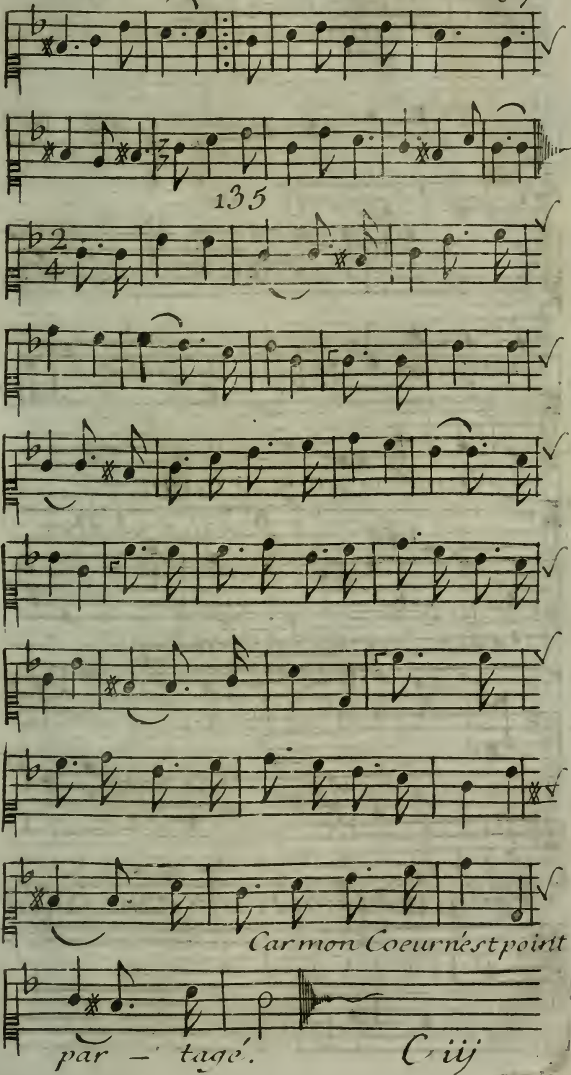

Comme un Coucou,, que l'amour presse.
109
Tout le long de la riuiere.
112
Boire à son tire
lire lire


113
Le beau Berger tircis.
114
Viuons pôces fillettes viuons
118
Menuet d'Hesione.


123
Pour passer doucement la vie.
124
Ah! qu'il est beau loi=
=seau qu'amour mamene.
125
La serenade.


127
Et l'on lan la, ce n'est pas la.
128
O Pierre, ô Pierre, J'etois morte sans vo.
130
L'auez vo. vũ passer.

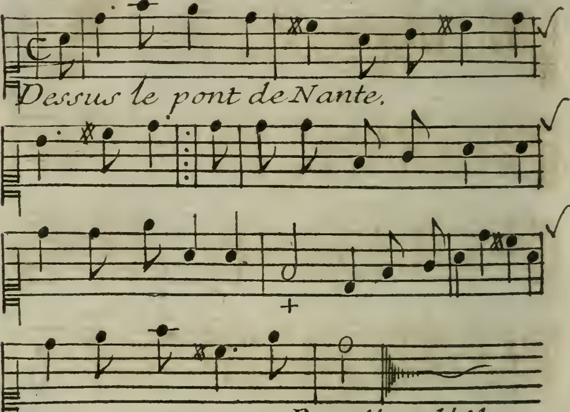

132
Non je ne veux pas
rire moi.
133
Ni-colas va voir jeanne.
134
Voila mon ami Piarre dans la nuit.


135
Car mon Coeur n'est point
par - tagé.

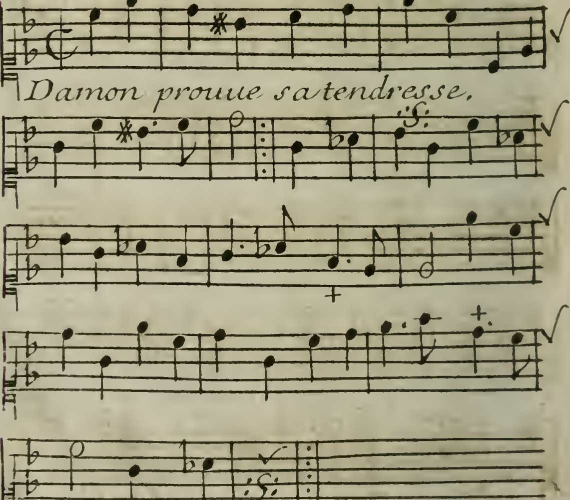
38 137

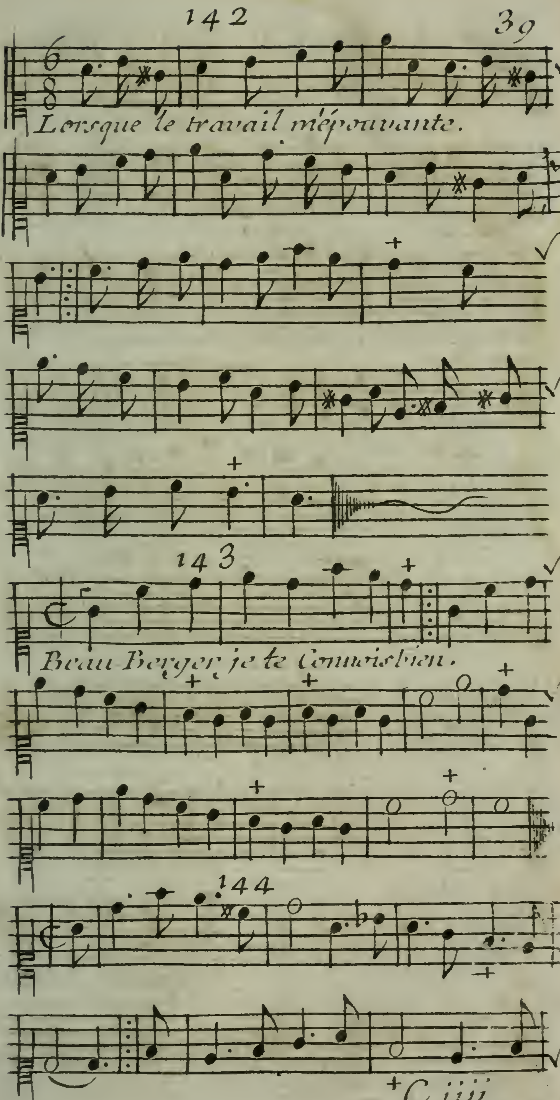
Cet air est le même que celui marqué au Numero 94.

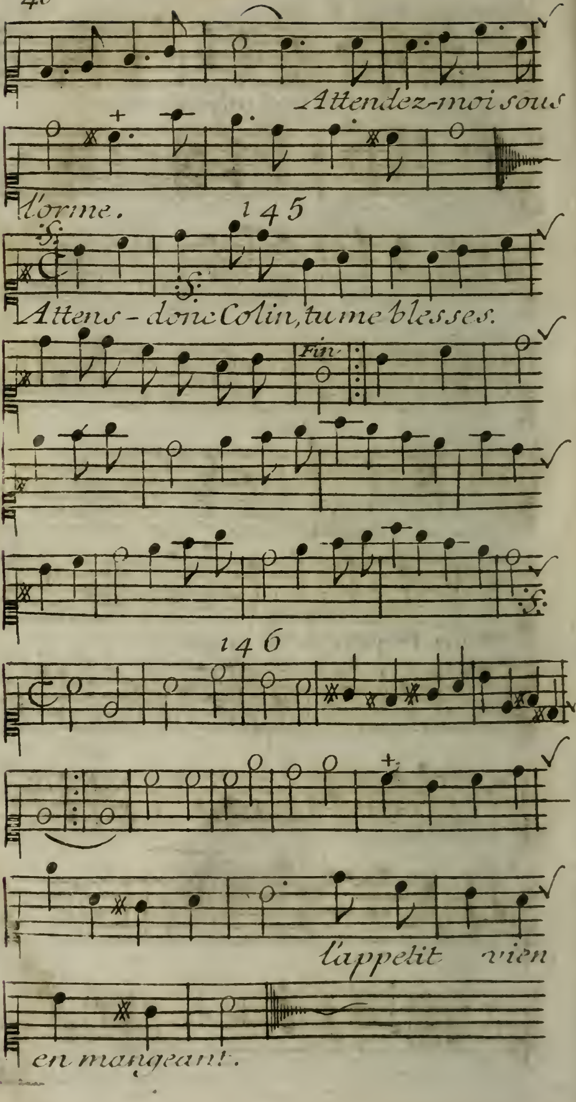
138



140 Parodie d'Atys.

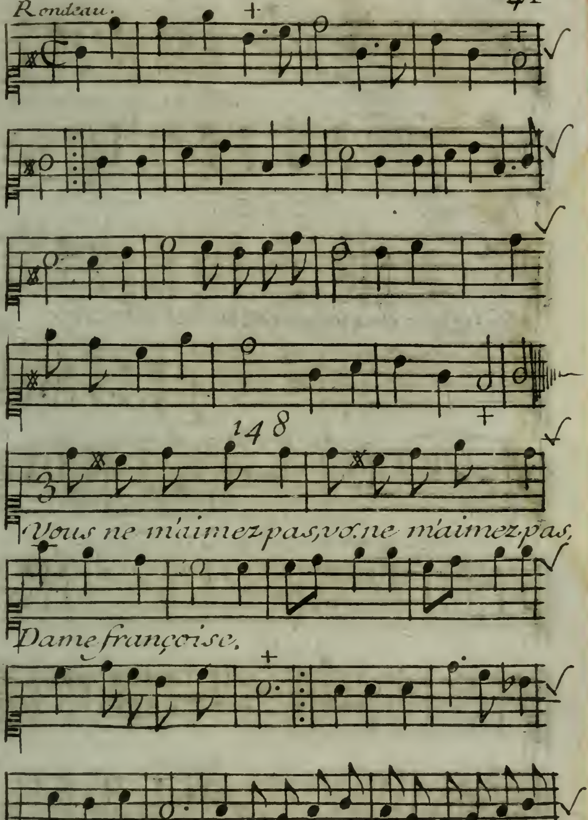


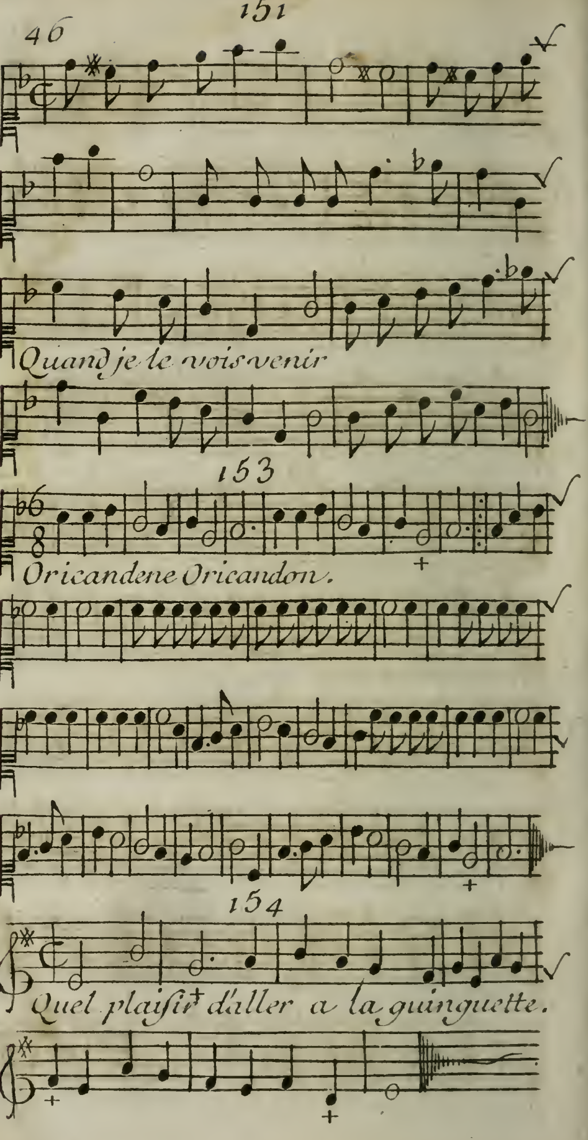

142
Lorsque le travail m'épouvante.
143
Beau Berger je te Connois bien.
144

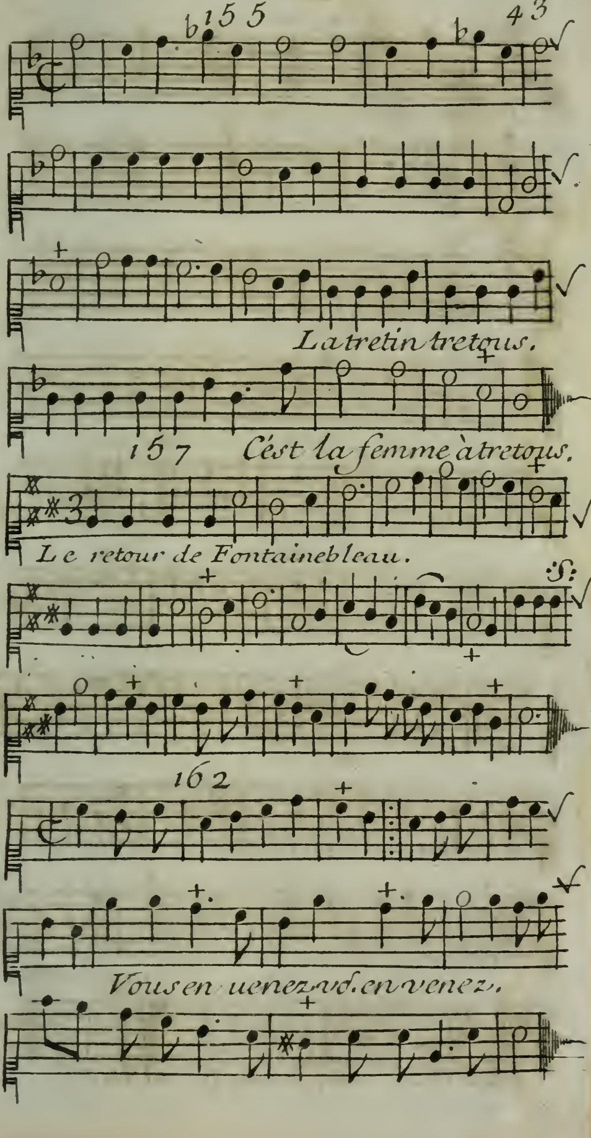

Attendez-moi sous
l'orme.
145
Attens - donc Colin, tu me blesses.
Fin.
146
l'appetit vien
en mangeant.

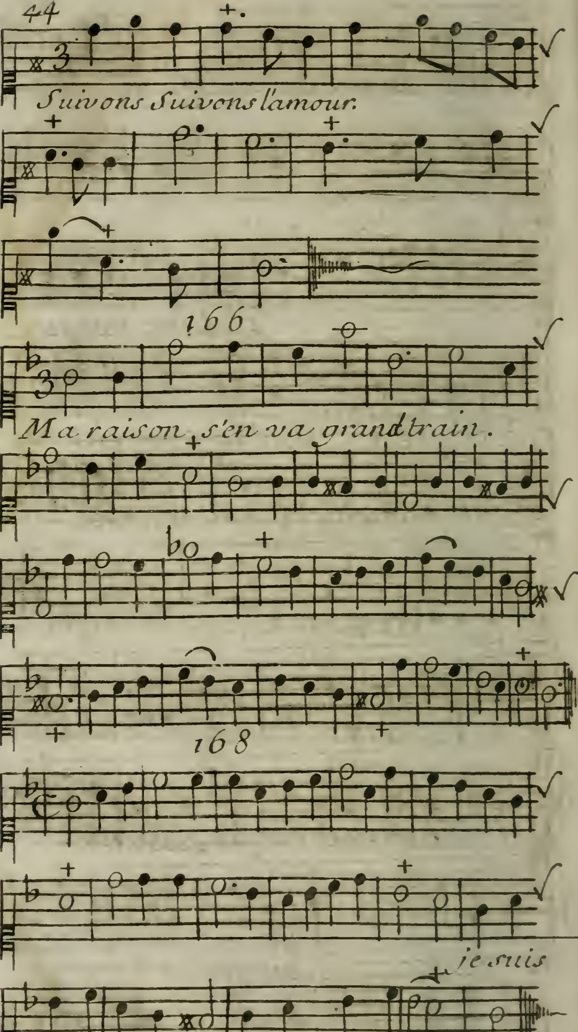
147

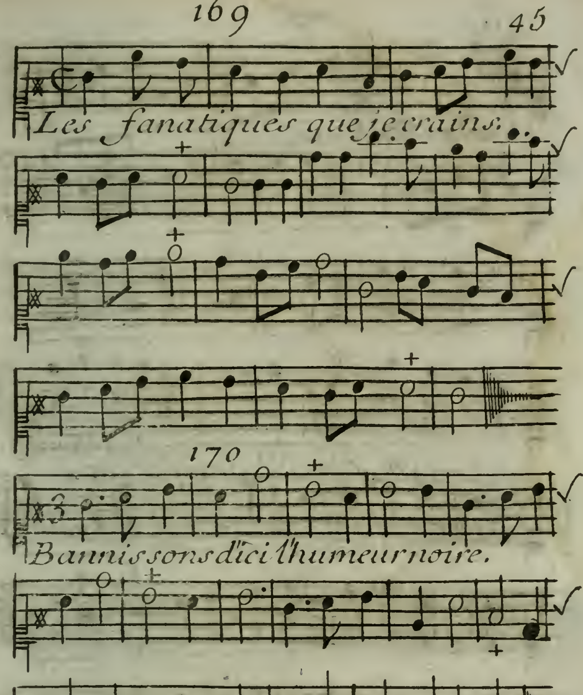
Cottillon d'Amour.



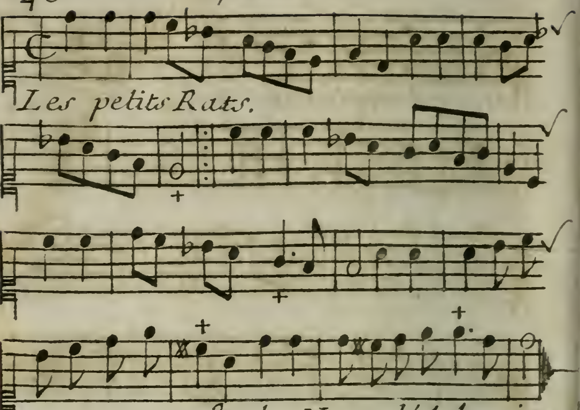

151
Quand je le vois venir
153
Oricandene Oricandon.
154
Quel plaisir d'aller a la guinguette.


155
La tretin tretous.
157 C'est la femme à tretous.
Le retour de Fontainebleau.
162
Vous en uenez vd. en venez.


44
Suivons Suivons l'amour.
166
Ma raison s'en va grand train.
168
je suis
fils d'Ulisse moi je suis fils d'Ulisse.

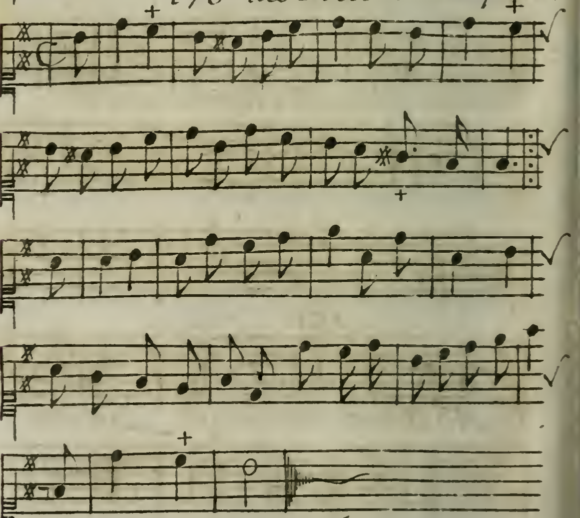

169
Les fanatiques que je crains.
170
Bannissons d'ici l'humeur noire.
171
Ah! Thomas, reueille, reueille.

172

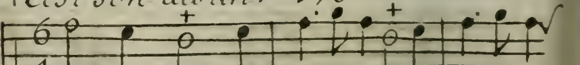


Les petits Rats.

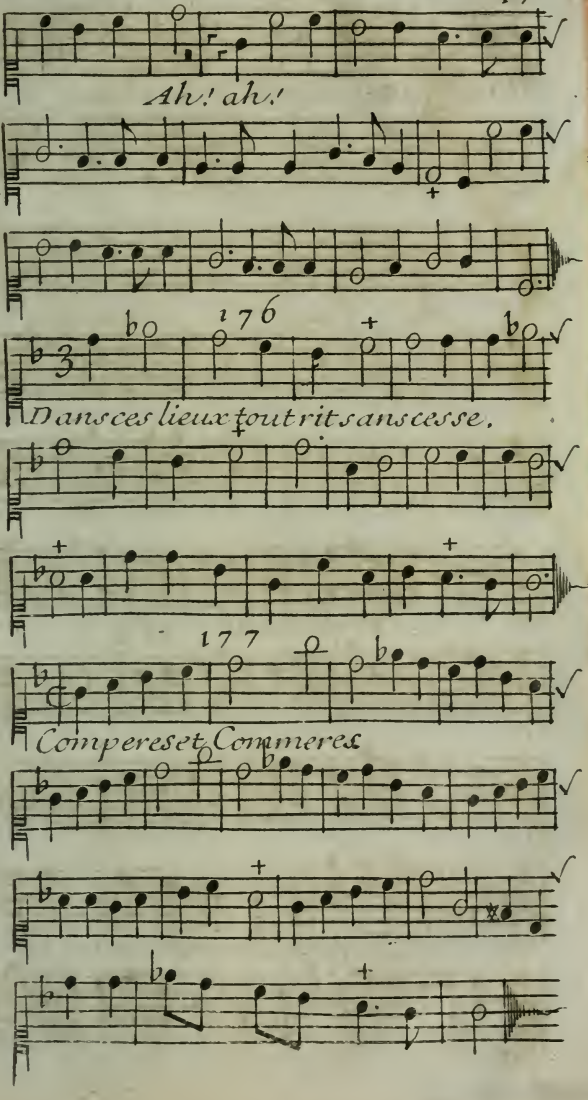
173 des Noces d'Arlequin.

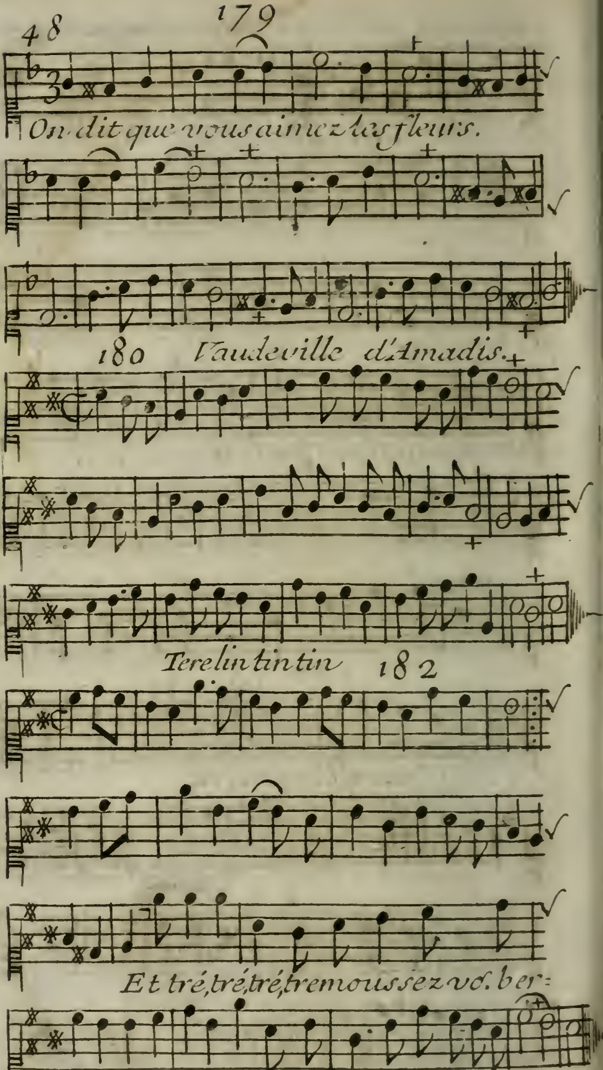


Cést son destin. 175

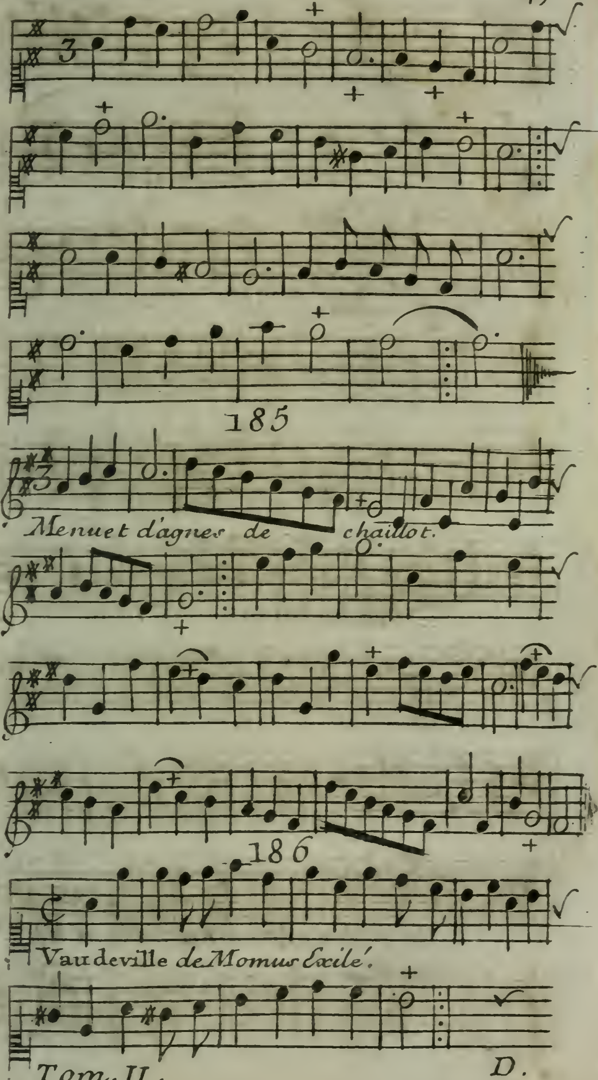


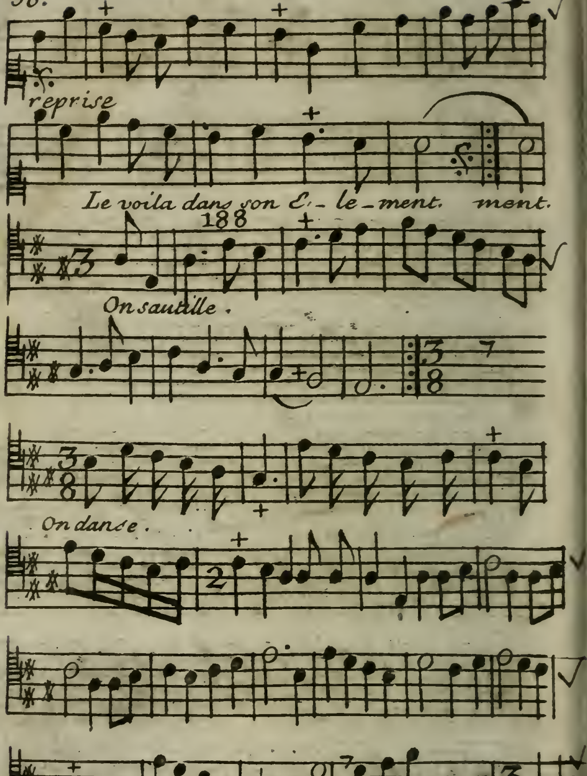
De la table au lit.

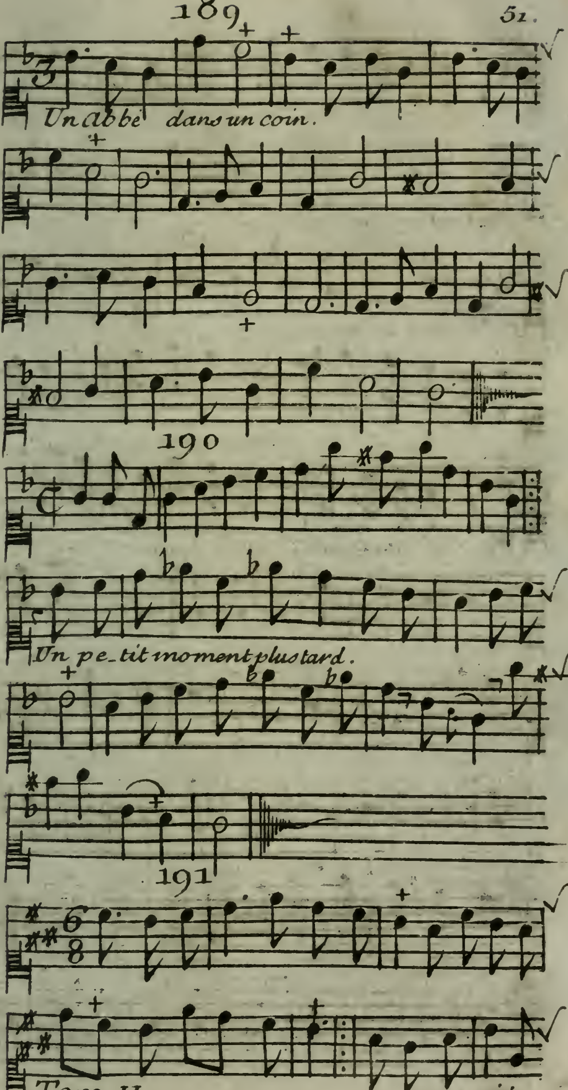

Ah! ah!
176
Dans ces lieux tout rit sans cesse.
177
Comperes et Commeres

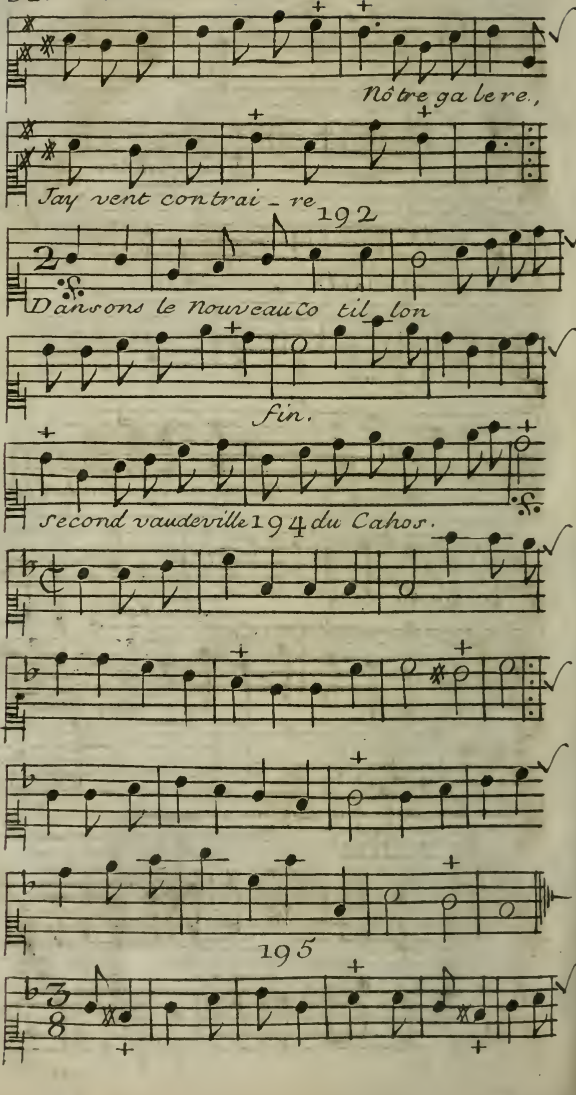

179
On dit que vous aimez les fleurs.
180 Vaudeville d'Amadis.
Terelintintin 182
Et tré, tré, tré, tremoussez vo. ber=
=gere.

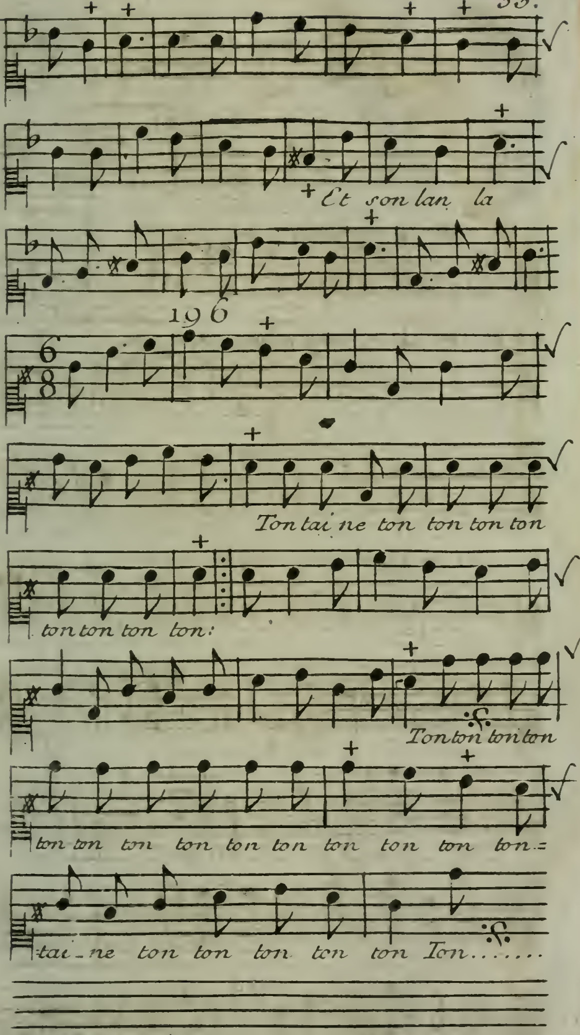
Vaudeville de 184 l'Italienne françoise

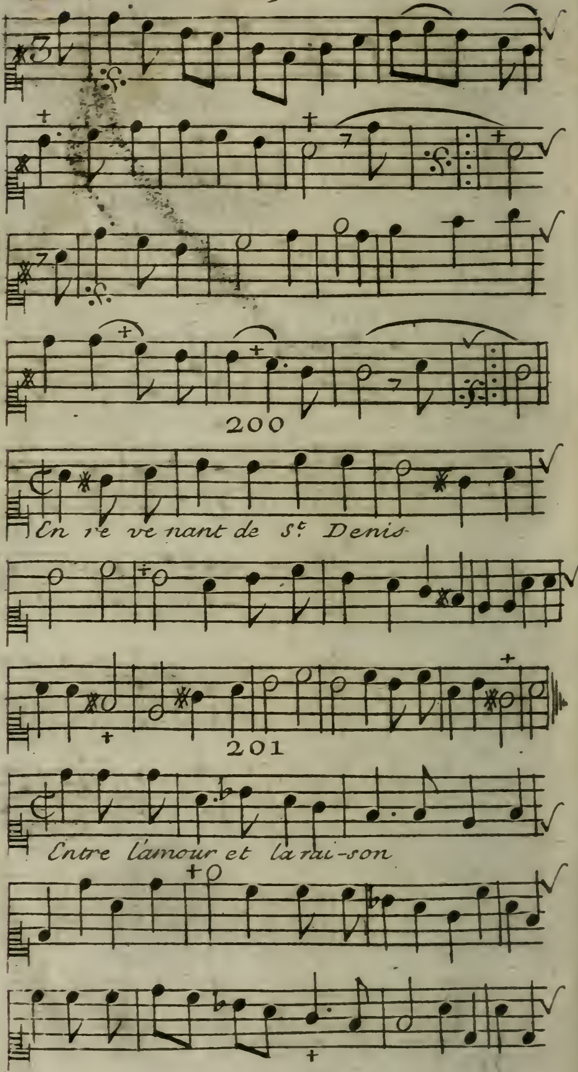


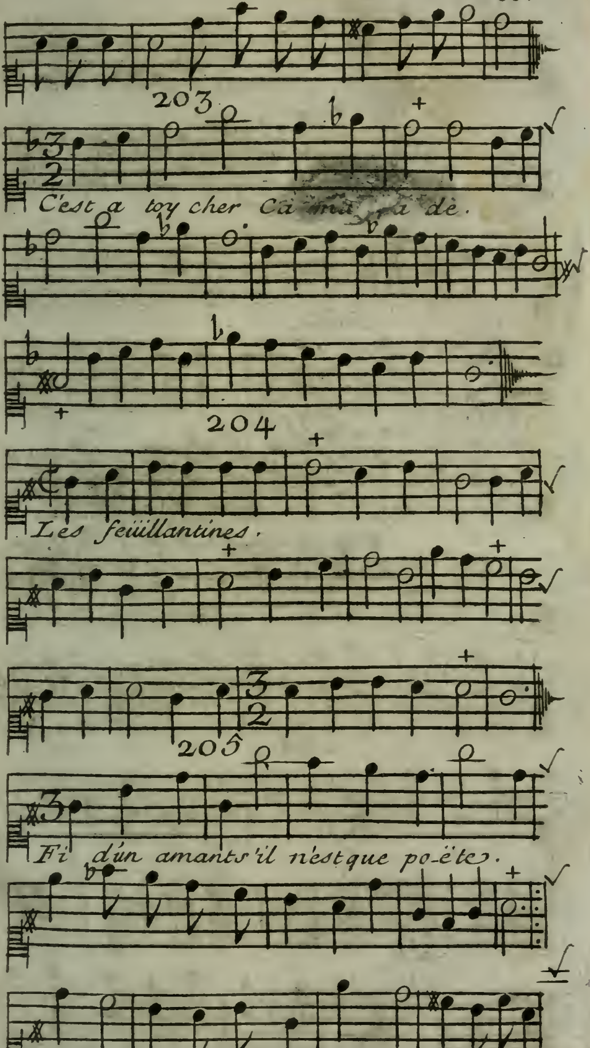

reprise
Le voila dans son E- le- ment. ment.
188
On sautille.
On danse.

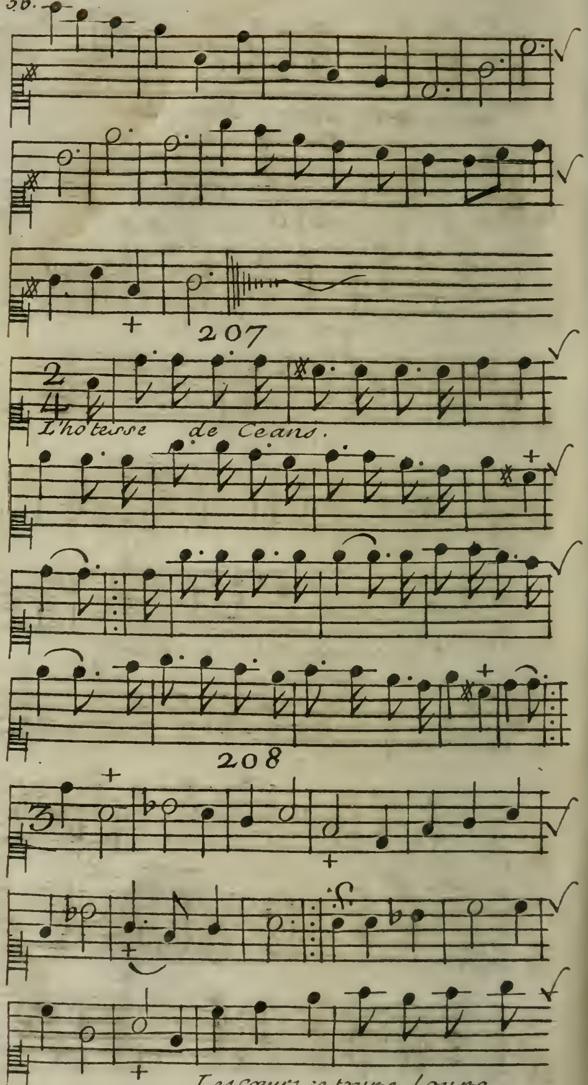

189
Un Abbé dans un coin.
190
Un pe_tit moment plus tard.
191

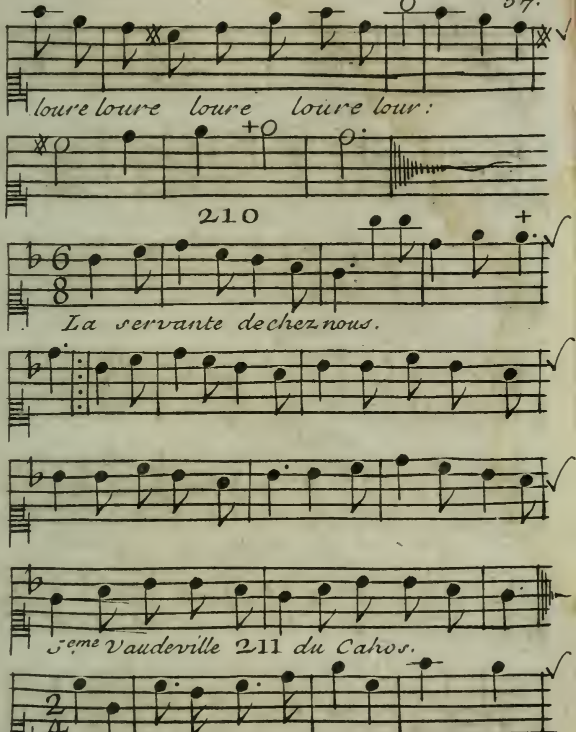

Nô tre ga le re.,
Jay vent con trai - re
192
Dansons le Nouveau Co til lon
fin.
second vaudeville 194 du Cahos.
195

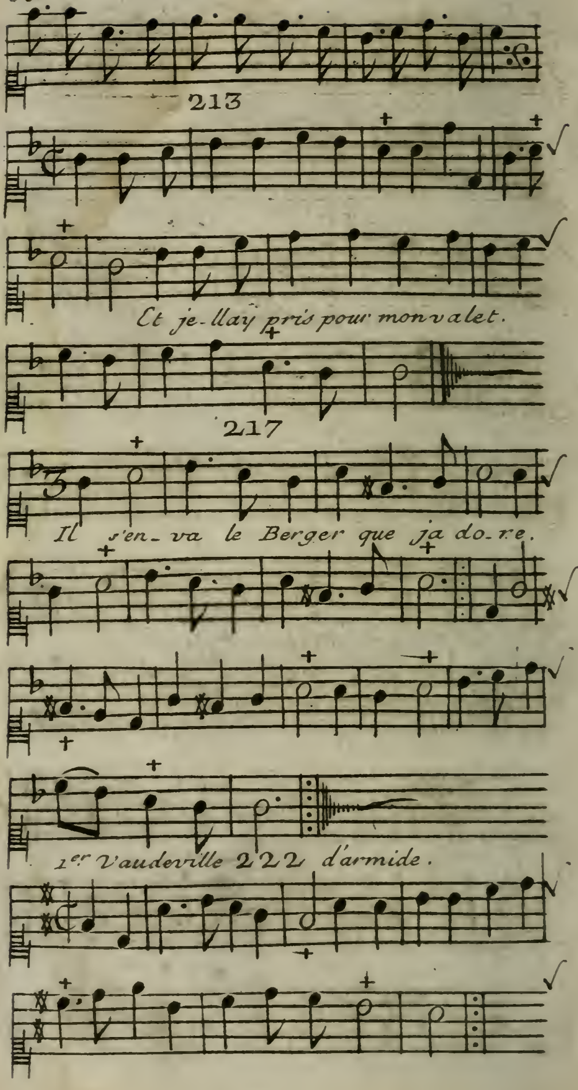

Et son lan la
196
Ton tai ne ton ton ton ton
ton ton ton ton:
Ton ton ton ton
ton ton ton ton ton ton ton ton ton ton=
=tai_ne ton ton ton ton ton Ton......

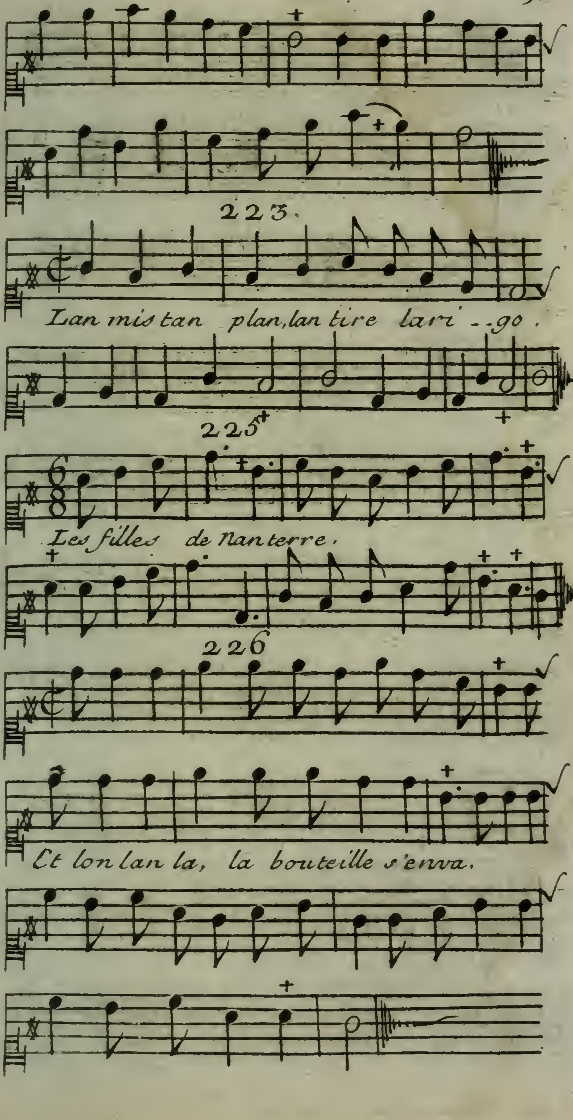

200
En re ve nant de St. Denis
201
Entre l'amour et la rai-son


203
C'est a toy cher Ca ma ra de.
204
Les feüillantines.
205
Fi d'un amant s'il n'est que poëte.

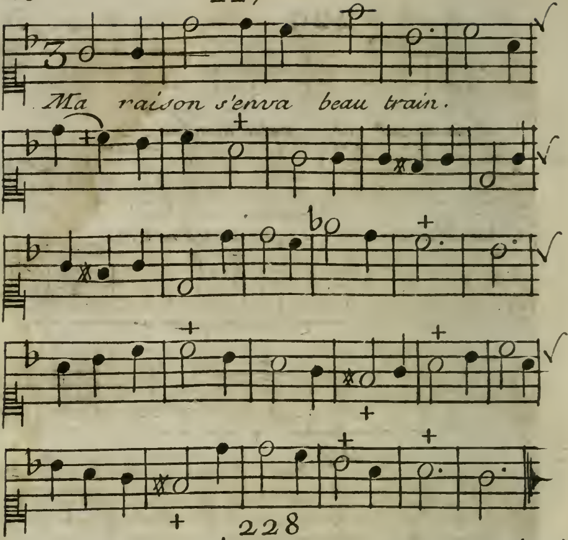

207
L'hoterse de Ceans.
208
Les cœurs se toure loure


loure loure loure loure lour :
210
La servante de chez nous.
5.eme Vaudeville 211 du Cahos.

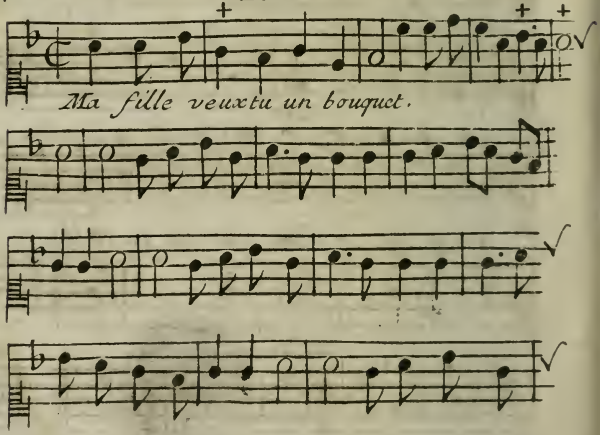

213
Et je-llay pris pour mon valet.
217
Il s'en-va le Berger que ja do-re.
1er Vaudeville 222 d'armide.

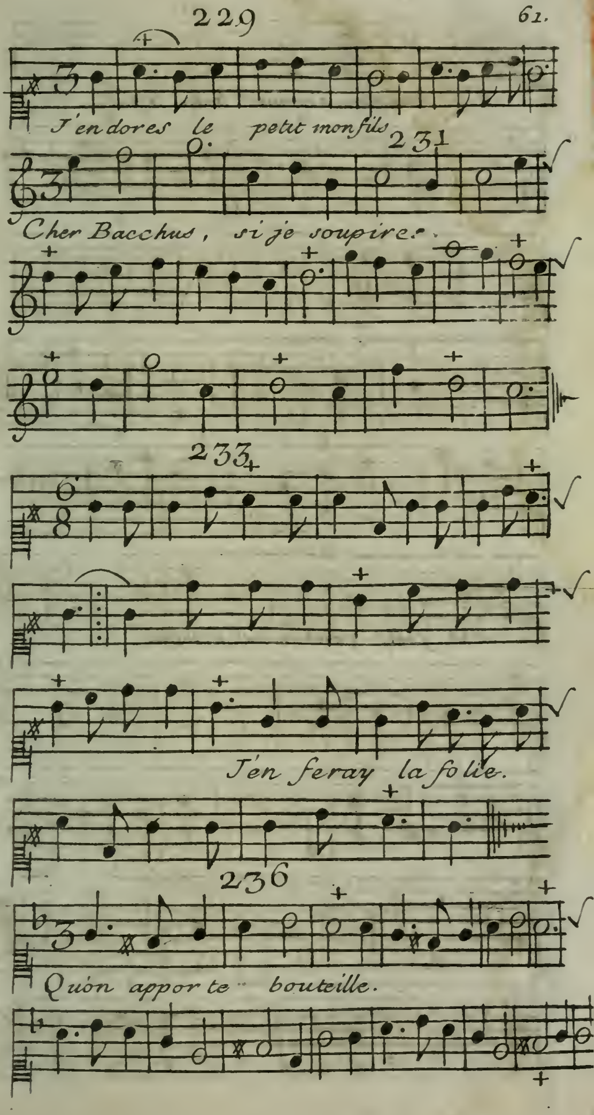

223.
Lan mis tan plan, lan tire lari - - go.
225
Les filles de Nanterre.
226
Et lon lan la, la bouteille s'en va.

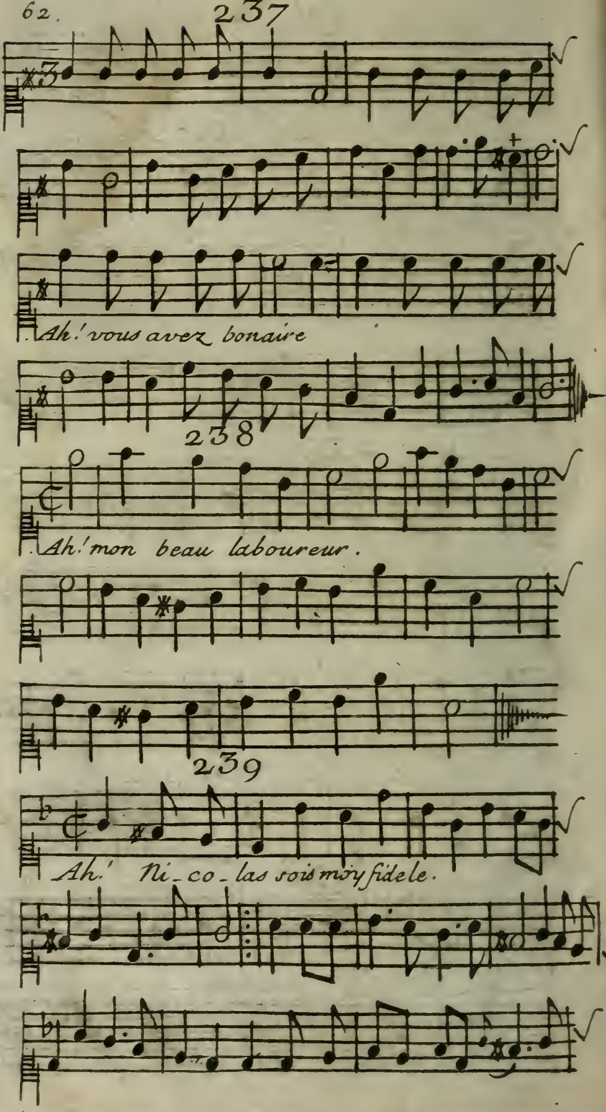
227

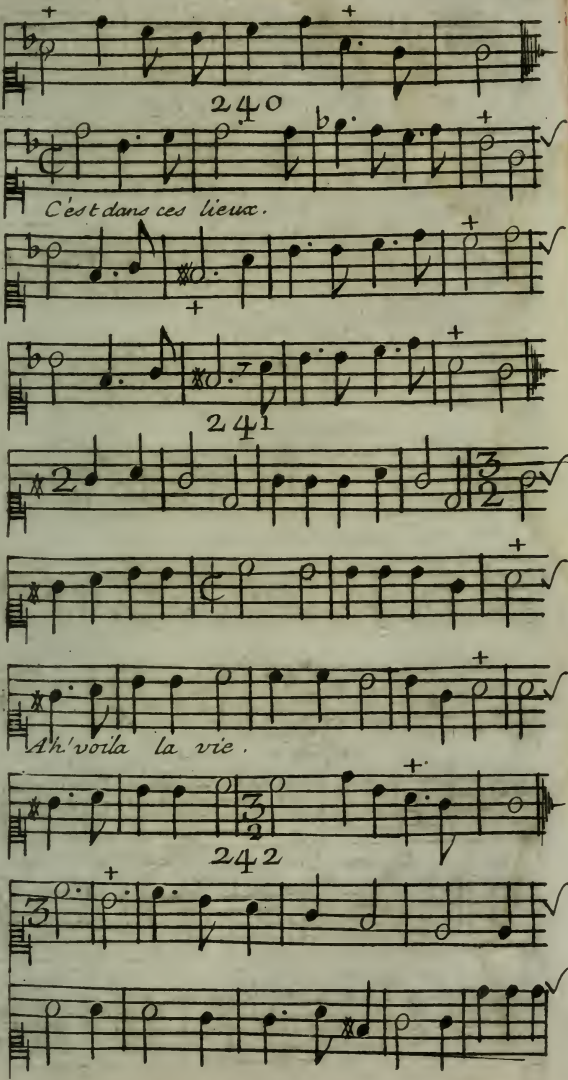


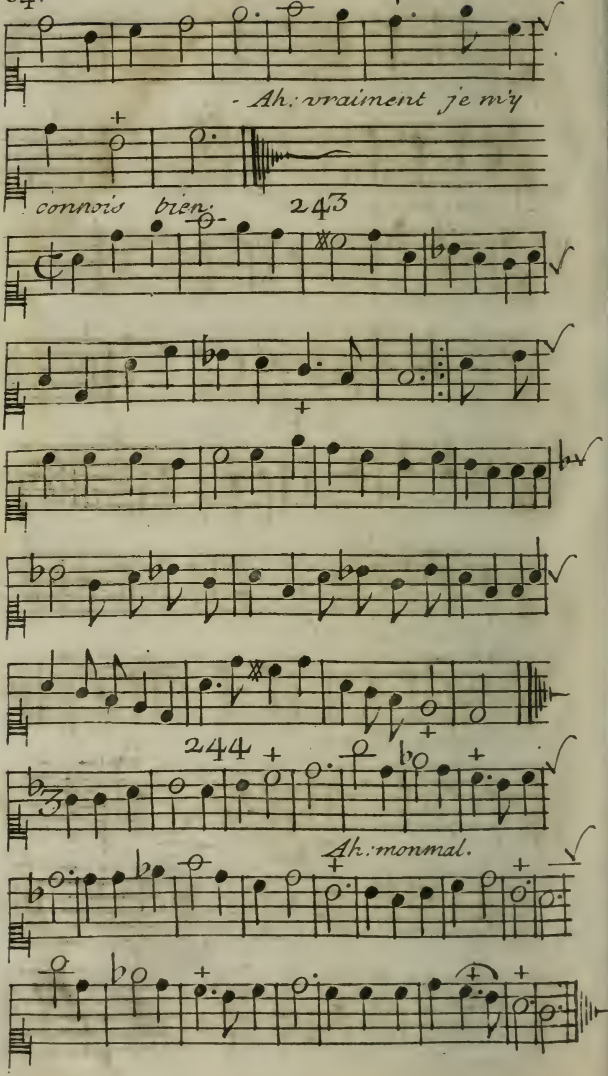
228

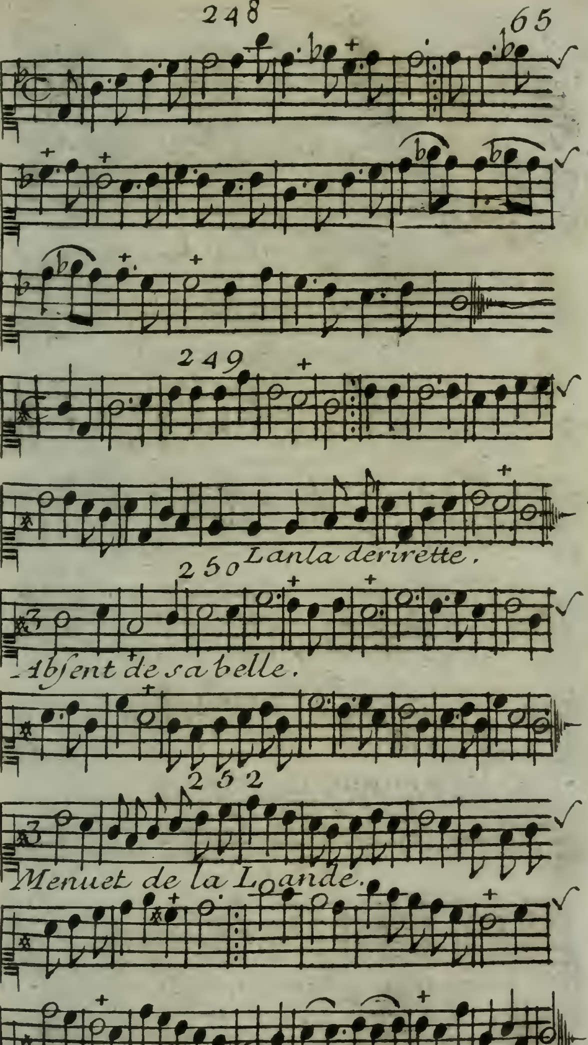


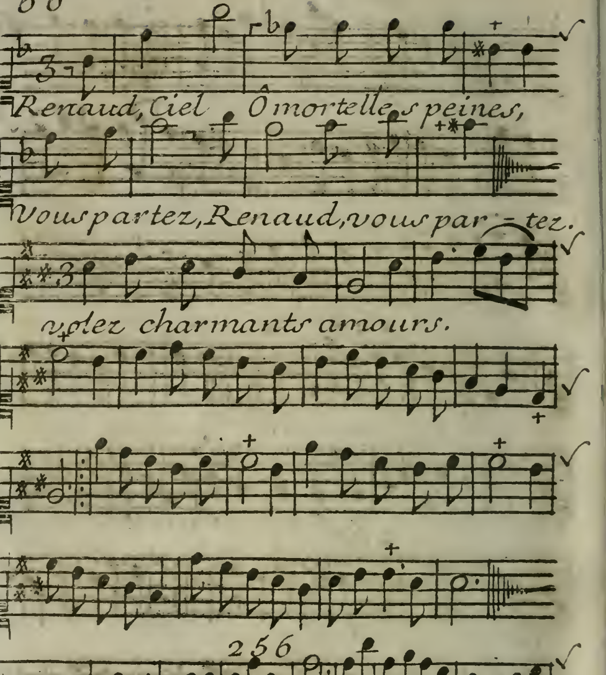

229
J'endores le petit mon fils
231
Cher Bacchus, si je soupire.
233
J'en feray la folie.
236
Qu'on appor te bouteille.

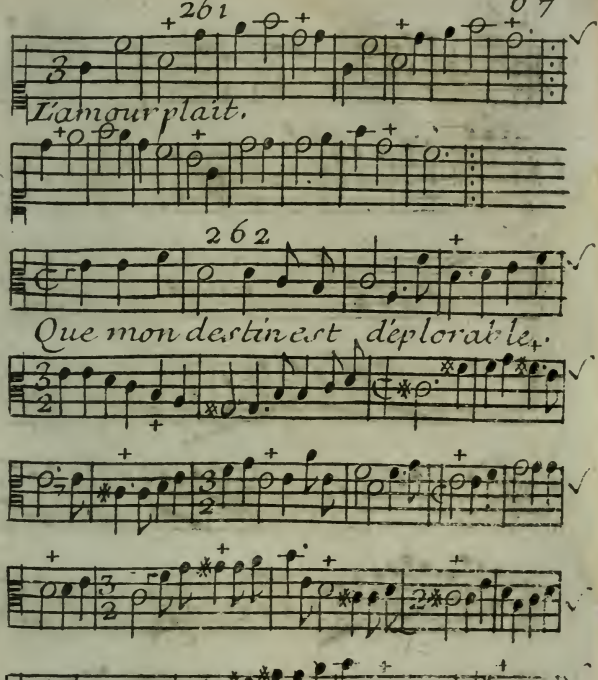

237
Ah! vous avez bonaire
238
Ah! mon beau laboureur.
239
Ah! Ni_co_las sois moy fidele.

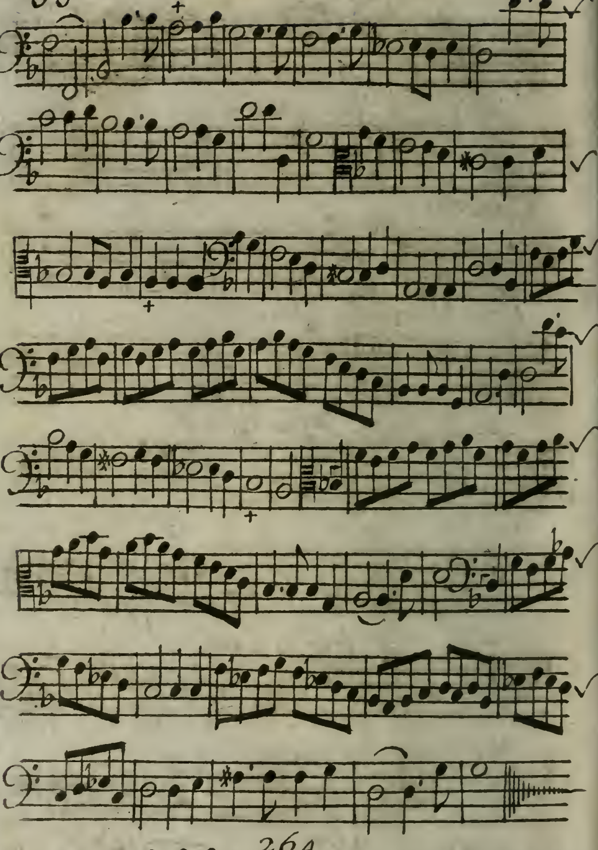

240
C'est dans ces lieux.
241
Ah! voila la vie.
242

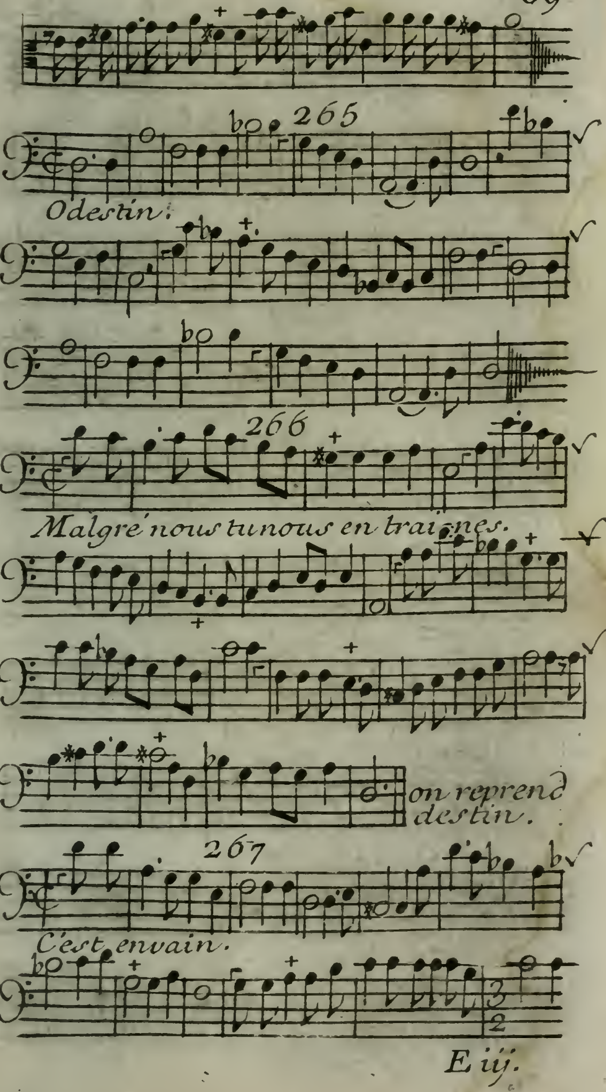

- Ah: vraiment je m'y
connois bien.
243
244
Ah: monmal.

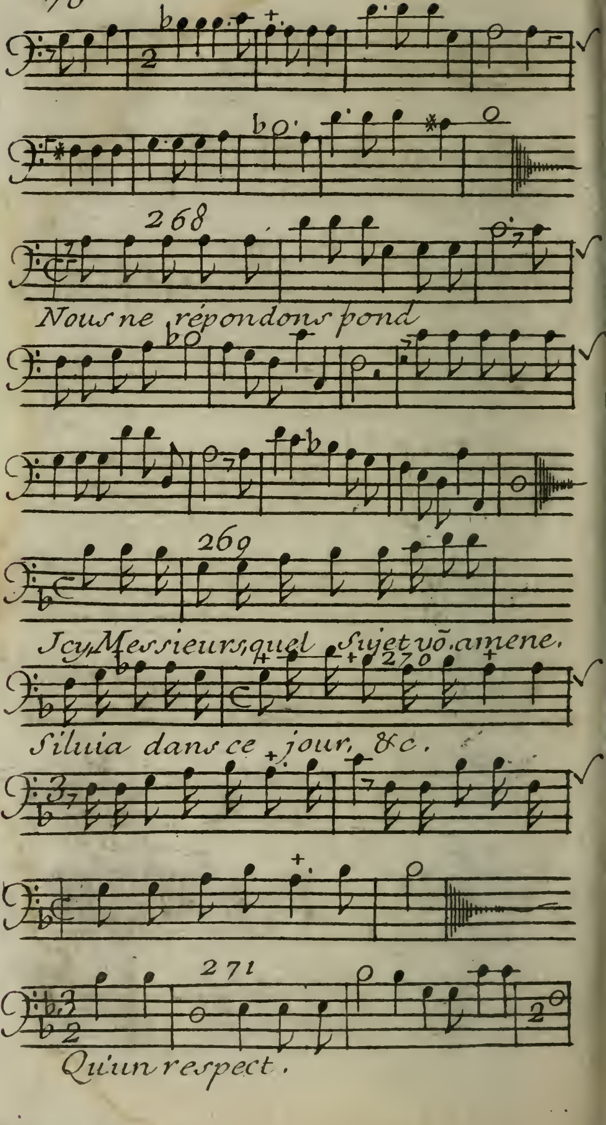

248
249
250 Lanla derirette.
Absent de sa belle.
252
Menuet de la Lande.
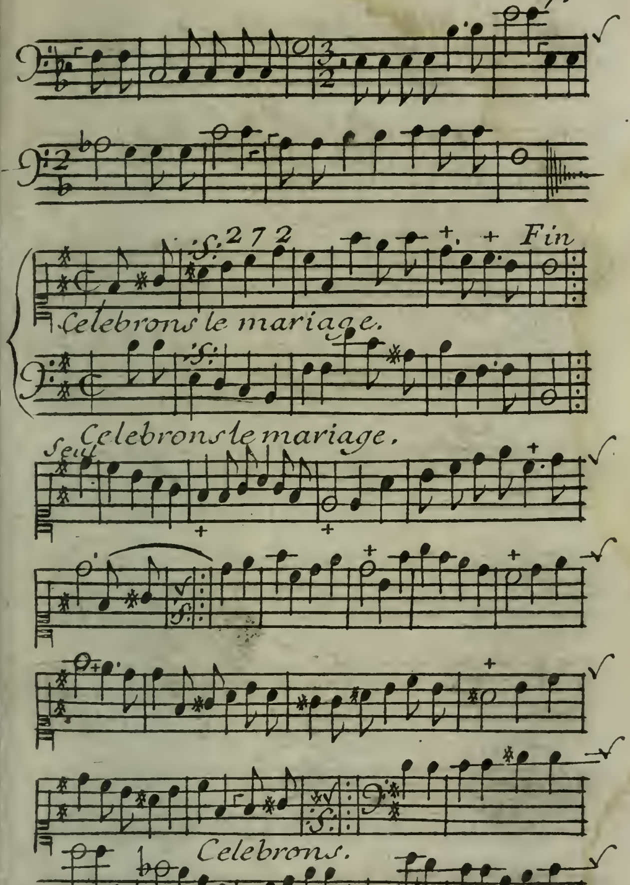

253
Renaud, Ciel Ô mortelles peines,
Vous partez, Renaud, vous par - tez.
volez charmants amours.
256
Vaud, du panurge a marie
259
Acheue ma vangeance Atis connois ton
Crime.

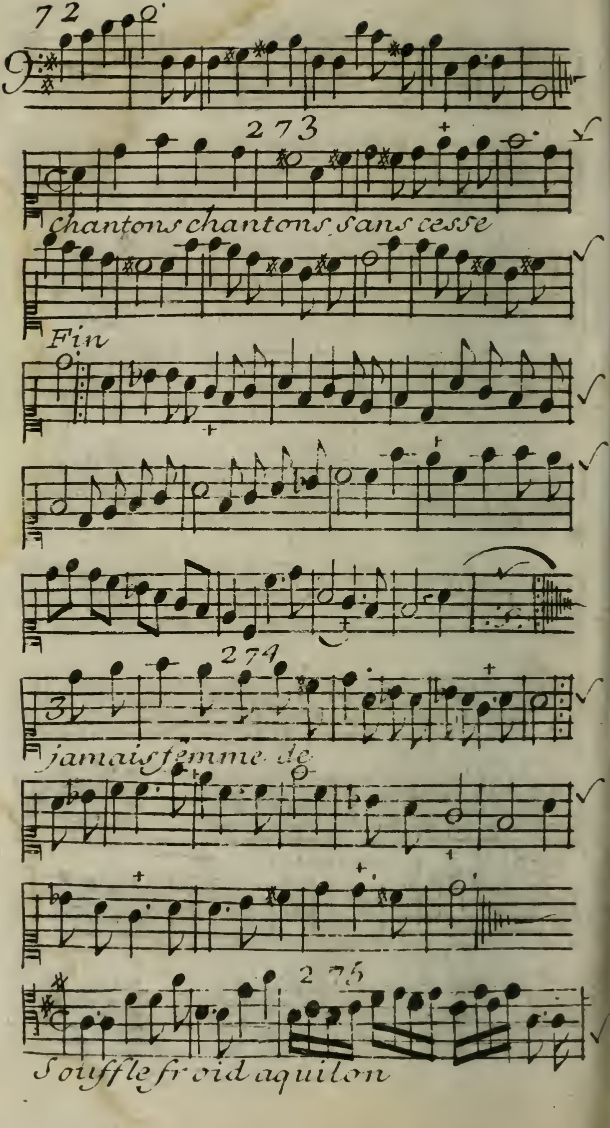

261
L'amour plait.
262
Que mon destin est déplorable.
263
Empressons-nous

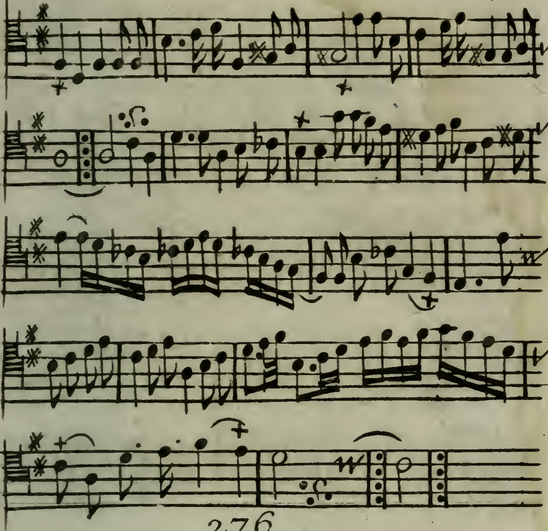

264
Jupiter attire


265
O destin:
266
Malgré nous tu nous en traines.
on reprend destin.
267
C'est en vain.

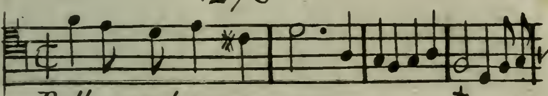

268
Nous ne répondons pond
269
Icy Messieurs, quel Sujet vō amene.
270
Siluia dans ce jour, &c.
271
Qu'un respect.


Fin
Celebrons le mariage.
Celebrons le mariage.
Seul
Celebrons.

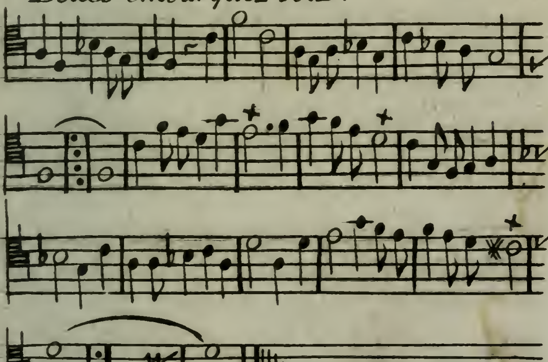

273
chantons chantons sans cesse
Fin
274
jamais femme de
275
Souffle froid aquilon



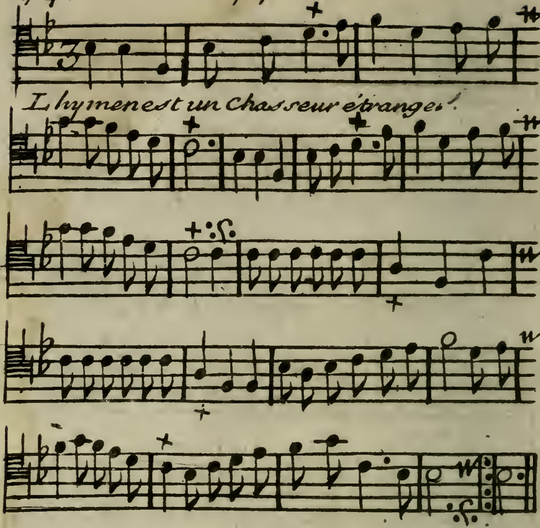
276



Belles embarquez vous.



74.



Fin du Tome second.